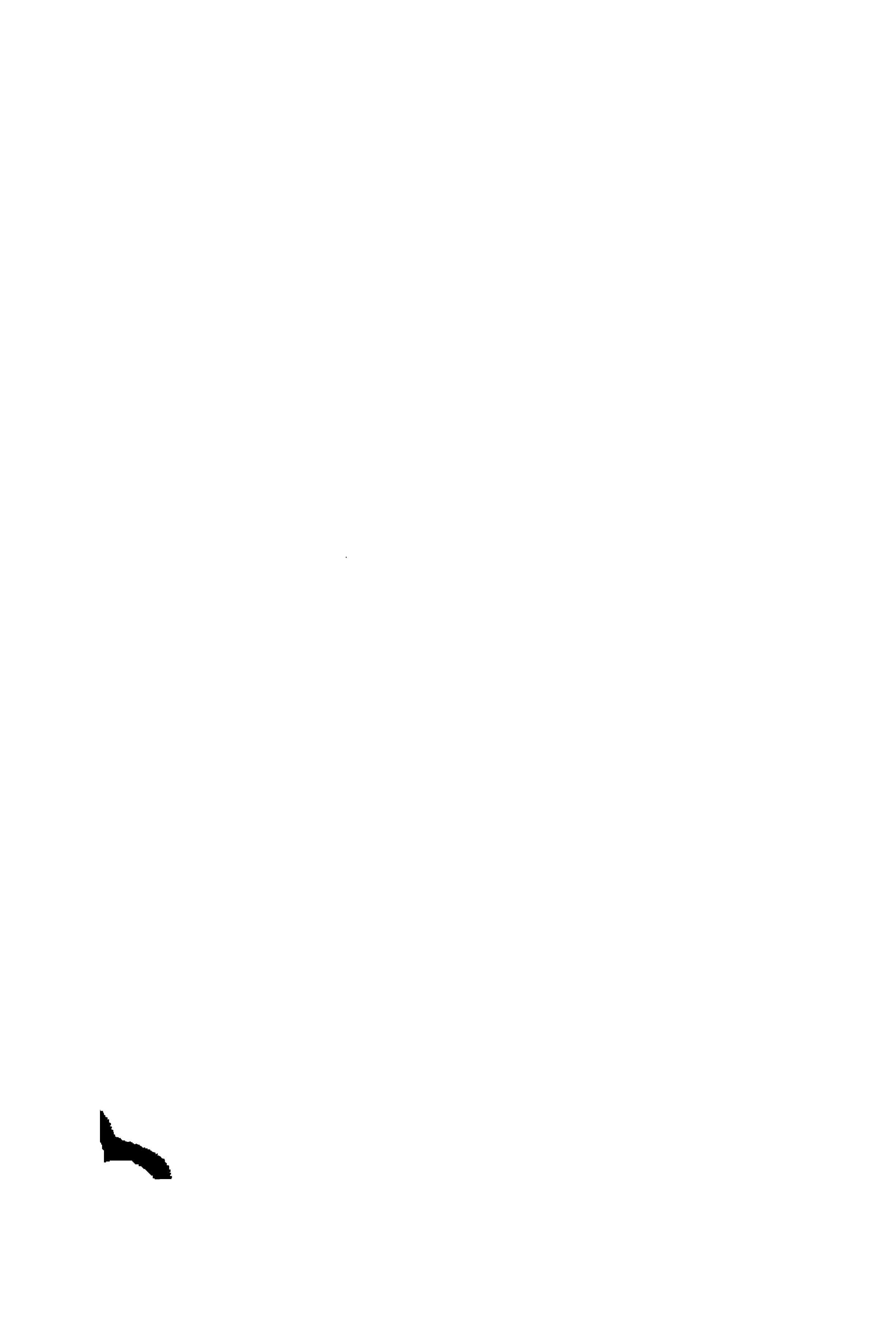




FRÈRE LUIZ DE SOUSA

DRAME

D'ALMEIDA GARRETT

TRADUCTION FRANÇAISE DE MAXIME FORMONT

NOTES, DOCUMENTS ET BIBLIOGRAPHIE

PAR

A. DE FARIA

Chevalier de la Légion d'Honneur. — Officier de l'Instruction Publique.
Membre de la *Société d'Études Portugaises* (de Paris)
et de la *Société Littéraire "Almeida Garrett"* (de Lisbonne).

LIVOURNE

IMPRIMERIE DE RAPHAËL GIUSTI

1904

NOUVEAU-THEATRE

15, RUE BLANCHE, 15

"Les Latins"

5me SPECTACLE

VENDREDI 2 MAI 1902, A 8 HEURES 1/2

REPRÉSENTATION DE GALA

Organisée sous le Patronage de S. Exc. M. le MINISTRE DE PORTUGAL

Du Comité de LA PRESSE PORTUGAISE et de MM. J.-M. DE HERÉDIA, de l'Académie française

E. GEBHART, de l'Institut ; CATULLE MENDÈS, etc.

A l'occasion du Ve *CENTENAIRE du THEATRE PORTUGAIS*

FRÈRE LUIZ DE SOUZA

Drame en TROIS actes, du *Vicomte d'ALMEIDA GARRETT*

(Traduction MAXIME FORMONT)

Dona Maria	Mme ROSE SYMA	*Manoel de Souza.*	MM. Jean FROMENT
Dona Magdalena	LEVY-LECLERC	*Le Pèlerin*	GONNOT
Telmo Paez	MM. BOYER	*Frère Jorge*	GARAT
Miranda	MANNEVILLE	*Le Prieur*	BERTHON

Un Frère convers. . . . . . M. ROBERT

Soldats, Dominicains, Serviteurs

Loges (*chaque place*), 15 fr. ; Fauteuils d'Orchestre ou de Balcon, 12 fr.

Fauteuils de Galerie (*face*), 5 fr. ; Fauteuils de Galerie (*côté*), 3 fr.

28-4-1902 1684 Paris. — Typographie MORRIS Père et Fils, rue Amelot, 64

PRÉFACE

À mon Collégue et Ami, Monsieur J. de Araujo.

Promoteur de la célébration nationale du premier Centenaire de la naissance de Garrett (4 février 1899), M. Joaquim de Araujo, Consul de Portugal à Gênes, mon collégue si éminent et si érudit, a attaché son nom à l'une des plus belles et grandioses manifestations littéraires du Portugal contemporain. Il est donc de toute justice que ce soit à lui que s'adresse la dédicace d'une édition nouvelle, de la traduction française de *Frère Luiz de Sousa*. C'est, sans nul doute, à la célébration du Centenaire de Garrett, que le Portugal doit le mouvement intellectuel qui, actuellement, se manifeste en faveur de cet écrivain remarquable dont la brillante réputation franchit, de bonne heure, les frontières lusitaniennes. Garrett était provisoirement oublié; si, comme l'a dit un grand poète:

La tombe est le berceau de l'immortalité

C'est à Joaquim de Araujo qu'il appartient d'avoir, le premier, réveillé, au sein de l'immortalité, dans la littérature nationale, ce fils de la Lusitanie, qui est, de nos jours, plus connu à l'étranger, car les dernières générations littéraires connaissaient à peine son existence et la valeur exceptionnelle de ses principales œuvres.

Grâce à cette célébration commémorative, grâce à ces fête civiques et au mouvement garrettien qui les suivit, les hommage si dignement mérités, furent accordés aux mânes de Garrett c'est, d'abord, la translation de ses dépouilles mortelles au Panthéo des Jéronymos et la fondation de la Société littéraire *Almeid Garrett ;* ensuite, la fondation, toute récente, à Porto d'une sc ciété de mutualité, placée sous l'égide du nom du Poète, puis l Monument que sa ville natale va ériger prochainement, en l'hon neur de l'écrivain qui, tout à la fois, fut un homme d'État, u grand patriote, un Poète, que le Génie du Portugal couvrit d l'envergure puissante de ses ailes.

Grâce à cette Renaissance littéraire, dans le mouvement garret tien, plusieurs écrivains étrangers (en Italie, en Roumanie, en Rus sie, en France) se sont préoccupés, en ces dernières années, de l'œuvr de Garrett, du Théâtre portugais, de la littérature portugaise.

Éloigné du sol de la Mère-patrie depuis 1876, je goûte aujourd'hui, le charme particulier que cause en moi l'inspiration s belle d'honorer et de voir honorer la mémoire de Garrett, er Portugal et chez des nations amies. En effet, lorsqu'en décembre 1876, feu mon père, le Vicomte de Faria, était nommé Consul Général en France, je quittais avec ma famille le Portugal pour habiter Paris ; entré en 1881 dans la carrière consulaire, j'ai habité ensuite, après avoir résidé à Paris, les villes de Cadix, de Montevideo, de Livourne. Mon existence s'est, en quelque sorte, pliée aux obligations de ma carrière — loin de mon pays, jusqu'à présent. Marié en 1895, dans la ville de Milan, à une jeune fille issue d'une famille originaire de la Suisse italienne — alliée elle-même, par des liens de parenté, à des familles milanaises et americo-espagnoles — j'ai dû continuer à résider à l'étranger ; si ma carrière et mon mariage m'ont donc tenu éloigné de la Patrie, il est une raison, doublement justifiée, qui m'a toujours rapproché d'Elle : mon patriotisme et mon ardeur dans la mêlée littéraire rénovatrice. Aussi, me suis-je toujours appliqué à rechercher, à préciser, à développer tout ce qui se rapportait aux relations qui, à toutes les époques, ont existé entre ma Patrie et les pays où j'ai résidé. Mon séjour à l'étranger a ravivé, au contraire, cette fibre patriotique dont on ne connait toute la puissance que lorsque notre âme se rattache au Pays natal par les souvenirs

de l'Histoire, par la gloire du passé, par les progrès qu'accomplit un peuple toujours vaillant et fier. À Cadix, dans les républiques de l'Amérique Latine (Argentine, Uruguay, Paraguay) en Italie, en France, en Suisse, dans cet exil volontaire, ce fut pour mon âme une grande satisfaction que de penser à la Patrie éloignée, en travaillant à quelques publications d'ordre historique ou généalogique. Au seul point de vue des relations et des rapports qui ont existé ou qui existent encore entre le Portugal et ces différentes nations, personne, mieux que moi, n'a été à même, certainement, de recueillir des sources d'investigations nombreuses et intéressantes, comme celles qu'il m'a été donné de découvrir. Poursuivant, dans cet ordre d'idées, la tâche de réunir tout ce qui, à l'étranger, a quelque corrélation, ancienne, historique, littéraire ou économique avec le Portugal, je me suis mis à l'œuvre, lors de la célébration du Centenaire de Garrett, pour coordonner tout ce qui a été publié, tant en Italie qu'en France, sur l'éminent poète que revendiquent, à si juste titre, le Parnasse Portugais et les Belles-Lettres néo-latines.

En Italie, le mouvement « garrettien », se produisit avec quelque succés dans les monde de la littérature; tout ce qui le concerne aura la meilleure place dans les différents volumes de mon ouvrage: *Portugal e Italia.*

En France, dès 1899, je publiais, sous le titre *Garrett en France,* une étude bibliographique *(Notas de bibliographia, consagradas ao Centenario do eminente portuguez),* Paris, Impr. Paul Dupont, 4, rue du Bouloi, 1899; plus tard, paraissait: *A trasladação de Garrett* — bibliographia geral das publicações feitas. Paris, Impr. Paul Dupont, 4, rue du Bouloi, 1903, brochure qui a causé une ardente discussion en Portugal.

Parmi les œuvres de Garrett, quelques unes ont été traduites en français:

La Nièce du Marquis, par Ortaire Fournier; *La Jeune fille aux Rossignols,* par H. Faure; *Vieux chants portugais,* par le comte de Puymaigre et *Camões,* par H. Faure. Fournier traduisit aussi la *Rosalinda,* œuvre que M. Nicolas Kamouroff a editée à nouveau et publiée dans son opuscule sur le Centenaire de Garrett. Quelques poésies, extraites des « *Folhas Cahidas* » ont été traduites en français par l'éminent écrivain Marc Legrand, qui les

a publiées dans une belle plaquette dont la préface est de M. Joaquim de Araujo.

Mon confrère et ami, M. L. de Sarran d'Allard, a publié un ouvrage offrant quelque intérêt, sous le titre: *Le Centenaire de Garrett — le Vicomte d'Almeida Garrett et les Romantiques français* (Paris, 1900, Bibliothèque de la *Revue du Monde Latin,* 83 rue de Turenne).

Sur l'œuvre principale de Garrett, *Frère Luiz de Sousa,* il a été publié, à ma connaissance, une imitation et deux traductions en langue française.

L'imitation, *Cœurs héroïques,* est dûe à mon ami M. H. Faure; elle a été imprimée à Moulins en 1889, chez Crépin-Leblond.

Une traduction, dûe à M. le Baron de Sant'Anna Néry, fut publiée, en feuilleton, dans le journal quotidien l'*Époque* (Paris, 1897).

Une nouvelle et récente traduction a été faite par M. Maxime Formont; c'est celle que feront connaître les pages qui vont suivre cette préface.

Ni l'imitation de H. Faure, ni la traduction du Baron de Sant'Anna Néry ont été interprêtées et jouées sur la scène française. Seule, la traduction de Maxime Formont a été utilisée et le drame *Frère Luiz de Sousa* fut joué le 2 mai 1902, dans une représentation de gala, organisée par le Comité de la Presse portugaise, sous le patronage de S. Ex. M. de Souza Roza, Ministre Plénipotentiaire de Portugal — à l'occasion du Ve Centenaire du Théâtre portugais.

Jusqu'à ce jour, la traduction de Maxime Formont était inédite.

En septembre 1903, lorsque je demandais à M. Formont la communication de son manuscrit inédit, dans le but de l'éditer et publier, je reçus à Pallanza où j'étais en villégiature, la réponse toute confraternelle du sympathique traducteur:

Jeudi, 17 septembre 1903.

Cher Monsieur.

Excusez le retard de ma réponse ; j'ai dû faire quelques recherches pour retrouver le manuscrit de *Frère Luiz de Sousa.*

Ma traduction n'a pas été éditée — mais s'il vous est agréable de la publier de la façon dont vous m'avez parlé, je la tiens bien volontiers à votre entière disposition, dês que vous en aurez besoin; en vous remerciant de cette preuve de sympathie littéraire, je vous demanderai seulement de vouloir bien me faire tenir les épreuves pour la correction, si vous donnez suite à votre projet.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments de sympathie dévouée.

MAXIME FORMONT.

À propos de mon opuscule bibliographique *Garrett en France* je reproduis ici la traduction d'un article du *Conimbricense,* heureux moi-même de réitérer la demande qui y est adressée à mon éminent confrère et illustre ami, M. Brito Aranha:

Une traduction française de Garrett.

Nous avons épuisé vainement nos pénibles efforts pour savoir où fut imprimée la première fois la traduction garrettienne de *Miragaia,* par le diplomate français Zanole, que M. Brito Aranha mentionne, sans indications bibliographiques, dans le numéro du *Diario de Noticias,* commémoratif du premier Centenaire de la naissance du vicomte d'Almeida Garrett.

Nous avons parcouru attentivement les trois volumes des *Mémoires* que Gomes d'Amorim, a consacrés à l'immortalité de son maître et ami; nous avons relu la *Garrettiana* de M. Fernandes Thomaz, où sont indiqués de très précieux éléments pour l'étude des versions de poésies de Garrett; nous avons consulté l'important opuscule *Garrett en France* de M. Antonio de Portugal de Faria; nous nous sommes enquis si l'écrivain éminent, M. Joaquim de Araujo, collectionneur d'une magnifique bibliographie de Garrett, posséderait cette traduction; chez aucun d'eux, nous n'avons eu aucun éclaircissement à ce sujet.

Au nom des esprits studieux et dans le but de préciser ce point bibliographique, nous appelons aujourd'hui la bienveillance du très illustre continuateur de l'œuvre de Innocencio. En effet, M. Brito Aranha nous semble être (nos sources de consultation, qui sont importantes, étant épuisées) l'unique personne qui, parmi nous, a la clef de ce curieux problème bibliographique; et comme notre ami est de ceux qui, généreusement, distribuent aux autres les fruits mûris de leur incontestable savoir, nous comptons sur sa bonne volonté et sur sa compétence, tant

de fois témoignée, en des matières dans lesquelles il s'est revélé un maître si profitablement utile.

Après avoir rappelé les noms des plus notables admirateurs de Garrett, qui furent les premiers initiateurs du courant littéraire garrettien, il serait impardonnable d'oublier le traducteur émérite qui a su habilement interprêter la pensée portugaise dans *Frère Luiz de Sousa ;* lusitanophile de longue date, M. Maxime Formont avait déjà donné sa collaboration au *Circulo Camoniano* dont le directeur fut M. Joaquim de Araujo, le vaillant et désintéressé Promoteur de la renaissance garrettienne. Les travaux littéraires de M. Formont sur le *Mouvement poétique contemporain en Portugal,* (1) publiés dans la *Revue du Monde Latin*, reproduits dans la *Revue du Siècle,* ont fait l'objet d'une publication spéciale, dans un ouvrage édité à part ; ses nombreuses et différentes études sur le Portugal lui ont acquis une estime très méritée dans notre monde littéraire ; elle s'est plus justement accrue encore, lorsqu'il a publié *Les Inspiratrices,* volume dans lequel se trouve un chapitre magistral sur Catherine de Athayde, la Muse de Camões ; c'est au sujet de ce chapitre qu'un des maîtres les plus autorisés de notre littérature, Anthero de Quental, écrivit une belle page littéraire, merveilleuse de style et de sentiment, dans une lettre adressée à M. Formont et publiée par le *Circulo Camoniano.*

Ce sont là de très incontestables services qu'a rendus M. Maxime Formont aux Lettres portugaises et ils ne furent pas sans recevoir une récompense éclatante, à laquelle applaudit toute une pléiade remarquable d'écrivains et de littérateurs de tous les pays. Élu Membre-Correspondant de notre Académie des Sciences, M. Formont fut aussi honoré des insignes d'officier de l'Ordre de St. Jacques.

Lauréat de l'Académie Française, il a donné en poésies *le Refuge, le Triomphe de la Rose, le Cantique de la Rose,* qui formeront avec *la Gloire de la Rose* une trilogie destinée à glorifier un sentiment et une image d'amour très idéal. Ses romans: l'*Enassouvie, Courtisane, la Fante amoureuse,* ainsi que ses trois

(1) Dédié a S. M. Dom Carlos, Président de l'Académie des Sciences.

nouvelles: *Voluptés, Perversités, l'Amour passe,* témoignent, au contraire, d'une observation plutôt réaliste, alliée à un constant souci du style et à une grâce passionnée. Dantophile très ardent, M. Formont a publié aussi des monographies sur le texte et sur les commentateurs de la *Divine Comédie.*

Plus que tous les éloges, si dignement mérités qu'ils soient, la traduction de *Frère Luiz de Sousa,* que nous pouvons publier, aujourd'hui, grâce à l'amabilité de son auteur, démontre les belles qualités et les facultés littéraires de M. Formont..

Initié aux finesses de la langue portugaise, il a su, dans cette traduction, maintenir à celle-là tout son originalité frappante, en conservant à l'œuvre de Garrett les beautés scéniques, la noblesse dans les sentiments et le mouvement dans le style tantôt sévère, tantôt passionné, toujours élégant et poétique.

Pour l'édition actuelle de *Frère Luiz de Sousa,* j'ai choisi le même format de l'édition *princeps,* rarissime, du *Théâtre do Pinheiro,* qui fut tirée à 34 exemplaires seulement, ce qui est indiqué et mentionné dans le *Supplément au Manuel des Femmes Illustres,* de Aglauro Ungherini *(Vieux bibliophile),* à l'article: *Magdalena de Vilhena.*

M. Joaquim de Araujo est l'heureux possesseur d'un exemplaire de cette édition.

L'édition de *Frère Luiz de Sousa,* qui est réputée pour être la première et qui fut mise en vente dans le commerce, consista en un petit in-8°; c'est ce même format que j'ai tenu à conserver à l'autre traduction qui paraîtra, en même temps que celle-ci, et qui fut l'œuvre de l'érudit et regretté Baron de Sant'Anna Néry.

Désireux ardemment de répandre l'œuvre de Garrett, dans chacune de ces deux traductions françaises, je leur ai conservé le type et le modèle des deux éditions que Garrett lui-même révisa, après en avoir surveillé et dirigé personnellement la disposition typographique.

La fidélité, dans ce côté extérieur, à l'égard des œuvres de Garrett, n'est-elle pas, indirectement encore, un hommage rendu à Celui qui, comme Camões, souffrit les amertumes de l'exil et de l'injustice humaine? Cent ans après sa naissance, Garrett se réveille au sein d'une gloire tardive, plus que jamais méritée,

car elle lui est sincèrement reconnue par tout un peuple, par toute une nation qu'il contribua à jeter, avec éclat, dans la route que lui avait déjà tracée l'épique immortel des *Lusiades*.

Si Camões, dans son merveilleux poème, en exaltant le patriotisme, éleva la Nationalité portugaise, Garrett, par son éloquence et par sa littérature, remua tous les cœurs en leur communiquant le souffle émancipateur du romantisme.

A. de Faria.

FRÈRE LUIZ DE SOUSA

DRAME

D'ALMEIDA - GARRETT

TRADUCTION DE

MAXIME FORMONT

Joué, pour la première fois, en France, le vendredi 2 mai 1902
au "Nouveau théâtre", 15 rue Blanche à Paris

DISTRIBUTION DES ROLES

Maria	M.me	ROSE SYMA
Dona Magdalena de Vilhena		LÉVI-LECLERC
Manoël de Sousa	MM.	JEAN FROMENT
Le Pélerin		ET. GONNOT
Frère Jorge		GARAT
Telmo Paëz		BOYER
Le Prieur		A. BERTHON
Miranda		MANNEVILLE
Un frère convers		HÉBERT

Serviteurs, Dominicains, Soldats.

L'action en Portugal vers 1590.

Copies dramatiques et littéraires, Agence Leduc, 5 rue Hippolyte-Lebas, (téléphone 274-06).
Direction des Beaux Arts, Inspection des théâtres, enregistré le 1er mai 1902, n. 3,963.
Inspection des Théâtres, vu et autorisé, Paris le 2 mai 1902.
Représentation des *Latins* du 2 mai 1902. Ad. van Bever, directeur littéraire, 68 rue de Babylone.

FRÈRE LUIZ DE SOUZA

Paris, 2 mai 1902.



• ROSE SYMA



MAXIME FORMONT
TRADUCTEUR



M.me LÉVI-LECLERC



AN FROMENT



AD. VAN BEVER



GARAT



BOYER



ET. GONNOT



MANNEVILLE-HÉBERT



A. BERTHON

ACTE 1er

SCÈNE 1ère

MAGDALENA, *seule.*

« Dans cette illusion de l'âme, joie et aveuglement que la fortune ne laisse pas durer longtemps ». La paix, la joie de l'âme!... Une illusion, une illusion qui ne subsiste que quelques moments: c'est à quoi se réduit la félicité suprême en ce monde. Et qu'importe que la fortune ne la laisse pas durer longtemps? On a vécu, on peut mourir. Mais moi... Oh! qu'il ne sache pas du moins, qu'il ne soupçonne pas l'état dans lequel je vis, cette crainte, ces continuelles terreurs qui ne m'ont pas laissé goûter un seul instant la félicité immense que me donnait son amour. Oh! quel amour! quelle félicité, quelle disgrâce est la mienne!

SCÈNE 2me

MAGDALENA, TELMO.

Telmo.

Vous lisiez, senhora?

Magdalena.

Ah! c'est vous, Telmo? Non, je ne lisais plus, il ne fait plus assez jour maintenant. Ma vue se brouillait. C'est un beau livre, ton préféré, notre livre, Telmo.

Telmo.

Oui, oui. Un livre pour les dames et pour les gentilhommes, et pour tous, un livre qui convient à tous. Il n'en existe pas de pareil, sauf le respect qu'on doit à la parole de Dieu. Mais je n'ai pas la consolation de lire les Écritures, moi, car je ne connais pas le latin, comme Monseigneur, je veux dire le seigneur Manuel de Souza Coutinho, que voilà... Un lettré accompli, celui-là! Et ainsi fut son père avant lui, je l'ai bien connu; c'était un grand homme, on n'en voit plus comme lui. Mais, senhora, cette parole de Dieu exprimée dans un autre langage, dans un langage que tout le monde ne comprend pas!... Je vous confesse que ce marchand anglais de la Rua Nova qui vient parfois ici m'a dit là-dessus des choses qui me plaisent fort! Et Dieu me pardonne! je crois bien que l'homme est un hérétique de cette secte nouvelle, d'Allemagne ou d'Autriche, n'est-ce pas?

Magdalena.

Voyez-vous, Telmo, je ne veux pas vous donner de conseils. Car vous savez bien que depuis le temps où je vous ai connu...

Telmo.

Un temps dejà bien passé, car ce n'est pas d'hier, senhora.

Magdalena.

Certes, j'étais une enfant à peine plus âgée que Maria.

Telmo.

Non, la senhora dona Maria est plus grande déjà.

Magdalena.

C'est la vérité: elle a grandi davantage et tout d'un coup ces deux derniers mois.

Telmo.

Je crois bien! Elle a quinze ans bientôt et c'est presque une dame... c'est une dame... Pauvre petite!

Magdalena.

Tu l'aimes bien, Telmo?

Telmo.

Si je l'aime? Un ange comme elle!... Une vivacité un esprit, et quel coeur!

Magdalena.

Fille de mon âme! Mais, bon Telmo, j'en reviens à ce que je te disais: je ne sais comment je ferais pour te donner des conseils. Je t'ai connu quand j'étais toute enfant, dès l'èpoque où je me mariai pour... pour la première fois. Je me suis habituée à te regarder avec un tel respect! Alors déjà, tu étais ce que tu es aujourd'huí: l'écuyer préféré, le serviteur presque parent, l'ami ancien et éprouvé de tes maîtres.

Telmo.

N'en dites pas davantage, senhora: ne me faites pas souvenir de tout ce que j'étais.

Magdalena.

Pourquoi? n'est-ce pas aujourd'hui de même, mieux encore s'il est possible? Est-ce qu'on t'a enlevé la moindre part de la confiance, du respect, de l'affection et de la tendresse auxquelles était accoutumé le gouverneur fidèle de Monseigneur Dom João de Portugal, que Dieu reçoive dans sa gloire!

Telmo.

Recevra!

Magdalena.

L'ami et l'ancien camarade de son père?

Telmo.

Non, senhora, non, certainement.

Magdalena.

Alors?

Telmo.

Rien. Continuez. Parlez, senhora.

Magdalena.

C'est bien. Je dis que je saurais mal vous donner des conseils, et que je ne voudrais pas vous donner des ordres. — Mais, mon ami, tu as pris, à mon grand plaisir et à celui de son père, un réel ascendant sur l'esprit de Maria, tellement qu'elle n'entend, ne croit, ne sait que ce que tu

lui dis. Je suis d'avis que tu ne lui parles pas de cette façon sur certaines choses.

Telmo.

Sur quoi? sur ce que m'a dit l'Anglais, sur la Sainte Écriture qu'ils lisent là-bas dans leur langue, et qui...

Magdalena.

Oui, sur cela certainement et sur tant d'autres choses si élevées, si peu en rapport avec son âge et son sexe aussi. Cette enfant veut toujours savoir, sans cesse elle nous questionne. C'est ma fille, je n'en ai pas, nous n'en avons pas d'autre.... Et puis surtout, tu le vois, mon ami, elle n'est pas forte!...

Telmo.

Elle est un peu frêle, c'est vrai. Elle se fortifiera. Il faut l'emmener d'ici, loin de cet air empesté de Lisbonne; soyez tranquille, elle se rétablira.

Magdalena.

Telmo, écoutez moi. Écoutez moi avec attention. C'est la premiére fois que je vous parle de cette manière et sur un tel sujet; et ce sera la dernière. Vous fûtes le gouverneur et l'ami de mon seigneur... de mon premier mari, le seigneur don João de Portugal; vous avez été le compagnon d'armes et de gloire de son illustre père, le noble comte de Vimioso, que de si bonne heure je m'accoutumai à vénérer comme un père. J'entrai ensuite dans cette famille digne de tant de respect, et je vous y trouvai admis, et je pris pour vous presque autant d'amitié que pour les autres. Vous en arrivàtes à exercer sur mon esprit un pouvoir presque plus grand... oui, plus grand certainement, que celui d'aucun d'eux. Je vous ai donné, moi-même, sur ma maison et sur ma personne, une autorité dont d'autres pourraient être surpris... Depuis que je suis restée seule, depuis cette funeste journée d'Afrique qui me laissa veuve, orpheline et sans aucun appui, — à quel âge! dix-sept ans! — en vous seul, Telmo, j'ai trouvé la tendresse, la protection, le secours dont j'avais besoin. Vous êtes demeuré près de moi à la place de mon père, et moi, hormis en une seule chose, je vous ai obéi comme une fille.

Telmo.

Oh! madame! madame! mais cette chose pour laquelle vous vous êtes écarté de mes conseils....

Magdalena.

Elle était au delà de mes forces. Don João resta dans cette baille avec son père, avec la fleur de notre nation. Vous savez comme je eurai sa perte, comme je respectai sa mémoire, comme pendant sept ans, ıcrédule à tant de preuves et de témoignages de sa mort, je le fis ıercher sur les côtes de Barbarie par tous les déserts de Fez et de aroc, par tous les douars d'Alarves. L'argent fut prodigué pour ces xpéditions; les ambassadeurs de Portugal et de Castille reçurent l'ordre ressant de le chercher partout; aux frères de la Merci, à tout relieux, à tout marchand qui pouvait pénétrer en ces pays, à tous enfin, ı recommandait de suivre la moindre trace, de relever le moindre ıdice, qui pût démentir, ou du moins rendre douteuse, la nouvelle de mort, venue aussitôt avec les premières nouvelles de la bataille d'Alıcer. Tout fut inutile, et à personne n'est demeurée la moindre ombre doute !

Telmo.

Sinon à moi.

Magdalena.

Doute d'un fidèle serviteur, espérance d'un loyal ami, mon bon elmo! qui flattent votre coeur mais qui ont fait le tourment du mien. t maintenant, sans aucun fondement, sans le plus léger indice.... Car ıfin, dites le moi en conscience, dites-le moi une fois clairement: à quoi rattache cette crédulité qui dure depuis vingt années ?

Telmo.

Aux paroles formelles de cette lettre, écrite le matin même de la ıtaille et remise à votre frère Jorge, qui vous l'apporta. Vivant ou ıort, disait-elle, vivant ou mort — car je n'ai pas oublié une syllabe de s mots et je sais que mon maître n'était pas capable de les écrire en ain — vivant ou mort, Magdalena, je vous verrai une fois encore au ıoins en ce monde. N'est-ce pas ce que la lettre disait!

Magdalena.

Oui, c'est bien cela.

Telmo.

Vivant, il n'est pas revenu, hélas ! et mort... son âme, son fantôme...

Magdalena.

Jésus, que dites vous !

Telmo.

Ne vous est point apparu certainement ?

Magdalena.

Non, je crois.

Telmo (mystérieux).

Je suis sûr que non. Il vous aimait beaucoup et sa première visite eût été pour vous, mais il ne serait pas parti sans s'être montré aussi à son vieux serviteur.

Magdalena.

Que Dieu m'assiste ! Telmo, je sais bien que vous extravaguez, et malgré tout, vos paroles m'inspirent une crainte. Ne me rendez pas plus malheureuse.

Telmo.

Malheureuse ? Pourquoi ? N'êtes-vous pas heureuse dans la compagnie de l'homme que vous avez toujours chéri plus que tous les autres? Car, pour mon pauvre maître, respect, dévouement, fidélité, vous lui avez tout donné comme une noble et honnête dame que vous êtes, mais l'amour !...

Magdalena.

Il ne nous appartient pas de le donner ni de le retirer, ami.

Telmo.

C'est vrai. Mais la jalousie que mon maître n'éprouva jamais — vous savez quelle sorte d'âme était la sienne — je la sens, moi : voilà la vérité. Je la sens pour lui, il y a des choses que je ne peux voir. Je veux m'y habituer, je m'y efforce, je m'y contrains, je ne peux pas. Manuel de Souza, le seigneur Manuel de Souza Coutinho, est un gracieux chevalier, gentilhomme plein d'honneur, bon Portugais... mais il n'est pas, jamais il ne sera ce miroir de chevalerie et de noblesse, cette fleur des héros !... Ah ! mon noble ! mon saint maître !

Magdalena.

Soit. Vous devez avoir raison, vous avez raison. Mais réfléchissez; car vous avez assez d'intelligence pour comprendre tout. Je me suis

lécidée à la fin, à épouser Manuel de Souza; ce fut avec l'approbation ınanime de nos deux familles, de la famille même de mon premier mari, ıt vous savez bien à quel point elle m'estime. Nous vivons dans la ılénitude de la sécurité, de la paix et du bonheur, depuis quatorze ans. Vous avons cette fille, cette chère Maria, qui est toute la joie et toute a sollicitude de notre vie. Dieu nous a bénis dans la beauté, l'intelli;ence, les admirables qualités de cet ange. Et toi, toi, mon cher Telmo, ıui lui est tellement dévoué, que tu en arrives à prétendre avoir pour ılle plus d'amour que nous-même....

Telmo (grondeur).

Non, je n'en ai pas!

Magdalena.

Si, tu en as. Tant mieux! Et c'est toi qui continuellement et comme ar gageure, te complais à entretenir cette chimère, à évoquer ce fanòme dont le plus lointain soupçon suffirait à souiller la pureté de cette ınocente, et cela pour condamner à un éternel déshonneur la mère et lle? Voyons, dis: as tu déja bien pensé au mal que tu fais? Je sais ien que tu ne parles de ces choses à personne au monde qu'à moi, de ı façon dont tu en parles aujourd'hui. Mais tes discours mystérieux, ıs allusions fréquentes à ce malheureux roi Dom Sébastien, dont le euple, plus malheureux encore, ne veut pas admettre la mort, parce u'il espère toujours, en sa loyale incrédulité... Ne vois-tu pas que tu xcites avec tout cela la curiosité de cette enfant déjà si perspicace, imaginer, à découvrir, qui sait? peut être à croire cette extraorinaire calamité, à laquelle toi même, oui, toi-même, tu ne crois pas raiment? Non, tu n'y crois pas! Mais tu trouves je ne sais quel douloueux plaisir à tenir toujours en éveil ce doute fatal. Et cependant, onges-y: si une terreur semblable arrive à s'emparer de cette âme, qui era jamais capable de l'en faire sortir? Qu'arrivera-t-il d'elle et de ous? Ne la perds pas, ne la tue pas, ne me tue pas ma fille!

Telmo.

C'est la vérité! la mort serait certaine, et il ne faut pas qu'elle eure. Non, non, non, trois fois non! Par ma foi d'honnête écuyer, sehora Magdalena, ma bouche ne s'ouvrira plus et mon esprit se fermera ı même. C'est impossible mais il faut que je sauve mon ange du ciel. 'est dit, senhora!

Magdalena.

Que Dieu t'en récompense! Aujourd'hui est le dernier jour de no
vie où nous aurons parlé de ces choses.

Telmo.

Le dernier.

Magdalena.

Maintenant, allez. Allez voir ce qu'elle fait *(se levant)*. Pou qu'elle ne soit pas à la maison à lire encore, à étudier toujours! tenez, vous irez de là à San Paulo, ou vous enverrez si vous pouvez pas.

Telmo.

Au couvent des dominicains? Comment ne pourrais-je pas? c'es quatre pas d'ici.

Magdalena.

Et dites à mon parent, à frère Jorge Coutinho que je pre alarme de voir mon époux s'attarder à Lisbonne qu'il m'a promis venir avant le soir, et qu'il ne vient pas, qu'il est presque nuit et (je ne suis pas rassurée à cause de ce retard. L'air est serein, la r si tranquille, le soir si beau! Il n'y a presque pas de vent: un sou qui caresse. Oh! combien d'embarcations coquettes naviguent sur Tage! Peut-être sur l'une d'elles, sur celle-ci, qui est si gracieuse vi Manuel de Souza. Mais par ce temps là, on ne peut pas se fier au Ta d'un instant à l'autre s'éléve une bourrasque du Nord, et justem voici la pointe de Cacilhas! Il est si bon marin! Un chevalier de Mal Ce n'est pas cela qui me donne le plus de souci. Mais à Lisbonne, peste dure encore, l'air n'est pas encore purifié. Et il circule aussi bas un autre air, celui des troubles publics, des animosités entre stillans et Portugais. Ce caractère inflexible de Manuel de Souza cause des angoisses continuelles! Va, va trouver frère Jorge. Qu'il dise s'il sait quelque chose, qu'il me tranquillise s'il est possible!

SCÈNE 3me

MAGDALENA, TELMO, MARIA.

Maria.

Comment ! Il y a plus d'une demi-heure que je me promène sur la terrasse, en m'asseyant parfois pour regarder le fleuve et les felouques et les brigantins qui vont en amont et en aval, déjà rebutée d'attendre, et voilà le seigneur Telmo en train de causer ici avec ma mère, sans se soucier de moi ! Où est la romance que vous m'avez promise ? Ce n'est pas celle de la bataille, celle qui dit :

Les voici face à face
Les deux camps valeureux,

c'est l'autre, celle de l'ile mystérieuse où est le roi Sébastien qui n'est pas mort, et qui doit revenir un jour de brouillard très épais. Car il n'est pas mort, n'est ce pas, mère ?

Magdalena.

Que dis-tu là, ma chère enfant? N'as tu pas entendu bien des fois ton oncle, frère Jorge, et ton oncle Lopo de Souza, raconter ce qui se passa? Le pauvre peuple imagine ces chimères pour se consoler dans l'infortune.

Maria.

Voix du peuple, voix de Dieu, ma noble mère. Puisqu'ils y croient tous ainsi, il faut bien qu'il y ait quelque chose. Mais ce qui me donne à réfléchir, c'est que, excepté mon bon vieux Telmo, personne dans cette maison n'aime à entendre dire qu'il s'est échappé, notre vaillant roi, notre saint roi Dom Sébastien. Mon père qui est si bon Portugais, qui ne peut souffrir ces Espagnols, et qui parfois, à ce qu'on prétend, va trop loin en paroles et en actes, mon père, quand il entend mettre en doute la mort de mon bien aimé roi Dom Sébastien — on n'oserait jamais le dire — mais il devient tout autre, il change de visage, il devient pensif et morose. Il semble que s'il revenait, le pauvre roi lui ferait ombrage. O ma mère, il n'est cependant pas pour dom Philippe, il n'est pas pour lui, n'est-ce pas?

Magdalena.

Ma chère Maria, pourquoi es-tu toujours à rêver à des choses qui sont si peu de ton âge? C'est ce qui nons afflige, ton père et moi: je voudrais te voir plus gaie, jouer davantage, et avec des choses moins graves.

Maria.

Eh bien, ma mère, eh bien! Comment ma mère aussi est mécontente? Oh, cela est pire encore! elle a du chagrin, elle pleure, la voici qui pleure. Ma mère chérie voyons! Va t'en, Telmo, va t'en! je ne veux plus parler ni entendre parler de cette bataille ni de ces histoires ni d'aucune de ces choses!... Ma mère chérie!...

Telmo.

C'est cela, on n'en parlera jamais plus! Et je m'en vais.... Quelle fièvre elle a aujourd'hui, mon Dieu! Les mains brûlent et cette rougeur au front.... Si sa pauvre mère s'en apercevait!

SCÈNE 4me

MAGDALENA, MARIA.

Magdalena.

Viens ici, Marie, raconte-moi ce que deviennent ton jardin, tes fleurs. Quelles fleures as-tu là? quelles sont celles-çi?

Maria.

Tout est fané! Tout est brisé par la chaleur. Ce sont des pavots qui font dormir; je les ai cueillis pour les mettre sous mon oreiller cette nuit: je veux dormir et non rêver. Le rêve me fait voir des choses... bien belles parfois, mais si extraordinaires et confuses!

Magdalena.

Tu rêves, tu rêves tout éveillée, ma fille. Car, vois-tu, Maria, ces imaginations sont des rêves, et Dieu nous a mis en ce monde pour veiller et travailler, en pensant toujours à lui, certainement, mais sans nous tourmenter de toutes ces choses de la vie, qui nous entourent, de ces

cessités que nous impose l'état dans lequel nous sommes nés. Vois , Maria, tu es notre fille unique; toutes les espérances de ton père posent sur toi.

Maria.

Et je ne puis les réaliser, je le sais bien... mais que dois-je faire? lis, j'étudie.

Magdalena.

Tu lis trop, tu te fatigues; tu ne te distrais pas comme les autres ınes filles de ton âge, tu n'es pas....

Maria.

Ce que je suis, il n'y a que moi qui le sache, mère. Et je ne sais en, non, je ne sais rien, sinon que, je ne suis pas ce que j'aurais dû re... Ah! pourquoi n'ai-je pas eu un frère qui fût un vaillant et ırdi jeune homme, capable de commander les régiments de mon pére, saisir une de ces lances avec lesquelles nos ancêtres parcoururent Inde, chassant devant eux les Turcs et les Gentils, un beau jouvenceau ui fût le portrait véritable de ce noble chevalier de Malte qui est ici? omme il était bien mon pére! Comme le noir lui allait! Et cette croix blanche sur la poitrine! Pourquoi a-t'-il quitté l'habit, ma mère, pouruoi n'est-il pas resté dans ce saint ordre, courant les mers sur de nobles aisseaux pour mettre en fuite les infidèles devant la Bannière de la roix?

Magdalena.

O ma fille, ma fille! c'est que ce n'était pas la volonté de Dieu; il llait qu'il en fût autrement... Je voudrais bien maintenant qu'il arvât de Lisbonne. Vraiment, c'est trop de retard. Que Dieu nous siste!

SCÈNE 5me

JORGE, MAGDALENA, MARIA.

Jorge.

Que Dieu soit dans cette maison!

Magdalena.

Soyez le bienvenu, mon frère.

Maria.

Bonsoir, oncle Jorge.

Jorge.

Ma chére soeur ! Que la bénédiction de Dieu te protège, ma fille! Je suis aussi contrarié que vous, soeur Magdalena, mais ne vous chagrinez pas : j'espère que ce ne sera rien. Il est vrai que j'ai eu de Lisbonne des nouvelles....

Magdalena.

Lesquelles? Qu'était-ce?

Jorge.

Rien : ne vous affrayez pas. Mais il est bon que vous soyez prévenues: c'est pourquoi je vous le dis. Les gouverneurs veulent sortir de la ville. C'est un simple caprice. Après avoir supporté d'y étre enfermés pendant que la peste était dans toute sa violence, maintenant qu'elle est finie, on peut le dire, et que les cas sont devenus très rares, ils veulent à toute force changer d'air.

Magdalena (ironiquement).

Pauvres gens !

Maria.

Pauvre peuple, plutôt! Est-ce que leurs vies à eux sont plus précieuses? Dans des pertes et des malheurs semblables si je gouvernais à leur place, je me croirais obligé, par le service de Dieu et du roi, de rester jusqu'au dernier moment là où il y aurait le plus de misère, où le péril serait le plus grand, afin de procurer remèdes et secours aux nécessiteux. Est-ce que *roi* ne veut pas dire père commun de tous?

Jorge.

C'est vrai, ma fille, mais le monde est fait d'autre façon : qu'y faire ?

Maria.

Le corriger.

Jorge.

Savez-vous une chose? Cette enfant me fait peur !

Magdalena.

A moi aussi.

Jorge.

Mais enfin, ils ont résolu de sortir, et savez vous le reste ? Pour y cer la cour et la résidence de repos de nos cinq rois, les seigneurs uverneurs de Portugal pour Dom Philippe de Castille, que Dieu rde, on a choisi notre bonne ville d'Almada, qui doit cet honneur à renommée de ses eaux saines, de son air salubre et de son gracieux pect.

Magdalena.

Laissons-les venir.

Jorge.

Sûrement : qu'y faire ? Mais écoutez le reste. Notre pauvre couvent Saint-Paul doit recevoir le seigneur archevêque Dom Miguel de Castro, ésident du gouvernement. C'est un bon prélat, et n'était qu'il va us arracher à l'humble tranquillité de notre vie, pour venir comme un igneur et un prince du siècle, le reste pourrait être pris en patience. otre cas est pire.

Magdalena.

Le mien ?

Jorge.

Le vôtre et celui de Manuel de Souza. Car les quatre autres gouerneurs veulent, dit-on, venir dans cette maison et y établir leur résidence.

Marie (avec vivacité).

Fermons-leur nos portes. Réunissons ici nos forces, le régiment de on père avec six cents hommes, et défendons-nous. N'est-ce pas une rannie ? Ce sera beau ! Je voudrais tant voir quelque chose qui ressmble à une bataille !

Jorge.

Folle !

Magdalena.

Mais quel mal avons-nous fait au comte de Sabugal et aux autres uverneurs, pour qu'ils exigent que nous nous rendions coupables d'une

telle profanation? N'y-a-t-il pas d'autres maisons, et ne savent-ils] que dans celle-ci, il y a des femmes, une famille, que je suis là, m

Maria (qui est demeurée à écouter à gauche).

C'est la voix de mon père, mon père est arrivé !

Magdalena (en ouvrant).

Je n'entends rien.

Jorge.

Ni moi non plus, Maria.

Maria.

Mais moi, j'entends à merveille. C'est mon père qui revient, e revient irrité.

SCÈNE 6me

JORGE, MAGDALENA, MARIA, MIRANDA.

Miranda.

Monseigneur est arrivé: je viens de voir du haut de ce balcon brigantin qui ne peut-être que le nôtre. Vous étiez inquiets et i avait de quoi, car il fera bientôt nuit noire. Je suis venu vous appor tout de suite la nouvelle.

Magdalena.

Merci, Miranda. — Cette enfant est extraordinaire. Elle voit entend à de pareilles distances!

Jorge.

C'est vrai. Terrible symptôme à cet âge et avec ce températme

SCÈNE 7me

JORGE, MAGDALENA, MARIA, MIRANDA, MANUEL DE SOUZA.

Manuel.

Faites ce que je vous ai dit. Oui, sans retard. N'éteignez pas torches, mettez-les dehors, dans la cour, contre le mur. Et tout ce

je vous ai commandé ensuite. Magdalena ! ma chère fille, ma chère Maria ! Jorge, c'est bien à propos que tu te trouves ici : j'ai besoin de toi. Je sais bien qu'il est tard et que c'est l'heure de l'office, mais j'irai avec toi dire *mea culpa* et *peccavi* a notre bon prieur. Miranda, viens ici.

Magdalena.

Qu'as-tu ? Jamais tu n'es entré dans tà maison avec un tel visage, Tu as quelque chose qui te donne du souci et tu ne me le dis pas. Qu'est-ce donc ?

Manuel.

C'est... Assieds-toi, Magdalena : ici, auprès de moi, Maria. Jorge, asseyons nous tous, je suis fatigué. Maintenant apprenez des nouvelles qui seraient étranges, n'était le temps où nous vivons. Il nous faut sortir de cette maison, Magdalena.

Maria.

Ah ! tant mieux, mon père.

Manuel.

Non, tant pis ! Mais il n'y a pas d'autre parti à prendre. Nous nous en irons cette nuit même. J'ai déjà donné des ordres à tous les serviteurs. Telmo est allé prévenir tes suivantes de ce qu'elles ont à faire, et il passe dans les chambres pour surveiller les-préparatifs. Il sera bon néammoins, que tu ailles donner un coup d'oeil à ce qui se fait; j'irai aussi pour ce qui me concerne. Mais nous avons le temps, il n'est que huit heures, il y a encore quatre heures jusqu'à minuit et et d'ici-là, le peu qu'il m'importe de sauver sera en sûreté, et *ils* ne viendront pas avant le matin.

Magdalena.

Alors, il est bien vrai que Luis de Moura et les gouverneurs ?...

Manuel.

Luiz de Moura est un misérable et se conduit comme tel, l'archevêque est... ce que les autres veulent qu'il soit. Mais le comte de Sabugal, le comte de Santa-Cruz qui devaient avoir égard a ce qu'ils sont, et qui ont accepté cette mission odieuse et lâche d'opprimer leurs compatriots au nom d'un roi étranger... Oh ! quelle race, quelle noblesse portugaise ! Je vais leur donner une leçon à eux et à ce peuple esclave

qui les supporte, une leçon comme les tyrans n'en ont pas reçu depuis longtemps en ce pays.

Maria.

O mon noble père ! ô mon père chéri ! Oui, oui, montrez-leur qui vous êtes, et ce que c'est qu'un vrai Portugais.

Magdalena.

Mon époux adoré, ne va pas te perdre ! ne t'emporte pas. Que feras-tu contre ces puissants ? Ils t'en veulent déjà à cause de la supériorité de ton savoir, que les grands feignent de dédaigner et qu'ils envient. Que sera-ce si tu leur donnes un prétexte de se venger de l'affront que leur cause l'éclat de ton mérite ? Manuel, mon époux, Manuel de Souza, par notre amour !...

Jorge.

Ta femme a raison ! Prudence ! Souviens-toi de ta fille.

Manuel.

Je me souviens de tout, sois tranquille. Ne t'inquiète pas, Magdalena, ils ont décidé de venir ici demain matin, et nous nécessairement, il faut que nous sortions avant qu'ils entrent. Aussi le temps presse.

Magdalena.

Mais où irons-nous, si précipitamment, à une telle heure ?

Manuel.

Nous n'avons pas le choix de la maison : elle n'est pas à moi, mais elle est à toi, Magdalena.

Magdalena.

Laquelle? l'ancienne? Celle qui touche à Saint Paul? que Dieu m'assiste!

Jorge.

C'est fort bien. La maison est vaste et elle se trouve en état. Elle contient presque tous les meubles et tapisseries d'autrefois, vous aurez peu de choses à emporter avec vous. Et pour moi, pour tous nos pères, quelle joie ! Nous serons comme réunis sous le même toit. Sachez que vous aurez une tribune donnant sur la chapelle de Notre Dame de Pitié, qui est la plus sainte et la plus belle de l'église. Nous serons comme si nous vivions ensemble.

Maria.

Je voudrais déja être là-bas.

Manuel.

Il est l'heure. Allons !

Magdalena.

Écoute, écoute, j'ai à te parler, écoute-moi. N'y-a-t-il pas d'autre ıoyen ?

Manuel.

Lequel senhora ? Et que dois-je faire? Cherchez! voyez si vous en :ouverez un autre.

Magdalena.

Cette maison... je n'ose... Il faut que je vous parle seule à seul. 'rère Jorge, allez avec Maria... il faut que je parle à votre frère.

Maria.

Oncle, venez ! Je veux voir si l'on arrange mes livres, et mes pa- iers. Car moi aussi j'ai des papiers. Là-bas, dans l'autre maison, je ous les montrerai... Mais le secret, n'est-ce-pas?

Jorge.

Petite folle !

SCÈNE 8me

MANUEL DE SOUZA, MAGDALENA.

Manuel.

Le monde saura qu'il y a encore un Portugais en Portugal.

Magdalena.

Qu'as-tu, dis-moi, qu'as-tu donc ?

Manuel.

J'ai que je ne veux pas souffrir cet affront, et qu'il nous faut sortir ː cette maison, madame!

Magdalena.

Eh ! bien, nous en sortirons, soit. Jamais je ne me suis opposée à ton désir, jamais je n'ai su ce que c'était que d'avoir une volonté autre que la tienne, je suis prête à t'obéir aveuglément en tout. Mais, ô l'époux de mon âme, dans cette maison-là !... Non ne m'emmène pas dans cette maison.

Manuel.

Voyons, tu n'étais pas habituée à avoir des caprices. Nous n'avons pas d'autre refuge à cette heure, dans cette nécessité. Nous la quitterons après, si tu veux, mais pour le moment, je n'en vois pas le moyen. Qu'a-t-elle donc, cette maison ? Est-ce parce que ce fut celle de ton premier mari ? Est-ce à cause de moi que tu manifestes cette répugnance ? J'ai toujours estimé et respecté Dom João de Portugal, j'honore sa mémoire, à cause de toi, de lui-même et de moi, et je n'ai rien sur la conscience qui me fasse craindre de m'abriter sous le même toît qui l'a couvert. Tu as vécu avec lui là-bas ? Je ne suis pas jaloux d'un passé qui ne m'appartient pas. Le présent, voilà ce qui est à moi, tout à moi, à moi seul, ma chère Magdalena. Ne parlons plus de cela, il faut partir et tout de suite.

Magdalena.

Mais c'est que tu ne sais pas... Je ne me fais pas de scrupules ni de chimères : pour tout le reste, je suis femme, mon bien-aimé et bien femme ; en cela, non. Mais tu ne sais pas quelle peine, quelle angoisse d'âme, quelle terreur j'éprouve à l'idée d'entrer dans cette maison. Il me semble que c'est me remettre en son pouvoir a lui, m'arracher de tes bras, que je vais le rencontrer là-bas ! Oh ! pardonne, pardonne moi, il me semble que je vais trouver là l'ombre irritée de Dom João qui me menace avec une épée à deux tranchants, qui la brandit entre nous, entre moi et toi et notre fille. Mon époux Manuel, mari de mon âme, par notre amour je te le demande, par notre fille ! Allons où tu voudras, dans la cabane de quelque pauvre pêcheur de ces environs, mais là-bas, non, non !

Manuel.

En vérité, jamais je ne t'ai vue ainsi, jamais je n'aurais pensé que tu eusses la faiblesse de croire aux pressentiments. Nous prierons pour Dom João de Portugal dans cette pieuse chapelle qui fait partie de sa demeure, et ne crains pas qu'elle vienne nous poursuivre en ce monde,

cette âme sainte qui est au ciel, l'âme de celui qui dans une si sainte bataille, combattant pour son Dieu, est mort martyr aux mains des infidèles. Allons, Dona Magdalena de Vilhena, rappelez-vous qui vous êtes, de qui vous êtes sortie, senhora, et ne m'enlève pas, chère femme, la tranquillité et la force que j'ai besoin de garder tout entières pour cette heure.

Magdalena.

Que vas-tu donc faire ?

Manuel.

Je te l'ai dit, je vais donner à ces tyrans une leçon dont ils se souviendront. Je vais donner au peuple un exemple qui l'éclairera.

SCÈNE 9me

LES MÊMES, TELMO, MIRANDA, LES AUTRES SERVITEURS.

Telmo.

Seigneur, une longue suite d'hidalgos, d'écuyers et de soldats arrivant de Lisbonne viennent de débarquer; ils montent la côte vers la ville. Ce n'est sûrement pas l'archevêque, car il y a longtemps qu'il est au couvent. On dit là-bas...

Manuel.

Que ce sont les gouverneurs. Ils ont voulu me tromper et ils s'apprêtent à venir aujourd'hui même, ils semble qu'ils aient deviné. Mais ils ne m'ont pas pris au dépourvu. Jorge, Maria, Magdalena, partons sans retard.

SCÈNE 10me

LES MÊMES, JORGE, MARIA.

Manuel.

Jorge, accompagne ces femmes. Telmo, allez, allez avec elles. Tout est-il emporté, les coffres, les chevaux, les armes et tout le reste?

Miranda.

Presque tout est parti. Ce qui reste est préparé et sortira dans un instant par une porte de derrière, si vous voulez.

Manuel.

Bon, faites vite. Magdalena, Maria, je ne veux plus vous voir ici. Allez, je serai près de vous dans un instant.

SCÈNE 11me

MANUEL DE SOUZA, MIRANDA ET D'AUTRES SERVITEURS.

Manuel.

Mon père est mort en tombant sur sa propre épée: qui sait si je ne mourrai pas dans les flammes allumées par mes mains? Soit, mais? on apprendra en Portugal comment un homme d'honneur et de coeur, si puissante que soit la tyrannie, peut toujours lui résister en sacrifiant l'amour des choses viles et précaires, comme ces richesses que deux torches détruisent en un moment, comme cette vie misérable qu'un souffle peut éteindre en moins de temps encore.

SCÈNE 12me

MANUEL DE SOUZA, LES SERVITEURS, MAGDALENA,
MARIA, TELMO ET JORGE.

Magdalena.

Que fais-tu? Qu'as-tu fait? Qu'est-cela? O mon Dieu!

Manuel.

J'illumine mon palais pour recevoir les très puissants et très excellents seigneurs gouverneurs de ces royaumes. Leurs Excellences peuvent venir quand il leur plaira.

Tous.

Fuyons!

ACTE 2me

Décor.

SCÈNE 1ère

MARIA, TELMO.

Maria.

Venez, ne faites pas de bruit, car ma mère dort encore. C'est ici ans cette salle que je veux vous parler. Et ne vous entêtez pas, Telmo, ır mon plan est fait et c'est bien décidé.

Telmo.

Enfant!

Maria.

Non, Telmo, il n'y a point d'enfant ici, et vous, mon fidèle écuyer, ›us allez m'obéir. Et ne répliquez point, car alors nous nous querelle- ns, il y aura du bruit et ma mère se réveillera, ce que je ne veux s. Pauvre mère! il y a huit jours que nous sommes dans cette maison, c'est la première nuit qu'elle dort avec calme. Ce palais en feu, ces s de la foule, le son du tocsin, enfin toute cette scène, oh! si gran- ›se et si sublime, qui m'a remplie d'admiration, qui fut un spectacle que jamais je n'en vis de si majestueux — ma pauvre mère en fut errée, et l'a toujours devant les yeux; elle les ferme pour dormir et voit encore, dit — elle, ces flammes qu'environne un nuage de fumée ›ourer la maison, monter dans l'air et dévorer tout avec une fureur

infernale. Le portrait de mon père (celui de son cabinet de travail, qu'elle préférait tant et où il avait l'air si chevaleresque avec son costume de Malte et la croix blanche sur la poitrine) ce portrait, elle ne peut se consoler de l'avoir vu brûler. Elle qui ne croyait pas aux pressentiments, qui toujours me reprenait à cause de mes rêveries, maintenant, il ne lui sort pas de la tête que la perte du portrait est le présage fatal d'un autre malheur — inattendu, mais certain, qui doit la séparer de mon père. Et c'est moi, à présent qui fais la vaillante et la raîsonnable, qui me moque des présages et des signes, pour la réconforter, hèlas! — Car jamais, entre nous, Telmo, je n'y eus plus de foi. Je crois — oh oui, je crois! — que ce sont des avis que Dieu nous envoie pour nous préparer. Et bientôt, oh bientôt, un grand malheur va fondre sur mon père, certainement et sur ma mère aussi, car c'est la même chose.

Telmo.

Ne dites pas cela. Dieu saura donner à tout cela une issue plus favorable. Tous deux le méritent. Votre père, Dona Maria, est un Portugais de bonne race. Je l'ai toujours grandement estimé, mais à présent depuis que je l'ai vu, avec l'âme d'un Portugais de jadis, prendre la torche et mettre lui-même le feu à sa propre maison, brûler et détruire en une heure une si grand part de ses richesses, des choses où il se complaisait, pour donner un exemple d'indépendance, une leçon terrible à nos tyrans.... Ah! ma chère fille, c'est un homme, celui-là! Ma vie est à lui quand il la voudra. Et ma douleur, ma seule douleur, c'est de n'avoir pas connu tout de suite la valeur d'un tel caractère.

Maria.

Mon Telmo, mon bon Telmo, c'est une gloire d'être fille d'un tel père, n'est ce pas, dis?

Telmo.

Oui, c'en est une... Que Dieu le protège!

Maria.

Que Dieu le protège, ainsi soit-il! Et eux, les gouverneurs, les tyrans, sont-ils encore aussi excités contre mon père? As-tu appris aujourd'hui quelque chose sur le résultat de l'entremise de frère Jorge, mon oncle?

Telmo.

Oui, les pressentiments de votre mère sont démentis heureusement, leur fausseté éclate tout à fait. L'archevêque, le comte de Sabugal et

›s autres, votre oncle les a déjà ramenés à la raison et calmés. C'est [iguel de Moura qui résiste encore, mais on le ramènera aussi. Ces ›urs-ci tout sera arrangé. Ce serait fait déjà, s'il avait voulu dire que › feu avait pris par accident. Mais, Dieu merci, il ne l'a pas voulu. l'eût été excuser par la lâcheté d'un mensonge le crime généreux pour ›quel on le poursuit.

Maria.

Mon noble père! Mais quand donc sortira-t-il de ce supplice? Passer ›s jours caché dans cette métairie si triste, qui est au-delà de l'Alfeite, t ne pouvoir venir ici que la nuit pour quelques moments, et Dieu ›it avec quels périls!

Telmo.

Aucun péril. Tous le savent et ferment les yeux. Il ne s'agit que › garder les apparences quelques jours encore, et ensuite tout sera ›mme avant.

Maria.

Oui, cela peut être: Dieu veuille que cela soit! Mais j'ai là quelque ›ose qui me dit que cette tristesse de ma mère, cette terreur, cette ›ouvante où elle est, et qu'elle dissimule avec tant de peine en pré- nce de mon père (comme elle voudrait aussi me la cacher, à moi, mais le ne le peut plus désormais, hélas) que tout cela est le pressentiment un grand malheur. Oh! mais c'est la vérité! viens ici!... De qui est portrait que voici, Telmo?

Telmo.

C'est... ce doit être... c'est de la famille, un des seigneurs de la ›ison de Vimioso qui sont ici en si grand nombre.

Maria.

Tu ne dis pas la vérité, Telmo.

Telmo.

Je n'ai jamais menti, senhora Maria de Noronha.

Maria.

Mais le seigneur Telmo Paes ne dit pas toute la vérité, ce qui est esque la même chose.

Telmo.

La même chose!... Je vous ai dit ce que je sais et ce qui est vrai: ›st un chevalier de la famille de mon autre maître... que Dieu le re- ›ve en sa grâce!

Maria.

Et il n'a pas de nom ce chevalier?

Telmo.

Sûrement il en a un, mais c'est que je ne....

Maria.

Voilà que tu allais mentir tout à fait: tais-toi. Je ne sais pourquoi ces mystères: on croit que je ne serai jamais qu'une enfant. La nuit où nous sommes venus dans cette maison, au milieu de tout ce désordre, ma mère et moi, nous sommes entrées ici seules, et nous sommes arrivées dans cette salle. Il y avait là une torche allumée, adossée à l'une de ces chaises que l'on avait mises au milieu de l'appartement, et de plus toute la clarté de la lune donnait sur ce portrait. Ma mère qui me tenait par la main, y jeta les yeux et poussa un cri, oh mon Dieu! Elle fut tellement saisie d'effroi, de je ne sais quelle émotion, qu'elle tomba dans mes bras. Je lui demandai ce qu'elle avait: elle prit le flambeau, et m'entraîna avec une telle force, une telle hâte, en courant à travers cette demeure, qu'il me semblait que quelque chose de terrible venait derrière nous. Elle est restée dans l'état où nous la voyons depuis huit jours et je n'ai plus voulu lui parler de cela davantage. Mais ce portrait de quelqu'un dont elle ne veut jamais dire le nom, répétant seulement quelquefois: L'autre, l'autre, — ce portrait et celui de mon père, que le feu a détruit, sont deux images qui ne sortent point de sa pensée.

Telmo.

Et cette nuit encore, en a-t-elle été bien tourmentée?

Maria.

Non. Depuis hier au soir, comme frère Jorge est venu ici et l'a réconfortée avec de nombreuses paroles de consolation et d'espoir en Dieu, et lui a dit qu'il comptait apaiser les gouverneurs, ma mère a changé, heureusement: ses craintes sont tout à fait passées, pour le moment du moins. Mais en attendant, tu ne m'as rien dit du portrait. Voyons, regarde *(désignant celui du roi Sébastien)*, celui-ci, du moins, tu sais bien que je le reconnais: c'est celui de mon cher et bien aimé roi Dom Sébastien. Quelle majesté, quel visage austère! C'est bien celui d'un roi jeune et sincère encore, loyal, d'un vrai roi qui a pris au sérieux la charge de la royanté. Le voici! Et penser qu'il devait mourir aux mains des infidèles, au milieu d'un désert, qu'une heure devait

éteindre toute cette intrépidité réfléchie qui paraît dans ses grands yeux, dans cette bouche généreuse! Cela ne peut pas être, cela n'est pas: Dieu n'y a pu consentir.

Telmo.

Que ne lui a-t-il plu de t'entendre, ange du ciel!

Maria.

Mais l'autre, Telmo, qui est cet autre? Cet aspect si triste, cette expression de mélancolie si profonde, cette barbe si noire et si épaisse, et cette main qui s'appuie sur l'épée, comme celle d'un homme qui n'a pas d'autre amour dans sa vie?

Telmo.

Il en avait un autre pourtant!

SCÈNE 2me

MARIA, TELMO, MANUEL DE SOUZA.

Manuel.

C'était Dom João de Portugal, un honorable gentilhomme et un vaillant chevalier.

Maria.

Mon cœur me le disait bien.

Manuel.

Que te disait ton cœur, ma fille?

Maria.

O mon père, mon père chéri! le cœur ne me dit plus rien que ceci! *(Elle l'embrasse).* Tu es venu, tant mieux! Mais le jour! N'as-tu pas de crainte? N'y a-t-il plus de danger?

Manuel.

Il n'y en a plus guère. Hier soir, je n'ai pu venir et aujourd'hui je n'ai pas eu la patience d'attendre tout un jour. Je suis venu bien caché sous cette cape.

Telmo.

Il n'y a plus aucun danger, seigneur. Vous pouvez rester tant qu'il vous plaira et sans appréhension. Ce matin de trés bonne heure

je suis allé au couvent et je sais par le seigneur Jorge que tou
arrangé pour ainsi dire.

Manuel.

Tu vois bien, Marie. Et ta mère, ta mère, mon enfant?

Maria.

Depuis hier, elle est beaucoup mieux.

Manuel.

Allons la voir.

Maria.

Non, car elle dort encore.

Manuel.

Elle dort? Oh tant mieux! Asseyons-nous ici, ma fille, et cau
Comme tu as les mains brûlantes! Et cette tête, cette tête, comme
est chaude! Toujours en ébullition! Allons, Maria, je ne veux pas
tu penses.

Maria.

Alors, que dois-je faire?

Manuel.

T'amuser, rire, folâtrer, jouer de la harpe, courir dans les cha
cueillir des fleurs. Et que Telmo ne te raconte plus d'histoires. Te
allez donc appeler mon frère, dites-lui que je suis là.

SCÈNE 3me

MANUEL DE SOUZA, MARIA.

Maria.

Mon père, ce portrait est-il ressemblant?

Manuel.

Beaucoup. Il est rare de voir une si parfaite ressemblance:
l'allure, tout enfin! Le peintre a copié trés fidèlement ce qu'il a
Mais il ne pouvait ni voir ni retracer les nobles qualités de l'
l'élévation et la force du caractère, et l'énergie sereine mais indomp
de cette volonté qui ne varia jamais. Ta mère aujourd'hui encore
saille en l'entendant nommer: c'est presque une crainte religieuse
lui inspirait.

Maria.

Et il est resté dans cette fatale bataille?

Manuel.

Oui. Cela te fait beaucoup de peine, Maria?

Maria.

Oui, beaucoup.

Manuel.

Mais s'il vivait, tu n'existerais pas à présent, toi, et je ne te serrerais pas ici dans mes bras.

Maria.

Ah mon père!

SCÈNE 4me

MARIA, MANUEL DE SOUZA, JORGE.

Jorge.

Donnez-moi mes étrennes, mademoiselle ma nièce, pour la bonne nouvelle. Venez donc m'embrasser, senora dona Maria! Vous avez bien fait de venir, mon frère. Tout est fini. Les gouverneurs oublient l'affaire; Miguel de Moura a cédé. L'archevêque est allé hier à Lisbonne et il est revenu ce soir. J'irai le chercher avec quatre religieux afin de l'accompagner, et tu iras avec nous pour le remercier, car il n'a pris aucune part au tort que l'on t'a fait, et c'est lui qui a persuadé aux autres de ne pas garder de ressentiment de ce qu'il leur plut de considérer comme une offense. Laissons cela. Il revient au couvent, il va être presque ton hôte: il faut aller le complimenter, il le mérite.

Manuel.

S'il vient seul, sans les autres....

Jorge.

Seul, seul. Les autres sont restés dans des maisons de campagne en deçà du Tage. Et nous n'arriverons qu'à la nuit.

Manuel.

Si tu crois que je puisse y aller....

Jorge.

Tu le peux et tu le dois.

Manuel.

J'irai certainement. Il faut d'ailleurs que j'aille à Lisbonne; j'ai une affaire d'importance à traiter au couvent de religieuses de votre ordre: j'ai besoin de parler à l'abbesse.

Maria.

O mon père, mon cher père, emmenez-moi avec vous, je vous en supplie. Il y a si longtemps que je voudrais voir ma tante Joanna de Castro; j'en serais si heureuse!

Manuel.

Et ta mère?

Maria.

Ma mère le permettra. Elle va mieux dejà, et en vous voyant, elle ira bien tout à fait.

Manuel.

Et le mauvais air de Lisbonne?

Jorge.

C'est passé! Il n'y a plus trace de peste. Mais enfin, la prudence....

Maria.

La contagion n'est pas à craindre pour moi. Mon père, mon père chéri, allons.

SCÈNE 5me

MARIA, MANUEL DE SOUZA, JORGE, MAGDALENA.

Magdalena.

Je vais bien maintenant, je n'ai plus rien, époux de mon âme. Tout mon mal n'était que frayeur: c'était la terreur de te perdre.

Manuel.

Chère Magdalena!

Magdalena.

A présent, je vais bien: Telmo m'a tout dit, il m'a guérie avec la bonne nouvelle. Maria, Dieu s'est souvenu de nous, il a écouté tes prières, ma fille, car les miennes....

Jorge.

Eh bien, sœur, eh bien! C'est joie aujourd'hui. Ce serait de l'ingratitude envers le Seigneur si quelqu'un se montrait triste aujourd'hui dans cette maison.

Magdalena.

Triste, pourquoi? Les tristesses sont passées. Tu restes ici cette fois! Tu ne m'abandonnes plus, tu ne t'en iras plus d'auprès de moi. A présent, vois-tu, pendant ces premiers jours, au moins, il faut me supporter, me tenir compagnie. J'en ai grand besoin, mon bien aimé.

Manuel.

Eh bien oui, Magdalena, oui, je ferai ce que tu voudras. D'ici à huit jours, quinze, si tu l'exiges, je ne sortirai pas de la maison. Es-tu contente?

Magdalena.

Mon époux, mon bien aimé Manuel!

Manuel.

Et toi, Maria?

Maria.

Moi, non.

Manuel.

Veux-tu savoir pourquoi cette bouderie? C'est que je devais aller aujourd'hui à Lisbonne.

Magdalena.

A Lisbonne? aujourd'hui?...

Manuel.

Oui, et je ne puis même me dispenser d'y aller. Tu sais que, pour l'arrangement de mon affaire avec les gouverneurs, je demeure redevable — de la vie peut-être, car Miguel de Moura et mes parents dégénérés étaient capables de tout — de beaucoup en tous cas, à l'archevêque. Il revient au couvent aujourd'hui et mon frère qui va au devant de lui avec d'autres religieux est d'avis que je dois y aller aussi. Tu vois qu'il n'y a pas moyen de m'en dispenser.

Magdalena.

Aujourd'hui? Tout de suite? Ce jour d'aujourd'hui est le pire. Si c'était demain, si aujourd' hui était passé.... Et quand seras-tu de retour?

Manuel.

A la tombée de la nuit, sûrement.

Magdalena.

Que ceci du moins me console un peu! Vous ne me laisserez pas seule une autre nuit encore! Cette nuit surtout, je ne veux pas rester seule.

Manuel.

Non, sois tranquille, et après je ne te quitterai plus.

Maria.

Alors, je m'en vais, mon père, je m'en vais? Ma mère le permet n'est-ce pas?

Magdalena.

Tu t'en vas? Où donc, ma fille? Que dis-tu?

Maria.

Avec mon père, qui doit s'arrêter en chemin au couvent du Saint Sacrement. Vous savez bien, mère chérie, combien je désire aller à ce monastère pour connaître enfin ma tante, Dona Joanna.

Jorge.

Sœur Joanna, c'est ainsi qu'elle s'appelle à présent.

Maria.

C'est vrai, et on me promet depuis un an de m'y conduire. Cette fois, il faut qu'on me tienne parole. N'est-ce pas, mère? Oui, oui, dites que oui.

Magdalena.

O Maria, Maria! Toi aussi tu veux me laisser, toi aussi tu m'abandonnes aujourd'hui, ce premier jour de notre réunion?

Maria.

Je reviendrai, ma mère, je reviendrai tout de suite. Et ne soyez pas inquiète. Mon père va avec moi et Telmo, mon fidèle écuyer, et Dorothea, ma gouvernante.

Magdalena.

Et ta mère, mon enfant! Tu la laisses ici seule, à périr de tristesse et de crainte?

Jorge.

Non, car je reste ici pour lui tenir compagnie. Allez, ma belle demoiselle, allez satisfaire cette louable curiosité de voir la sainte reli-

ieuse qui a abandonné tant de choses pour s'abandonner soi-même et oandonner le monde! Allez et revenez, non pas meilleure de cœur, c'est npossible, mais avec la tête un peu plus froide, je vous prie.

Maria.

Je vais me préparer, ma mère?

Magdalena.

Si ton père veut....

Manuel.

Je le permets, va.

SCÈNE 6me

MANUEL DE SOUZA, MAGDALENA, JORGE.

Manuel.

Sois sans inquiétude: nous allons tous avec elle.

Magdalena.

Que veux-tu, cela ne dépend pas de moi. Mais tu as raison de te ebuter de mes extravagances. Allons, embrasse-moi, adieu!

Manuel.

O ma chère femme bien-aimée! On dirait que je vais m'embarquer ır un galion pour les Indes! Songe à la Comtesse de Vimioso, cette oanna de Castro, que notre Maria désire tant connaître. A-t-elle autant leuré quand elle a dit à son mari l'adieu suprème?

Magdalena.

Que Dieu la bénisse! Je ne l'envie pas, je ne me sens pas capable 'atteindre à cette perfection! Vivant tous deux, s'aimant, s'estimant, e séparer ainsi, chacun allant vers sa sépulture; se condamner à mourir oignés l'un de l'autre, seuls, seuls, et qui sait, peut-être? pleins de egrets à cette heure redoutable!

Jorge.

Dieu ne le permettra pas ainsi. Oh! quelle horrible chose ce rait!

Manuel.

Il ne le permettra pas. Mais ne pensons plus à ces choses: elles nt entre ses mains. Qu'avons nous à voir avec ceci? Notre condition t bien différente! Adieu, Magdalena, adieu jusqu'à tout à l'heure. lieu, Jorge, ne la quitte pas.

SCÈNE 7me

JORGE, MAGDALENA.

Magdalena (à la cantonade).

Va, Miranda, tu entends! Va et reste là-bas jusqu'à ce que tu voies arriver le brigantin, et quand ils débarqueront, viens me le dire. *(s'avançant).* C'est le retour surtout qui m'inquiête, le vent change si vite.

Jorge.

Aujourd'hui, il n'y a pas de danger.

Magdalena.

Aujourd'hui, c'est le jour de ma vie que j'ai le plus appréhendé et je crains encore qu'il ne s'achève pas sans quelque malheur. C'est un jour fatal pour nous aujourd'hui: c'est l'anniversaire de mon premier mariage, du jour où le roi Dom Sébastien fut perdu, et de celui où, pour la première fois, je vis Manuel de Souza.

Jorge.

Quoi? vous ne le comptez pas parmi les dates funestes de votre vie?

Magdalena.

Cet amour qui est aujourd'hui sanctifié et béni par le ciel, puisque Manuel de Souza est mon mari, commença par un crime, car je l'aimai dès que je le vis, et quand je le vis-à pareille date, Don João de Portugal était encore mon époux. Le péché était dans mon cœur, ma bouche ne le proféra point; les yeux, je ne sais s'ils le trahirent, mais dans mon âme il n'y avait pas d'autre image que celle du bien aimé. Je ne gardai plus à mon mari, à mon bon et généreux mari, que cette fidélité grossière qu'une femme bien née doit pour ainsi dire plus à elle-même qu'à son époux. Dieu a permis-qui sait si ce ne fut pas pour me tenter? que dans cette funeste bataille d'Alcacer restât aussi, parmi tant d'autres, Dom João....

SCÈNE 8me

MAGDALENA, JORGE, MIRANDA.

Miranda.

Madame, madame!

Magdalena.

Qui m'appelle? que voulez vous? Ah! c'est toi, Miranda. Comment? sont déjà arrivés: ce n'est pas possible.

Miranda.

Non, madame. En ce moment, ils doublent le cap. Mais ce n'est s cela.

Magdalena.

Alors qu'est-ce? Ne vous ai-je pas dit de ne pas venir ici avant les avoir vus arriver?

Miranda.

Je retourne là-bas, madame, j'ai bien le temps! Mais je viens vous ınsmettre un message, un étrange message, sur ma foi.

Magdalena.

Parlez donc, car vous m'effrayez.

Miranda.

Il n'y a pas de quoi: ce n'est pas une chose sérieuse, mais plutôt ible: C'est un pauvre vieux pélerin, un de ces vagabonds qui vien-nt d'Espagne et passent toujours par ici.

Magdalena.

Un captif, un racheté?

Miranda.

Non, madame, non, il ne porte pas la croix. Ce n'en est pas un. est un de ceux qui vont à Saint-Jacques; mais il dit qu'il vient de me et des lieux saints.

Magdalena.

Pauvre homme! c'est possible. Recevez-le, donnez-lui ce dont il a soin.

Miranda.

C'est qu'il dit qu'il vient de Terre-Sainte et....

Magdalena.

Et pourquoi n'en viendrait-il pas? Allez, allez, et faites-le réconforter. Est-il vieux?

Miranda.

Très vieux! Et avec une barbe! Jamais je n'ai vu une si belle barbe de vieillard et si blanche! Mais, madame, il dit qu'il vient de Palestine et qu'il vous apporte un message.

Magdalena.

A moi?

Miranda.

A vous, et que de toute nécessité, il faut qu'il vous voie et vous parle.

Magdalena.

Allez le voir, frère Jorge. Ce doit être quelque méprise, mais allez voir ce pauvre vieillard.

Miranda.

C'est inutile, madame. Le message qu'il apporte, il dit qu'il ne le donnera à personne, qu'à vous, et qu'il vous importe beaucoup de le connaître.

Jorge.

Je sais ce que c'est: quelque relique des lieux saints — s'il vient en effet de là-bas — que le bon vieillard veut vous offrir, comme de telles choses s'offrent aux personnes de votre qualité, en échange d'une aumône considérable. C'est ce qu'il veut. C'est l'habitude.

Magdalena.

Qu'il vienne donc, le pélerin! Amenez-le moi ici.

SCÈNE 9me

MAGDALENA, JORGE.

Jorge.

Il faut beaucoup de prudence avec ces pélerins. La coquille au chapeau et le bourdon à la main ne sont souvent que des leurres pour duper la charité des fidèles et dans ces temps de désordre....

SCÈNE 10me

LES PRÉCÉDENTS, MIRANDA, LE PÉLERIN.

Miranda.

Voici le pélerin.

Magdalena.

Qu'il entre. Et vous Miranda, retournez où je vous ai envoyé, allez, ιites ce que je vous ai dit.

Jorge (allant à la port de droite).

Entrez, frère, entrez *(Le pélerin entre lentement).* Voici la senhora ɔna Magdalena de Vilhena: est-ce la dame à qui vous désirez parler?

Le Pélerin.

Êlle même.

(Sur un signe de Jorge, Miranda se retire).

SCÈNE 11me

MAGDALENA, JORGE, LE PÉLERIN.

Jorge.

Êtes-vous Portugais?

Le Pélerin.

Comme les meilleurs, je l'espère, grâce à Dieu.

Jorge.

Et vous venez?

Le Pélerin.

Du Saint-Sépulcre de Jésus-Christ.

Jorge.

Et vous avez visité tous les lieux saints?

Le Pélerin.

Je ne les ai point visités: j'y ai vécu pendant vingt années accomplies.

Magdalena.

Vous avez mené une sainte vie, bon pélerin?

Le Pélerin.

Plût au Ciel! J'ai souffert beaucoup de la faim et n'ai point sou fert avec patience. On m'a infligé bien des mauvais traitements, et j ne les ai pas toujours reçus en levant les yeux sur Celui qui avai tant souffert pour moi. Je voulais prier et méditer les mystères de la Passion sacrée qui s'accomplit là-bas. Et les passions mondaines et les souvenirs de ceux qui s'appelaient les miens selon la chair m'empliren le cœur et l'esprit, et ne leur permirent pas de rester avec Dieu sur cette terre qui est toute à Lui. Ah! je ne méritais pas d'être là où je fus: vous voyez bien que je n'ai point su mourir là-bas.

Jorge.

Tant mieux! Dieu a voulu vous ramener ici sur la terre de vo pères, et quand ce sera sa volonté, vous mourrez en paix dans les bra de vos enfants.

Le Pélerin.

Je n'ai pas d'enfant, mon Père.

Jorge.

Au milieu de votre famille.

Le Pélerin.

Ma famille? Je n'ai plus de famille.

Magdalena.

On a toujours des parents, des amis....

Le Pélerin.

Des parents! Les plus proches, ceux qu'il m'importait le plus de retrouver, ont calculé sur ma mort, en ont fait leur bonheur. Ils jure ront qu'ils ne me reconnaissent point.

Magdalena.

Y a-t-il donc des hommes assez méchants, assez vils pour cela?

Le Pélerin.

La nécessité est bien puissante. Dieu leur pardonnera si c'es possible.

Magdalena.

Ne faites pas de jugements téméraires, bon pélerin.

Le Pélerin.

Je n'en fais pas. Les parents que j'ai, j'en sais sur eux plus que je ne voudrais.... Les amis — j'en ai un — sur celui-là je peux compter.

Jorge.

Vous n'êtes donc pas si malheureux.

Magdalena.

Ce que je pourrai faire pour vous, tout l'appui, tout le réconfort que je pourrai vous donner, comptez-y de ma part, bon vieillard, ainsi que de la part de mon mari, qui sera heureux de vous protéger.

Le Pélerin.

Vous ai-je demandé quelque chose, Senhora?

Magdalena.

Pardon, si je vous ai offensé, mon ami.

Le Pélerin.

Il n'y a de véritables offenses que celles qui sont faites à Dieu. Demandez-lui pardon à lui car les motifs ne vous manqueront point certainement.

Magdalena.

Non certes, mon frère, et il aura pitié de moi.

Le Pélerin.

Oui, il aura pitié.

Jorge.

Bon vieillard, vous avez dit que vous apportiez un message à cette dame: acquittez-vous en, car vous devez avoir besoin de vous reposer.

Le Pélerin (souriant amèrement).

Vous me rappelez que je suis en train d'abuser de la patience avec laquelle elle m'écoute. Vous avez bien fait, mon père, j'allais oublier, peut-être avais-je oublié tout à fait le message pour lequel je suis venu. Je suis si vieux, si changé de ce que je fus!

Magdalena.

Laissez, laissez, il n' importe, j'ai plaisir à vous entendre. Vous me direz votre message quand vous voudrez, maintenant ou demain.

Le Pélerin.

Il faut que ce soit aujourd'hui. Il y a trois jours que je ne dors ni ne repose et que je n'ai point incliné cette tête sur un lit, et que

ces pieds ne se sont pas arrêtés, la nuit ni le jour, pour arri aujourd'hui, pour vous dire mon message et mourir ensuite, oui, d mourir ensuite. Car j'ai juré, il y a un an quand on me délivı fait serment sur la pierre sainte du Sépulcre du Christ.

Magdalena.

Vous étiez donc captif à Jérusalem?

Le Pélerin.

J'y étais; ne vous ai-je pas dit que j'ai vécu là pendant ving

Magdalena.

Oui, mais!...

Le Pélerin.

Mais le serment que je fis ce fut qu'avant une année acc je serais devant vous et que je vous dirais de la part de celui q envoyé....

Magdalena.

Et qui donc vous a envoyé?

Le Pélerin.

Un homme, un homme honorable à qui seul j'ai dû ma libe personne d'autre. J'ai juré de faire sa volonté et je suis venu.

Magdalena.

Comment s'appelle-t-il?

Le Pélerin.

Son nom et celui de sa race, il ne les a jamais dits à pe dans ce lieu d'esclavage.

Magdalena.

Mais enfin, parlez, vous....

Le Pélerin.

Ses paroles, je les conserve écrites dans mon cœur avec les de sang que je lui vis pleurer, et qui bien des fois tombèrent s mains que voilà, sur mes joues. Personne ne le consolait sinon Personne ne le consolait. Voyez si je pourrais oublier ses parol

Magdalena.

Achevez donc.

Le Pélerin.

Oui, j'achève. Souffrez à votre tour, car lui, il a beaucoup sc Voici ses paroles: Allez à Magdalena de Vilhena, et dites-lui

homme qui lui souhaite tout le bonheur de la terre est vivant ici pour son malheur, et qu'il n'a pu sortir de ce pays ni lui envoyer des nouvelles depuis vingt ans qu'on le retient prisonnier.

Magdalena (au comble de l'angoisse).

Que Dieu ait pitié de moi! Et cet homme, cet homme.... Jésus! cet homme était?... cet homme avait été?... D'où l'avait-on amené là?... Est-ce d'Afrique?

Le Pélerin.

Oui.

Magdalena.

Captif?

Le Pélerin.

Oui.

Magdalena.

Portugais?... Prisonnier après la bataille de....

Le Pélerin.

D'Alcacer-Kibir.

Magdalena (épouvantée).

Mon Dieu, mon Dieu? Pourquoi la terre ne s'ouvre-t-elle pas sous mes pieds?

Jorge.

Taisez-vous, Magdalena, la miséricorde de Dieu est infinie. Je doute, je ne crois pas que.... Ce ne sont pas des choses que l'on puisse croire à la légère *(Il réfléchit, puis tout à coup:)* O inspiration divine!... *(s'approchant du pélerin).* Vous connaissez bien cet homme, pélerin, n'est-ce pas?

Le Pélerin.

Comme moi-même.

Jorge.

Si vous le voyez... même sous d'autres habits,... à un âge moins avancé, dans un portrait, par exemple, vous le reconnaîtriez?

Le Pélerin.

Comme si je me voyais moi-même dans un miroir.

Jorge.

Cherchez parmi ces portraits, et dites-moi si l'un d'eux est le sien.

Le Pélerin (sans chercher, désigne immédiatement le portrait de Don João).

C'est celui-là.

Magdalena (avec un cri terrible).

Ma fille, ma fille, ma fille!... *(d'une voix basse et profonde).* Toi et moi nous sommes perdues, déshonorées, infâmes. *(Avec un nouveau cri).* O ma fille, ma fille! *(Elle s'enfuit épouvantée sur ce mot).*

SCÈNE 12me

JORGE, LE PÉLERIN *(qui a suivi Magdalena du regard et reste debout au milieu de la salle dans une attitude sévrèe et terrible.)*

Jorge.

Pélerin, pélerin! qui es-tu?

Le Pélerin (montrant avec son bourdon le portrait de Don João de Portugal).

Personne. *(Frère Jorge tombe prosterné, les bras étendus devant la tribune).*

(La toile tombe lentement).

ACTE 3e

Partie inférieure du palais de De João de Portugal.

SCÈNE 1ère

MANUEL DE SOUZA, *assis sur un tabouret; sur un autre tabouret,* JORGE, *les mains sur la table et les yeux attachés sur son frère.*

Manuel.

O ma fille, ma fille! Malheureuse fille qui restes orpheline, orphe-e de père et de mère, et de famille et de nom, car tu as perdu tout a aujourd'hui. La malheureuse n'en a jamais eu, hélas. Oh! Jorge, st cette idée qui me tue, qui me désespère. C'est le châtiment ter-›le de mon erreur, si ce fut une erreur, car je sais que ce ne fut pas crime. Et Dieu le sait, Jorge, et il m'a châtié ainsi, mon frère!

Jorge.

Patience! Ses jugements sont impénétrables.

Manuel.

Mais moi, en quoi ai-je mérité d'être l'homme le plus malheureux la terre, d'être exposé comme un objet de dérision aux conversations ɜ hommes? Moi, Manuel de Souza Cotinho, fils de Lopo de Souza Co-.ho, le fils de notre père, Jorge?

Jorge.

Tu te dis l'homme le plus malheureux de la terre. Tu as oublié à celui qui vit encore.

Manuel.

C'est vrai. Mais il ne l'est pas autant que moi: il a souffert plus longuement, il a épuisé le calice des amertumes humaines. Mais c'est moi qui le lui ai préparé, moi qui le lui ai donné à boire, par les mains, les innocentes mains de cette infortunée que j'ai entraînée dans ma chute, que j'ai précipitée dans un abime de honte. C'est moi qui suis l'auteur de tout cela, l'auteur de mon infortune et de leur déshonneur à tous deux. Je le sais, je le reconnais... ne suis-je pas plus malheureux que personne?

Jorge.

Songe au mot que tu viens de prononcer : déshonneur! Considère si tu peux rivaliser d'infortune avec cet homme, à qui Dieu n'a pas permis d'en finir par la mort, avant de connaître cette autre agonie. Lui, il n'a pas....

Manuel.

Il n'a pas une fille comme moi, le malheureux! Une fille belle, pure, adorable, sur la tête de qui va retomber toute l'ignominie, tout l'opprobre que l'injustice du monde n'ose pas me jeter à la face, afin d'en accabler cet ange qui n'a commis qu'un crime: c'est d'être née de moi.

Jorge.

Laisse le monde et ses vanités.

Manuel.

Je les ai toutes laissées. Mais ce cœur est de chair.

Jonge.

Dieu sera le père de ta fille.

Manuel.

Écoute, Jorge: je vais te dire une chose que que je sais de toute certitude, une chose qui devrait être ma consolation, si je n'étais un homme avec toute sa misère, cette chose qui devrait être ma consolation, te dis-je, et qui est le désespoir, la couronne d'épines de cette Passion que j'endure. C'est que ma fille Maria, la fille de mon amour, la fille de mon péché, ne doit pas vivre, ne résistera pas, ne survivra pas à cette torture.

Jorge.

Manuel!

Manuel.

Que veux-tu, frère?...

Jorge.

Elle n'est pas aussi mal: j'y suis allé aujourd'hui.

Manuel.

Tu y es allé! Oh, raconte-moi, raconte-moi. Je n'ai pas eu encore le courage d'aller la voir.

Jorge.

Il y a deux heures environ que je suis entré dans sa chambre et que je suis resté près de son lit. Elle dormait et sa respiration était plus calme. La fièvre qui l'a prise quand nous sommes revenus de Lisbonne, et que sa mère a vue si ardente, paraissait diminuer peu à peu. Dorothée et Telmo, pauvre vieillard! — se tenaient auprès d'elle, de chaque côté. Ils me dirent qu'elle n'avait plus recommencé à... à....

Manuel.

A cracher le sang?... Si elle a perdu celui du cœur! Elle n'en a plus. Dans ce corps si frêle, si mince, comment pourrait-il y avoir encore du sang? Quand hier, je l'emportai d'auprès de sa mère, quand je la tenais dans mes bras, n'en ai-je pas reçu les dernières gouttes sur ma poitrine? N'ai-je pas ici le sang de ma victime, le sang de mes veines, le sang de mon âme, le sang de ma fille bien aimée? Oh! mon Dieu! mon Dieu! Je voudrais te demander de la prendre maintenant et je n'en ai pas le courage. Je devrais accepter comme une grâce de ta miséricorde la mort de cet ange, avant que le monde lui crache à la face le malheur de sa naissance, et je n'en ai pas la force, je le devrais, je ne le puis, je ne le veux pas, je ne sais pas, je n'ai pas ce courage. Je te demande la vie, mon Dieu, la vie, la vie, la vie pour elle, la vie pour ma fille. Et que je meure de honte, s'il le faut, que je sois anéanti sous le mépris des hommes, que la honte soit la pierre de mon sépulcre, et qu'une épitaphe d'ignominie, tel qu'un cri de marbre traversant les âges, appelle à jamais sur moi l'infamie et le déshonneur!... O mon Dieu, mon Dieu!

Jorge.

Manuel, mon bon Manuel, Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient à tous. Remets entre ses mains ton pauvre cœur résigné et contrit, mon frère, et il fera ce que dans sa miséricorde il jugera le meilleur.

Manuel (avec véhémence).

Alors, tu me détrompes déjà? C'est bien ce que tu veux dire? Parle!... il n'y a plus rien à espérer de ce côté, plus rien? Elle meurt, elle meurt? Moi aussi, je demeure sans fille.

Jorge.

Je n'ai rien dit de tel. Par pitiè pour toi, mon frère, ne t'imagine pas cela. Je t'ai dit la vérité. Maria m'a paru moins malade. Elle dormait.

Manuel.

S'il plaisait à Dieu qu'elle ne s'éveillât pas !

Jorge.

O Dieu bon!

Manuel.

Voici le linceul préparé pour ma sépulture. Je quitte le monde. Mais ma fille n'était pas du monde. Tu sais bien, Jorge, qu'elle n'en était pas. Elle était un esprit de grâce qui me conduisait. L'Archange des infortunes nous a séparés; le ministre des colères du Seigneur a renversé sur moi la coupe pleine de larmes, le calice débordant des amertumes ardentes de sa vengeance. Je vais avec ce linceul à la sépulture, et vivante ou morte, je laisse ici ma fille au milieu des hommes qui ne l'ont point connue, qui ne la connaitront jamais, parce qu'elle n'était pas de ce monde ni faite pour lui. Retourne là-bas, Jorge: va la voir une seconde fois, va et reviens me dire ce que tu auras vu car moi je ne peux pas encore... Mais j'irai, oh oui, j'irai la voir et l'embrasser encore avant de descendre dans ma tombe.

Jorge.

Nous irons quand tu seras plus calme, nous irons tous les deux: sois tranquille, tu la verras. Mais il est trop tôt encore.

Manuel.

Quelle heure est-il donc ?

Jorge.

Il va être cinq heures, à en juger par les blancheurs de l'aube qui donnent déjà sur les vitraux de l'église. Dans peu, nous irons; ainsi, sois tranquille.

Manuel.

Et l'autre, l'autre malheureuse, mon frère ?

Jorge.

Celle-là, tu peux l'imaginer, est dans l'état où il est impossible qu'elle ne soit pas.... Mais elle se résigne; le Seigneur fera le reste. J'ai foi en ce scapulaire pour elle comme pour toi. Ce fut une résolu-

tion digne de vous, ce fut une inspiration divine qui vous éclaira tous deux. Laisse, il se peut qu'il y ait encore des jours heureux pour qui sut consacrer à Dieu ses infortunes.

Manuel.

Et tout est prêt? Je ne supporterais pas sous ces habits d'un vivant la lumière du jour qui va naître.

Jorge.

Tout est conclu. L'archevêque s'est montré, en cette occasion, bon et compatissant. Il a envoyé les papiers et toutes les dispenses nécessaires. Le saint vieillard a veillé presque toute la nuit avec son vicaire pour que tout fût prêt au lever du jour. Il a envoyé tout cela au provincial; de son côté et du nôtre, tout est donc fait. Le prieur de Bemfica est arrivé ici, il y a deux heures, alors qu'il faisait nuit noire: c'est lui qui te donnera l'habit, à toi et à Dona... à ma sœur. Puis vous irez, selon votre désir, l'un a Benifica, l'autre au Sacramento.

Manuel.

Tu es un bon frère, Jorge: Dieu te récompensera, à ma place. Mais il faut bien que je t'interroge sur quelqu'un encore, malgré ma répugnance, ma crainte. Où est-il, *lui,* et que fera-t-il?

Jorge.

J'ai compris, ne le dis pas: le pèlerin. Il est dans ma cellule, et il n'en sortira que quand je le lui dirai: c'est convenu. Sois tranquille, il ne verra personne, et il ne sera vu d'aucun de ceux qui ne doivent pas le voir. De plus le secret de son nom véritable est entre toi et moi sauf l'archevêque, auquel il a été indispensable de le révéler, pour éviter les retards, les longues formalités qu'aurait entraînées, sans cela, une séparation de ce genre. Il y a aussi une autre personne avec qui je n'ai pu m'empécher de lui promettre un entretien, aujourd'hui même, et avant que rien fût terminé, car sans cela il se refusait à entrer en accord avec moi.

Manuel.

Ce n'est pas Magdalena qu'il veut voir?

Jorge.

Non, ami, c'est son vieux serviteur, c'est Telmo-Paes. Comment aurais-je pu le lui refuser?

Manuel.

Tu as bien fait. Mais je ne vois pas encore clair dans mes malheurs: dis-moi la vérité. Ma femme (comment osé-je encore prononcer ce mot?) Dona Magdalena, que sait-elle?

Jorge.

Ce que lui a dit le pélerin, dans cette fatale galerie de portraits, je te l'ai déjà raconté. Elle sait que Don João est vivant, mais elle ne sait pas où, et suppose peut-être qu'il est encore en Palestine.

Manuel.

Alors, elle ne connait pas encore comme moi toute l'étendue, toute l'indubitable vérité de notre disgrâce. Tant mieux! elle pourra douter, se consoler avec quelque espérance d'incertitude.

Jorge.

Hier soir, elle ne doutait pas encore. Mais cette nuit dans son esprit commençait à poindre quelque lueur de cette fausse espérance. Que Dieu la lui laisse, si c'est pour son bien!

Manuel.

Pourquoi ne la lui laisserait-il pas? N'est-elle pas déjà assez malheureuse? Et Maria, la pauvre Maria? Grâcé à Dieu, elle ne sait rien, j'espère, du moins pour le moment?

Jorge.

Elle ne sait pas: personne ne le lui a dit, ni ne le lui dira. Elle ne sait rien que ce qu'elle a vu: sa mère presque dans l'angoisse de la mort; quant au motif, il faudrait qu'elle le devinât.... C'est ce que je redoute.

Manuel.

Moi aussi.

Jorge.

Dieu sera avec nous et avec elle. Mais non: Telmo n'a rien dit certainement, et je lui ai déjà assuré que sa mère était mieux et que tu allais la voir bientôt. Ainsi j'espère que jusqu'au milieu du jour nous pourrons la maintenir dans une complète ignorance de tout. Après, on lui dira peu à peu ce qu'il faut bien qu'elle sache. Et Dieu y pourvoira.

SCÈNE 2me

JORGE, MANUEL, TELMO.

Telmo.

Elle est réveillée.

Manuel.

C'est la voix de Telmo.

Jorge.

Oui. Entrez, Telmo. Et comment va-t-elle?

Telmo.

Mieux, beaucoup mieux. Elle semble tout autre. Elle est encore ·ès abattue, il est vrai, très faible, la voix lente, mais les yeux n'ont ıus comme hier ce terrible éclat de fièvre: ils sont doucement animés. lle vous a demandés tous deux.

Manuel.

Et sa mère?

Telmo.

Non: elle n'en a jamais parlé.

Manuel.

O ma chère fille!

Jorge.

Nous irons la voir. Tu me promets d'être calme?

Manuel.

Je te le promets.

Jorge.

Allons. Écoutez, Telmo. Vous rappelez-vous ce qui je vous ai dit ɘ matin?

Telmo.

Comment ne me le rappellerais-je pas?

Jorge.

Restez ici. Quand nous nous en irons, tirez cette corde, qui corespond à la sonnette de la sacristie... un frère convers viendra. Ditesui votre nom: il s'en ira sans un mot. Attendez, et quand vous aurez :efermé la porte, n'ouvrez plus qu'à ma voix. Voux avez compris?

Telmo.

Allez sans crainte.

SCÈNE 3me

TELMO, *puis* LE FRÈRE CONVERS.

Telmo.

Allons, il faut que cela soit.

Le Frère Convers.

Qui êtes-vous?

Telmo.

Telmo-Paes.

(Le Frère Convers salue et sort).

SCÈNE 4me

TELMO, *seul.*

Toute mon âme est bouleversée: je ne suis plus le même homme. J'avais un pressentiment de ce qui devait arriver: il me semblait que cela ne pouvait manquer de se produire, et je pensai, tant que je ne l'ai point vu de mes yeux, que je le désirais. Je le vois, et j'en demeure plus troublé, plus accablé que tous les autres. Mon maître honoré, le fils de mon noble seigneur est vivant, le fils que j'ai élevé dans mes bras; je vais savoir des nouvelles certaines de lui après vingt ans que tous le croyaient perdu, et moi, moi qui toujours espérai, qui toujours soupirai après sa venue, à présent, je tremble. C'est que mon amour pour l'enfant d'un autre a vaincu, a éteint cette première affection. Que Dieu me pardonne ce péché, si c'est un péché que d'aimer cet ange! Seigneur, épargnez-la, et prenez plutôt la vie du vieux serviteur inutile!

SCÈNE 5me

TELMO, LE PÉLERIN.

Le Pélerin.

Puisse Dieu ne pas entendre ta prière!

Telmo.

Quelle est cette voix! ah! le Pélerin! « Que Dieu ne m'entende pas! » et pourquoi?

Le Pé'erin.

Ne priais-tu point pour ton malheureux maître, pour l'enfant que as élevé?

Telmo (à part).

Hélas, je ne puis plus prier que pour l'autre, pour Maria *(haut).* ı! que j'aie prié pour lui ou pour un autre, pourquoi Dieu ne m'en-ndrait-il pas quand je lui demande la vie d'un être innocent.

Le Pélerin.

Innocent? qui donc t'a dit qu'il l'était?

Telmo.

Cette voix, cette voix!... Pélerin, qui es-tu?

Le Pélerin.

Personne. Telmo, si toi-même tu ne me reconnais plus.

Telmo.

Mon maître, mon seigneur, est-ce vous? Oui, c'est vous, oui. Don ›ão de Portugal, est-ce vous, seigneur?

Le Pélerin.

N'est-ce donc plus celui qui fut comme ton fils?

Telmo.

Mon fils, oh! c'est mon fils tout entier, la voix, le visage.... Seule, tte barbe et aussi ces cheveux.... Plus blancs que les miens, sei-ıeur!

Le Pélerin.

Ce sont vingt ans de captivité et de misère, de tristesse et d'an-ıisse, qui ont passé dessus.... Pour la tête, il suffit d'une nuit comme lle qui succéda à la bataille d'Alcacer-Kebir; la barbe, le soleil de Palestine et les eaux du Jourdain ont achevé de la blanchir!

Telmo.

Êtes-vous donc allé si loin?

Le Pélerin.

Et si loin que ne suis-je mort! Mais Dieu ne l'a pas voulu ainsi.

Telmo.

Sa volonté soit faite!

Le Pélerin.

Tu en as regret?

Telmo.

O seigneur!

Le Pélerin.

Tu en as regret?

Telmo.

Puis-je avoir regret que vous soyez en vie *(à part)*. Mon D me semble que j'ai menti.

Le Pélerin.

Et pourquoi pas, si j'en ai regret moi-même, si j'en ai tant gret? Ami, écoute: tu es mon ami?

Telmo.

En doutez-vous?

Le Pélerin.

Non, j'en suis sûr. Et cependant, vingt années d'absence e mitiés nouvelles font mettre si facilement en oubli les anciennes! tu es mon ami, et si tu ne l'étais pas, qui donc le serait?

Telmo.

Seigneur!

Le Pélerin.

Je n'ai pas voulu en finir avec tout cela, mettre à effet m prêmes résolutions, sans parler avec toi, sans entendre de ta bou

Telmo.

Que voulez-vous que je vous dise, seigneur. Je....

Le Pélerin.

Toi, je sais bien que tu as toujours douté de ma mort, que t voulu te rendre à aucune évidence. Cela ne m'a pas surpris de to bon Telmo. Mais cependant, je ne puis accuser personne devant d'y avoir cru trop facilement. Les preuves étaient capables de co cre tous les esprits: seul, le cœur pouvait leur résister. Et ici, avait à moi d'autre cœur que le tien.

Telmo.

Vous êtes injuste.

Le Pélerin.

Je sais bien ce que tu veux dire. Est-ce la verité, cela? vrai que de tous côtés, on me fit chercher, que partout elle envo messagers, de l'argent?

Telmo.

Comme il est certain que Dieu est au ciel, comme il est vrai qu'elle t la plus honnête et vertueuse dame que possède le Portugal.

Le Pélerin.

C'est bien. Va lui dire que le pélerin était un imposteur, qu'il a sparu, que personne, jamais plus, n'a eu de ses nouvelles, que tout la fut une lâche et grossière embûche des ennemis de... cet homme 'elle aime. Et qu'elle se calme, qu'elle soit heureuse. — Telmo, adieu!

Telmo.

Et il faut que je mente, seigneur? il faut que je vous renie comme misérable infâme, que je ne suis pas?

Le Pélerin.

Il le faut, puisque je te l'ordonne.

Telmo.

Seigneur, seigneur, ne tentez pas la fidélité de votre serviteur. est que vous ne savez pas, Dom João, mon seigneur, mon maître, mon s, vous ne savez pas....

Le Pélerin.

Quoi donc?

Telmo.

Qu'il y a ici un ange, une autre fille à moi, que j'ai aussi élevée....

Le Pélerin.

Et que tu aimes plus que moi-même déjà: dis la vérité.

Telmo.

Ne me la demandez pas.

Le Pélerin.

Il n'est pas non plus nécessaire. Cela devait être ainsi. Toi aussi, nc! Ils m'ont tout pris. — Et ils ont un enfant, eux! Moi, je n'en pas. — Oh! ils ont dû passer une nuit pire que la mienne. Que eu la porte à leur compte, et leur pardonne comme je leur ai parnné déjà. Telmo, va faire ce que j'ai dit.

Telmo.

Mon Dieu, mon Dieu, que dois-je faire?

Le Pélerin.

Ce que t'ordonne ton maître. Telmo, embrasse-moi une dernière fois. Adieu, adieu, jusqu'à....

Telmo.

Jusqu'à quand, seigneur?

Le Pélerin.

Jusqu'au jour du jugement.

Telmo.

Mais vous?

Le Pélerin.

Moi?... Va, tu auras de mes nouvelles quand il en sera temps. Présentement, il faut remédier au mal qui est fait. Je fus imprudent, je fus injuste, je fus dur et cruel. Et pourquoi, hélas! Dom João de Portugal est mort le jour où sa femme a dit qu'il était mort... sa femme honorée et vertueuse, sa femme qu'il aimait.... Oh Telmo, Telmo, de quel amour je l'aimais! Sa femme qu'il ne peut plus aimer sans honte et sans infamie. A l'heure où elle a cru à ma mort, à cette heure-là, je suis bien mort, en effet. Avec cette main qu'elle donna à un autre, elle m'a effacé du nombre des vivants. Dom João de Portugal ne déshonorera pas sa veuve.

SCÈNE 6me

LES PRÉCÉDENTS, MAGDALENA.

Magdalena.

Mon époux, mon époux! Ouvrez-moi, par grâce. Je sais que vous êtes là. Ouvrez.

Le Pélerin.

C'est elle qui m'appelle! Dieu juste! Magdalena qui m'appelle!

Magdalena.

Époux de mon âme, par notre amour, je te le demande, par les doux noms que tu m'as donnés, par le souvenir de notre félicité ancienne, par la mélancolie d'un tel amour et d'un tel bonheur évanouis, oh! ne me refuse pas cette dernière faveur!

Le Pélerin.

Quel enchantement! quelle séduction! comment lui résister?

Magdalena.

Mon mari, mon amour, mon Manuel!

Le Pélerin.

Ah!... insensé que j'étais!... Enfer et ciel, que cette porte s'ouvre.

SCÈNE 7me

TELMO, MAGDALENA, *puis* JORGE *et* MANUEL.

Magdalena.

Jorge, mon frère, vous êtes ici, je le sais, ouvrez-moi, par charité: ıissez-moi dire un seul mot à mon... à votre frère, et je ne vous importunerai plus, et je ferai tout ce que vous exigerez de moi.

Jorge.

Telmo, Telmo, ouvrez si vous pouvez.

Telmo.

Je suis seul ici.

Magdalena.

Vous étiez seul ici, Telmo? Et lui, où est-il allé?

Telmo.

Qui, *lui,* madame?...

Jorge.

Telmo était là, à m'attendre, et avec l'ordre de n'ouvrir à personne, tant que je ne serais pas là.

Magdalena.

Il y avait deux voix ici qui parlaient: je les ai entendues distinement.

Telmo.

Vous les avez entendues?

Magdalena.

Oui, je les ai entendues. Où est-il, Telmo, où est mon mari, Mael de Souza?

Manuel.

Cet homme est ici. Que lui voulez-vous, madame?

Magdalena.

Oh, de quel air, de quel ton, de quelle manière tu me parles!

Manuel.

Magdalena! — Madame, comment voulez-vous que je vous parle, et que voulez-vous que je vous dise? Tout n'est-il pas dit entre nous?

Magdalena.

Tout? qui sait? il me semble que non. Vois-tu, je ne sais, mais je crois que nous accordons une foi trop aveugle aux paroles de ce pélerin: nous nous hâtons trop de croire ces mystérieux discours d'un vagabond, d'un homme que personne ici ne connait. Ne le penses-tu pas

Telmo.

J'ai à vous parler. Écoutez.

Manuel.

O Magdalena, Magdalena, je n'ai plus rien à te dire.... Crois-moi car je te le jure en présence de Dieu: notre amour, notre union n'es plus possible.

Jorge.

C'est impossible, maintenant, et cela aurait dû toujours l'être.

Magdalena.

Toi aussi, Jorge?

Jorge.

Je parlais avec Telmo, ma sœur. Allez, Telmo, allez où je vous ai dit, car vous êtes plus nécessaire là-bas. Ne la quittez pas un instant au moins, jusqu'à l'heure fatale.

SCÈNE 8me

LES PRÉCÉDENTS, *moins* TELMO.

Magdalena.

Jorge, mon frère, mon bon Jorge, vous qui êtes si prudent, si réfléchi, n'attachez-vous aucune importance à mes doutes?

Jorge.

Je voudrais être assez heureux pour le pouvoir, chère sœur.

Magdalena.

Alors, vous pensez?

Manuel.

Magdalena!... Madame!... Toutes ces choses sont désormais indignes ɜ nous. Jusqu'à hier, notre excuse, devant Dieu et les hommes, était ɪns notre bonne foi et dans la sécurité de nos consciences. Elle n'exi-e plus. Pour nous, il n'y a plus désormais que ces linceuls. La réso-.tion que nous avons prise est la seule possible, et il n'y a plus moyen ɜ revenir en arrière. Hier encore nous parlions des Comtes de Vimioso: ıi nous aurait dit que leur sort allait être le nôtre? Oh! incompré-ɜnsibles mystères de Dieu! Courage, et levons les yeux sur cette oix!... Pour la dernière fois, Magdalena, pour la dernière fois en ce onde, bien aimée.... Adieu, adieu!...

SCÈNE 9me

MAGDALENA, JORGE, CHŒUR DES DOMINICAINS DANS L'ÉGLISE.

Magdalena.

Écoute, attends, un mot, un mot encore! Manuel de Souza!...

Le Chœur.

« De profundis clamavi ad te, Domine. Domine, exaudi vocem meam ».

Magdalena.

O Dieu, mon Seigneur! quoi, déjà! pas même un instant, mon ieu!... Croix de mon Rédempteur, voici que je suis devenue un spec-cle de douleur et d'épouvante pour le ciel et pour la terre: secourez-ωi, car tous m'ont abandonnée. Prenez, seigneur, prenez tout, ma le aussi.... Oui, ma fille, ma fille elle aussi, je vous la donne, ô mon ieu. Et maintenant, qu'est-ce que vous voulez encore de moi, Sei-ıeur?

Le Chœur.

« Fiant aures tuæ intendentes, in vocem deprecationis meæ ».

Jorge.

Venez, ma sœur: la sainte cérémonie commence.

Magdalena.

Y est-il allé déjà?

Jorge.

Il y est allé, oui, ma sœur.

Magdalena.

J'y vais aussi.

SCÈNE 10me

LES MÊMES, LE PRIEUR.

Le Chœur.

« Si iniquitates observaveris Domine; Domine, quis sustinebit »

Le Prieur.

Manuel de Souza Coutinho, frère Luiz de Souza, puisque vous avez voulu dépouiller complètement le vieil homme abandonnant au monde jusqu'au nom que vous portiez quand vous étiez avec lui! Sœur Magdalena! Vous deux qui fûtes de nobles seigneurs dans le monde et qui êtes ici prosternés dans la poussière sous ces habits de novices, vous qui avez tout quitté, jusqu'à vous quitter vous-mêmes! Enfants de Jésus-Christ, désormais fils et fille de Saint-Dominique notre père, recevez avec ce béni scapulaire....

SCÈNE 11me

LES PRÉCÉDENTS, MARIA.

Maria.

Mon père, ma mère, levez-vous, venez!

Magdalena.

Maria, ma fille!...

Maria.

Attendez: personne ici ne mourra sans moi. Que voulez-vous faire? quelle est cette cérémonie? quel est le Dieu qui siège sur cet autel, et qui veut enlever une fille à son père et à sa mère? qui êtes-vous, spectres? Vous voulez me les arracher? Celle-ci est ma mère; celui-ci est mon père: que m'importe l'autre à moi? qu'il ait péri ou non, qu'il soit avec les morts ou avec les vivants, qu'il reste dans sa fosse ou

[u'il en ressuscite à présent pour me tuer, qu'est-ce que cela me fait?... u'il me tue, qu'il me tue, s'il veut, mais qu'il ne touche pas à ce ère, à cette mère: ils sont à moi! — Ainsi, il n'y a plus qu'à venir u milieu d'une famille et à dire: Vous n'êtes plus mari et femme, et ette fille de votre amour, cette fille élevée dans vos bras avec une lle douceur, une telle tendresse, cette fille est.... Mère, mère, je le vais!... jamais je ne te l'ai dit, mais je le savais! Il me l'avait dit t ange effrayant qui m'apparaissait toutes les nuits pour ne pas me isser dormir, qui me faisait pleurer quand mon père m'embrassait sur s genoux. Mère, mère, tu ne mourras pas sans moi.... Père, donne-moi ı peu de ton linceul... donne, je veux mourir avant qu'il vienne.... Je ux me cacher ici, avant qu'il vienne cet homme de l'autre monde me re en face et te dire à toi devant cette foule: « Cette fille est la fille ı crime et du péché ». Ce n'est pas vrai, mon père, ce n'est pas vrai. is à tous ceux qui sont là que ce n'est pas vrai. Pauvre mère, tu ne ux pas, hélas, tu n'as pas le courage, tu n'as jamais menti! Eh bien, ens à présent pour sauver l'honneur de ta fille, pour qu'on ne lui ôte ıs le nom de son père.

Magdalena.

Miséricorde, mon Dieu!

Maria.

Tu ne veux pas? Toi non plus, mon père! Ils ne veulent pas. Et faut que je meure ainsi, et *le* voilà qui vient....

SCÈNE 12me

LES PRÉCÉDENTS, LE PÉLERIN *et* TELMO,
sortant de derrière le maître autel.

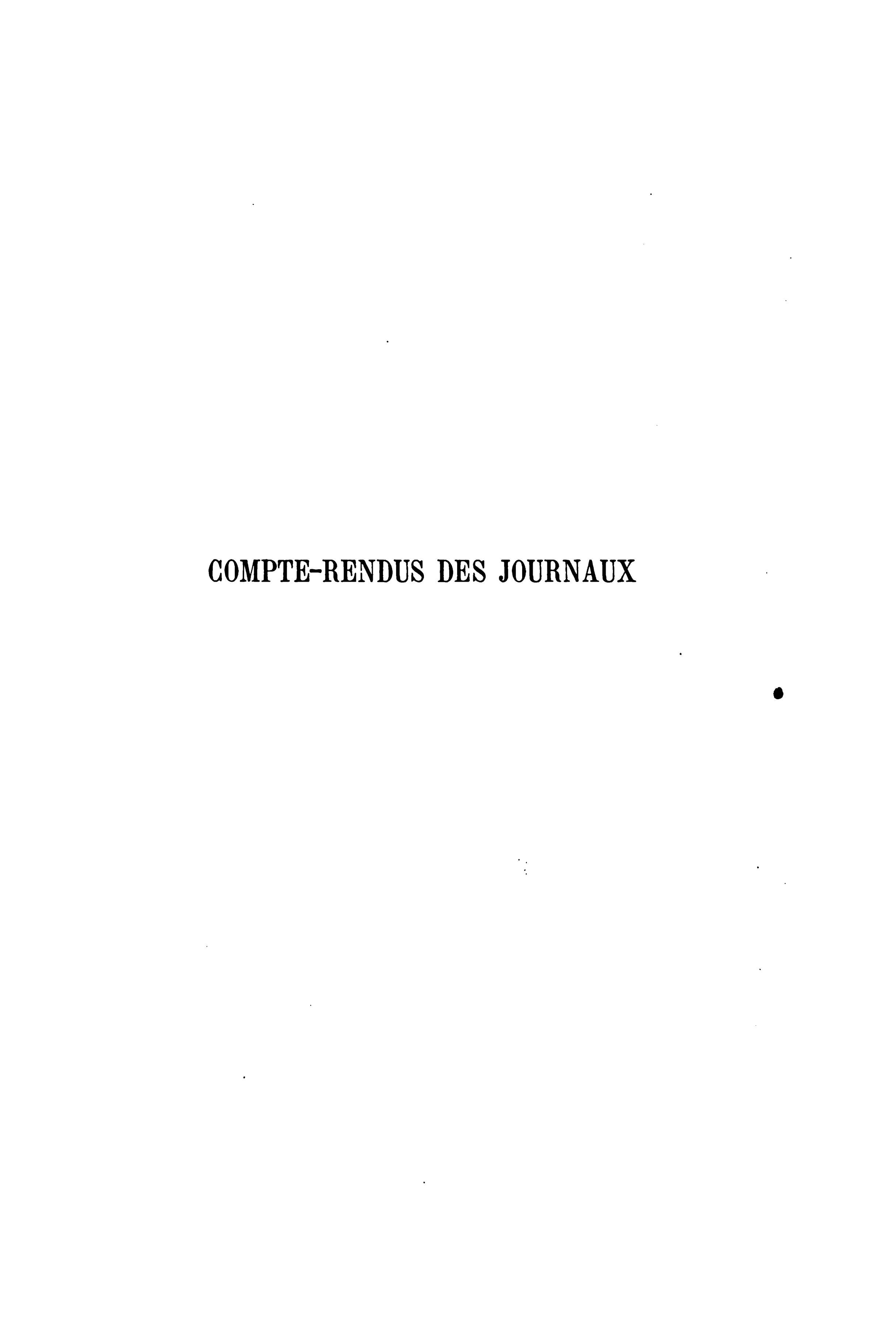
Le Pélerin (à Telmo).

Va, va; vois s'il est encore temps; sauve-les, sauve-les, puisque tu peux encore.

Maria.

C'est cette voix!... C'est lui! C'est lui! Il n'est plus temps. Ma re, mon père, couvrez bien mon visage, car je meurs de honte.... Je urs... je meurs de honte....
(Elle tombe morte).

— Rideau. —



COMPTE-RENDUS DES JOURNAUX

GARRETT EM PARIS

ıcabamos de receber de Paris, do nosso illustrado e respeitavel , sr. D. Antonio de Portugal de Faria, a carta que em seguida ıamente publicamos, referente á representação do drama *Frei Luiz ıza,* de Garrett, traduzido pelo distincto escriptor Maximo Formont. ıcompanhavam a carta do nosso amigo, exemplares do cartaz e do ımma do espectaculo; um bilhete de balcão; extractos da noticia presentação, dada pelos jornaes de Paris, *Gil Blas, La Liberté, etite République Socialiste, L'Éclair, Journée, Patrie, Temps, So- Siècle, La Paix* e *Voltaire;* e dois bilhetes postaes editados pelo rtugal de Faria, em Paris, e publicados no dia 2 do corrente mez, ıdo retratos de Garrett, um de batina e quando estudante da ırsidade, e o outro tirado em 1854, anno do fallecimento do grande tor e poeta portuguez.

ı extensão das noticias relativas á representação do *Frei Luiz de* , insertas nesses jornaes, e as limitadas dimensões do *Conimbri-* não nos permittem, como desejavamos, transcrevel-as todas apezar ıito interessantes.

sso porém não impede que tributemos ao nosso querido amigo, os sinceros e cordiaes agradecimentos pela sua offerta, que muito amos.

1, rue Boissière — 6 de maio de 1902. — Meu prezado amigo — o periodico que v.... dirige com tanto fervor litterario, é por toda te considerado como o mais valioso repositorio de noticias e estu- ra a historia do centenario de Garrett, e como o movimento europeu nra do grande escriptor é uma consequencia da celebração d'aquella — o que não admitte a menor duvida — juntos lhe envio para . ex.ª os reproduza no seu jornal os *compte-rendus* relativos á re-

presentação do *Fr. Luiz de Souza,* realisada em Paris no dia 2 do cı
rente, por nobres esforços dos meus amigos Xavier de Carvalho, A.
Sousa, Almada Negreiros e Silva Lisboa, coadjuvados pelos minist
de Portugal e Brazil em Paris, e pelos srs. J. M. de Heredia, Claret
Gebhart, Catulle Mendès e Jean Bonnefon, — notaveis escriptores fr
cezes. A traducção foi de Maxime Formont e está muito bem feita.

O espectaculo celebrando o centenario da fundação do theatro p
tuguez por Gil Vicente, foi admiravelmente escolhido com uma p
capital de Garrett, o Gil Vicente do theatro do nosso tempo.

Eis o programma:

SAISON 1901-1902

3e Spectacle

Directeur-Fondateur: C. H. VAYRE

SALLE DU NOUVEAU-THÉÂTRE

LE VENDREDI 2 MAI

RÉPRÉSENTATION DE GALA

Organisée par le Comité de la Presse Portugaise

MM. ALMADA NEGREIROS, A. DE SOUZA, DA SILVA LISBOA
et XAVIER DE CARVALHO

Sous le Patronage

de leurs Excellences M. le Ministre de Portugal
et M. le Ministre du Brésil et de MM. J. M. de Hérédia, Claretie (
l'*Académie Française,* Gebhart de l'*Institut,* Catulle Mendès
et Jean de Bonnefon

À L'OCCASION DU Ve CENTENAIRE DU THÉÂTRE PORTUGAIS

FRÈRE LUIZ DE SOUZA

Drame en 3 actes d'ALMEIDA GARRETT

(Traduction Maxime Formont)

Maria	Mmes.	*Rose Syma*
Dona Magdalena de Vilhena .	»	*Levi-Leclerc*
Manoël de Souza	MM.	*Jean Froment*
Le Pélerin	»	*Et. Gonnot*
Frère Jorge.	»	*Garat*
Telmo Paëz.	»	*Boyer*
Le Prieur	»	*A. Berthon*
Miranda	»	*Manneville*
Un frère convers.	»	*Hébert*

Serviteurs, Dominicains, Soldats

(L'action en Portugal vers 1590)

O theatro estava *au complet* numa anciedade de audição.

O *Fr. Luiz de Souza* foi, pois, escutado com a mais religiosa attenção. effeito ascendeu a surprehendente. Nos intellectuaes causou a mesma pressão que em Edgar Quinet, quando por 1848 o ouviu em Lisboa.

Se alguma consagração faltava ao genio de Garrett, — seguramente genio primacial das nossas lettras no seculo XIX — a representação *Fr. Luiz de Souza* em Paris prehencheu a lacuna. O *maravilhoso* tragedia immortal emergiu nos corações, como o ecco de um sino de o, vibrando na amplidão do infinito.

Creia-me v.... com toda a consideração

muito am.º e obrg.º collega
ANTONIO DE PORTUGAL DE FARIA.

)UVEAU-THÉTÂRE. — 3º spectacle des « Latins » *Frère Luiz de Souza* d'Almeida Garrett, traduit par M. Maxime Formont.

Après l'*Alleluia* de Marco Praga et la *Mandragore* de Machiavel, pour .r troisième spectacle, les *Latins* nous donnaient, hier soir, un des plus èbres drames d'Almeida Garrett, le rénovateur de la littérature portu-:se. *Frère Luiz de Souza* qui obtint, il y a une soixantaine d'années, un ;entissant succès, est une sorte de mystère des temps modernes où, en e action qui se passe au Portugal à la fin du XVI siècle, passe le souffle)rant des plus glorieuses traditions nationales du pays de Camoens et, tour de Manoël de Souza, le noble chevalier de Malte, et de Dona Magda-ıa de Vilhena, c'est la lutte la plus tragique entre l'héroïsme et la passion.

M.me Lévi Leclerc a trouvé des accents du plus grand pathétique ns le rôle de Dona Magdalena de Vilhena; á côté d'elle, bien que souf-nte, M.lle Rose Syma a été touchante et en même temps pleine de foi triotique en Maria.

M. Jean Froment est un Manoël de Souza tout de noblesse et d'éner-; à côté de lui citons MM. Gonnot, Garat, Boyer, etc.

Pour terminer la série de leurs intéressants spectacles, les *Latins* us promettent encore l'*Aïeul* de Verez Galdos, le *Chien du Jardinier* de pe de Vega, la *Courtisane* de l'Arétin, etc.

(*L'Éclair*, 3 mai 1902).

THÉATRE DES LATINS. — *Frère Louis de Souza.*

Frère Louis de Souza est un drame de l'auteur portugais Garrett, ıduit par notre excellent confrère Maxime Formont.

Je ne connais naturellement pas l'original. J'ai trouvé la traduction ıt á fait belle. Elle contient des couplets lyriques d'une superbe envolée.

On m'assure que Maxime Formont n'a rien ajouté, que tout l'honneur du succés revient à Garrett. Il faut quand même féliciter celui-lá d'avoir si bien compris celui-ci et surtout de l'avoir fait connaître en France.

Il y a dans *Frère Louis de Souza* une véritable intrigue shakespearienne, un capitaine qu'on croit mort et qui, après seize ans de captivité, revient et trouve sa femme mariée et mère d'une grande fille....

Cela est joué de façon délicate par M.lle Rose Syma, l'exquise ingénue, et par MM. Froment, Gonnot, Garat, etc.

René Schwaeblé.

(*Journée*, 3 mai 1902).

A' ultima hora.

Eis as ultimas noticias sobre a proxima representação do *Frei Luiz de Sousa,* do nosso Garrett, que se projecta para o dia 2 de maio, no « Nouveau-Théâtre »; como aqui já lhes annunciou, na minha ausencia, o meu illustre collega « Interim ».

A subscripção entre as colonias portugueza e brasileira está produzindo resultados, que permittem já a certeza da completa realisação do nosso projecto. E quando digo « nosso » é porque a iniciativa foi tomada pelo pequeno grupo de correspondentes parisienses da imprensa portugueza, o qual grupo está encontrando felizmente o apoio monetario, de que carecia para levar a effeito a sua obra patriotica.

Entre os subscriptores figuram os srs.: ministro de Portugal, com 100 frs.; Bartholomeu Ferreira, com 100 frs.; conde da Penha Longa, 200 frs.; condessa de Carvalhido, 100 frs.; A. de Aguilar, 100 frs.; coronel Paiva de Andrada, 50 frs.; Bartholomeu Perestrello, 50 frs.; Domingos de Oliveira, nosso consul em Paris, 50 frs.; Lima Mayer, 50 frs.; Poças Falcão, 75 frs.; um anonymo, 150 frs. Total. 1,025 frs. Esperam-se ainda muitos outros donativos, que cobrirão certamente as despezas da representação projectada.

Rose Syma, do Odéon, que esteve, como sabem, em Lisboa, encarregou-se do papel de Magdalena, no drama de Garrett.

(*Diario de Noticias*, Lisboa, 29 abril 1902).

Il 2 maggio prossimo « Les Latins » daranno in occasione del V centenario del teatro portoghese, una rappresentazione che si comporrà di *Frère Luiz de Souza* il capolavoro drammatico di Almeida Garrett, tradotto da M. Formout, e *Le Veuf* un atto preso al repertorio antico di Gil Vicente (trad. Eph. Vincent).

M. A. Cantone.

(*Il Palcoscenico*, Milan, 30 avril 1902).

Indiscrétions Théâtrales.

TÉÂTRE DES LATINS.

Avant *Frère Louis de Souza.*

Le Théâtre des Latins, après nous avoir donné *la Mandragore,* de Machiavel, passe à présent au Portugal, qui est bien l'extrême limite du monde latin. Peuple peu connu, les Portugais n'ont guère produit pour le théâtre, et ne compte que quelques auteurs dramatiques, parmi lesquels João-Baptista da Silva Leitão Garrett, vicomte d'Almeida, qui fut certainement le plus remarquable de tous, et produisit au moins un chef-d'œuvre, ce *Frère Louis de Souza,* qui va nous être révélé.

Ce qui fait que les Portugais ne sont pas gens de théâtre en général, c'est la nature même de leur caractère national. Contrairement aux Espagnols, les Portugais n'on rien d'emphatique ni de déclamatoire; ce sont plutôt des contemplatifs, des rêveurs, des mélancoliques. Ils sont ennemis des amplifications castillanes. Ayant un culte de l'honneur poussé à l'extrême, ils détestent d'en faire étalage; c'est chez eux un sentiment concentré et profond, ennemi de toute la phraséologie de leurs voisins. Parmi nos grands écrivains, deux surtout goûtèrent fort la littérature portugaise: Lamartine et Châteaubriand. Ce rapprochement suffit à donner une idée juste du génie littéraire portugais.

Depuis Camoens, depuis Garção, depuis surtout Gil Vicente, le théâtre portugais n'existait à peu près plus quand Garrett le ressuscita. Né à Porto le 4 février 1799, fils d'un gentilhomme de la maison du roi, descendant d'une famille irlandaise émigrée d'abord en Espagne, puis passée en Portugal au commencement du dix-huitième siècle, Garrett fit d'excellentes études à Coïmbre, tout en se livrant à la poésie, surtout à la poésie dramatique. De cette première époque datent *Xerxès, Lucrèce, Mérope* et *Catão,* tragédies classiques, cette dernière jouée à Lisbonne en 1822.

Mais Garrett faisait de la politique. Il était libéral comme on l'est à vingt-trois ans. Le triomphe de la réaction, en 1823, le força à se réfugier à l'étranger. Un premier séjour en Angleterre lui fit subir l'influence du génie de Shakespeare, de celui de Walter Scott, et surtout de celui de lord Byron. En France, où il vient de 1824 à 1826, sa tendance vers le romantisme régnant ne fit que s'accentuer. Et quand il fut définitivement rentré dans sa patrie, son génie s'était formé au contact de ceux qu'il avait rencontrés sur sa route.

Il continua bien à faire de la politique; il occupa de grandes charges dans l'Etat, mais il se dévoua avant tout à la littérature dramatique portugaise. Fondateur du Conservatoire d'art dramatique de Lisbonne qu'il plaça sous la direction de l'acteur Paul, du Gymnase de Paris; il édifia en même temps le théâtre royal, qui est l'un des plus beaux monuments de la capitale. Et, parmi d'autres ouvrages dramatiques, il écrivit *Frère Louis de Souza,* son chef-d'œuvre.

Frère Louis de Souza est de 1843, époque où le romantisme était en plein épanouissement. C'est un drame pathétique, basé sur une reconnaissance suivant l'absence prolongée du héros. Il s'agit d'un grand chef que

l'on a cru mort après la bataille d'Alcacer. Sa femme s'est remariée. De ces secondes noces est née une fille qui, au moment où l'intrigue se déroule, vient d'atteindre sa seizième année. Et voici que le premier mari reparaît, après être resté seize ans prisonnier. Or, il y a là deux personnages qui jamais n'ont cru à sa mort: son ancien écuyer, — et, ce qui est d'une originalité saisissante, la jeune fille née du second mariage de la femme de frère Louis de Souza.

C'est là vraiment une situation géniale. Je m'en voudrais de déflorer davantage ce pathétique sujet, mais, certes, l'homme qui a trouvé cela était un grand dramaturge.

Dès que Maxime Formont, l'excellent écrivain qui a traduit *Frère Louis de Souza,* eut fait connaître cette œuvre au Théâtre des Latins, il fut décidé qu'on la monterait avec tout le soin et le respect qu'elle méritait. La traduction de Formont était faite depuis quatre ans, et il en avait donné des extraits dans la *Revue Hebdomadaire.* Nos lecteurs connaissent assez l'excellent écrivain qu'est Maxime Formont pour ne point douter du talent avec lequel il a fait sa traduction. Quant à la façon dont il l'a exécutée, il faut se rendre compte que l'ouvrage, à côté des passages dramatiques d'un effet saisissant qu'il renferme, contient aussi des couplets lyriques à la manière portugaise, couplets d'une étendue parfois considérable, où le traducteur s'est permis des coupures, d'autant mieux autorisées qu'on en fait même en Portugal. Mais, si l'on entendra pas absolument tout ce que Garrett a écrit on n'entendra rien qu'il n'ait écrit. Formont tient à ce que cela soit dit, afin qu'on ne puisse soupçonner sa probité scrupuleuse.

Le Théâtre des Latins a donné à *Frère Louis de Souza* une interprétation de choix. La jeune fille, ce sera M.lle Rose Syma, qui donnera au rôle toute la poésie, toute l'immatérialité qu'il exige, en lui prêtant les accents les plus pathétiques et les plus touchants. A côté d'elle, M.lle Lévi-Leclerc, MM. Froment, Boyer, Goneau, Garat-Derval, formeront un ensemble de tout premier ordre.

Et l'on connaîtra à Paris le Théâtre portugais, dont on n'avait aucune idée jusqu'à ce jour.

THEODORE MASSIAC.

(*Gil Blas,* 30 avril 1902).

Les Latins.

NOUVEAU-THÉÂTRE. — *Frère Luiz de Souza,* drame en trois actes, d'Almeida Garret, traduit et adapté par Maxime Formont.

La soirée d'hier est une date dans l'histoire du théâtre contemporain: elle nous a révélé l'art dramatique portugais dans un chef-d'œuvre jusqu'alors inconnu du grand public parisien et que notre collaborateur Maxime Formont a eu l'heureuse idée de traduire. *Frère Luiz de Souza* contient, en effet, deux ou trois des plus belles scènes qu'on ait jamais écrites et l'ensemble est d'une originalité incontestable. Qu'on imagine un drame conçu avec la simplicité de l'antique, traité avec une poésie héroïque

et suave à la fois, où le génie rêveur et mystique de la race portugaise se teindrait de reflets shakespeariens. Voilà l'ouvrage qui fut représenté hier avec un succès d'enthousiasme devant un auditoire d'élite.

L'action se passe vingt ans après la croisade fameuse, si malheureusement tentée par Dom Sébastien. Dom João de Portugal, le premier mari de Dona Magdalena, a disparu dans cette bataille d'Alcacer-Kebir, où périt le roi lui-même, et qui mit fin pour longtemps à l'indépendance du Portugal. Pendant sept ans, sa femme le fit chercher par les religieux et les voyageurs qui parcouraient l'Afrique, et rien ne démentit jamais la nouvelle de sa mort. Sur le conseil de sa famille et de la famille même de Dom João, Magdalena a fini par épouser Manuel de Souza, et elle a eu de lui une fille, Maria, une enfant au charme frêle et maladif, d'une intelligence effrayante.

Maria a été élévée par le vieil écuyer Telmo. Celui-ci est demeuré incrédule à la mort de son premier maître, Dom João de Portugal, de même qu'à celle de Dom Sébastien; il a laissé entrevoir sa pensée à la jeune fille, et Maria est hantée d'un doute terrible qu'elle tâche de dissimuler à sa mère: Dom João de Portugal est peut-être vivant! Alors l'union de ses parents serait nulle devant Dieu et elle ne serait, elle-même, que la fille de la honte et du péché. Cette pensée n'est encore qu'un fantôme imprécis qu'elle s'efforce d'écarter, mais elle lui donne, à quinze ans, la tristesse inquiète d'Hamlet, rêvant à de sinistres mystères de famille.

Cependant Manuel de Souza, son père, lutte de tout son patriotisme inflexible contre la tyrannie espagnole représentée par les cinq seigneurs portugais qei gouvernent Lisbonne au nom de Philippe de Castille. Devenu leur ennemi personnel, ils veulent lui infliger un outrage qui le pousse à bout: ils choisissent le palais de ce Portugais loyal pour y établir leur résidence d'été, pendant une épidémie qui leur fait déserter la capitale. Manuel, dans un accès de fureur héroïque, se décide à brûler sa maison, plutôt que de la laisser souiller par la tyrannie. Le tableau de l'incendie termine le premier acte.

Au second acte, nous sommes dans l'ancien palais de Dom João de Portugal, dont Magdalena a hérité. Les deux femmes s'y sont réfugiées. Manuel, a été obligé après son action téméraire de se cacher pendant quelques jours dans une métairie voisine; mais l'archevêque de Lisbonne finit par obtenir son pardon. Il revient donc parmi les siens. Dans la joie de cette réunion, Magdalena ne peut cependant se défendre de pressentiments qui la troublent. Manuel et sa fille vont à Lisbonne pour y visiter une parente; elle reste seule dans le palais avec son beau-frère et le dominicain Jorge de Souza. Tout à coup un serviteur accourt, un pèlerin est là, qui demande à parler à la châtelaine pour lui porter un message de Palestine et il ne consent à s'expliquer qu'avec elle seule. On le fait entrer, et ici se place une des scènes les plus puissantes du théâtre.

Jorge interroge le pèlerin. Successivement, celui-ci déclare qu'il est Portugais, captif récemment délivré, qu'il a vécu vingt ans en Palestine et qu'il a été envoyé par un homme auquel il a dû sa liberté, pour répéter à Magdalena un message.

Cet homme l'a chargé de dire à Magdalena qu'il était toujours vivant. Elle ne peut plus douter qu'il ne s'agisse de son premier époux: elle s'enfuit épouvantée. « Qui es-tu? » demanda Jorge au pèlerin. Et celui-ci, de son bâton, désignant dans la galerie, le portrait de Dom João de Portugal, répond: « Personne! » Rien de plus shakespearien n'a été écrit depuis Shakespeare.

En ce siècle, nul ne songeait à éluder les prescriptions de l'honneur et de la foi; aucune des excuses qui plaideraient aujourd'hui pour Magdalena et pour Manuel, n'était alors admise. Les époux se séparent, et choisissent le seul moyen de retraite et de suicide permis au chrétien: ils entrent en religion. Le troisième acte est rempli par les éclats de leur douleur agonisante avant de s'éteindre en Dieu. Manuel de Souza va prononcer ses vœux et devenir frère Luiz de Souza. Et celle qu'il n'ose plus aimer va devenir le même jour sœur Magdalena. Vainement le pèlerin Dom João de Portugal tente-t-il lui-même d'empêcher le sacrifice, dans un magnifique élan de pitié suprême. Il s'accomplit, et il est aussitôt suivi d'un autre. Maria accourt, folle, mourante de douleur et de honte, en voyant que se réalise l'horrible cauchemar qui la torturait depuis si longtemps. Devant l'autel redoutable, elle tombe chastement, victime de pudeur, chrétienne aussi belle que la Polyxène antique et plus touchante.

La grandeur d'une telle action n'a pas besoin d'être davantage expliquée. Ce sublime où l'attendrissement se mêle, nous a causé quelques-unes des plus puissantes émotions du théâtre. L'enthousiasme du public a longuement frémi au souffle du génie qui lui était révélé. Disons des interprètes qu'ils furent dignes de leur rôle: cette constatation renferme tous les éloges. Manuel de Souza fut magistralement créé par un jeune tragédien qui vient de s'affirmer dans ce personnage héroïque comme un de nos grands premiers rôles les plus vibrants et les plus chaleureux, les plus hautement doués: M. Jean Froment. Le troisième acte surtout où il clame la douleur de l'époux et du père a été pour lui un long triomphe. Magdalena, c'était M.me Levi-Leclerc, belle et sincère nature d'artiste: une voix de caresse, une sorte de grâce plaintive et attendrie dans le débit et le geste, qui convenait à merveille au caractère racinien du rôle. Avec cela, une force dramatique remarquable, dont on sentait le frémissement continu et qui a éclaté superbement à la fin. M. Etienne Gonnot représentait le pèlerin, avec une puissante autorité; il a campé de façon tout à fait inoubliable la splendide scène du deuxième acte, où Dom João reparaît dans son château aussi formidable que le Commandeur, et celle du troisième, plus magnifique encore peut-être, avec son vieil écuyer.

Pour évoquer la figure si complexe, toute en nuances, de Maria, son charme léger, sa grâce frêle de jeune fille enfant, contrastant avec la gravité hamlétique de ses méditations sur les destinées de sa race, le talent poétique de M.lle Rose Syma, qui semble la moderne sœur des héroïnes de Shakespeare, s'est heureusement rencontré. Nous songions à Viola et à Rosalinde en l'écoutant. Sa scène de folie et de mort qui clôt la pièce a soulevé l'enthousiasme de la salle, en terminant par un éclat admirable cette délicieuse création.

M. Boyer, qui est encore au Conservatoire, a dessiné avec une sûreté étonnante et une précoce maîtrise le personnage de Telmo, l'écuyer; il a donné là une leçon à bien des comédiens plus âgés. M. Garat, de fort belle allure, a tenu habilement le rôle du dominicain Dom Jorge. Et il faut louer MM. Berthon et Manneville dans de petits rôles.

Répétons-le: la soirée d'hier est une date.

A. C.

(*Gil Blas*, 3 mai 1902).

Notes parisiennes.

Le *Frère Luiz de Souza,* de Garrett, qui sera représenté ce soir à Paris pour la première fois, était très attendu. Depuis dix ans, sur nos scènes d'avant-garde, les Bjœrnson ont succédé aux Bjœrnstjerne; un vol de « canards » plus ou moins « sauvages » s'est abattu sur nous. Et notre curiosité, accaparée par la Norvège et la Laponie, ne s'était pas même enquise de l'existence du drame portugais.

Il existait cependant, incarné dans un homme et dans une œuvre. L'âme du Portugal a passé tout entière dans *Frère Luiz de Souza,* et elle vaut bien d'être connue. Avec autant de noblesse, elle a plus de douceur que l'âme de l'Espagne: elle offre un pathétique plus attendri, un charme qui pénètre et qui s'impose, une langueur amoureuse qui est toute racinienne. Mais, capable aussi de tragiques élans, elle fait penser au Tage avec ses alternatives de lenteur rêveuse et de brusques soubresauts. Ne dit-on pas que les peuples ressemblent presque toujours à leur fleuve national? Le Portugal a surtout l'imagination lyrique. Cela se voit en son théâtre même, où la beauté de l'expression est constante, tandis que la machinerie dramatique demeure rudimentaire. La grandeur s'y passe d'habileté. Le chef-d'œuvre de Garrett en est un exemple: jamais le génie théâtral ne s'est manifesté avec une simplicité plus heureuse depuis la tragédie grecque.

Bien qu'il ait été conçu en plein romantisme, ce *Frère Luiz de Souza,* traduit par Maxime Formont, atteint parfois à la grandeur sévère de l'antique. Nous allons le voir revivre dans la pureté de ses lignes et sa puissance d'émotion. La poésie portugaise, avec sa pénétrante douceur qui enchantait Lamartine, Musset et Chateaubriand, aura pour vivant symbole cette exquise Rose Syma, sœur des frêles princesses shakespeariennes. Elle incarnera une figure peut-être unique au théâtre: celle d'un Hamlet féminin, qui se penche comme l'autre sur un effrayant mystère de famille, et disparaît aussi dans un éclat de foudre. Nulle mieux qu'elle, avec son charme mystique et sa voix où frémit une mélancolie voilée, ne pouvait évoquer la tristesse d'une jeune vie brisée par une pensée trop lourde. Cette robe blanche traversera le drame austère avec une grâce d'apparition.

La vie contemporaine, si maussade, a, quelquefois, d'heureux hasards. Tel celui qui fait surgir devant nous une forme de beauté nouvelle au moment où s'etalent, grâce à la politique, les laideurs les mieux accusées de notre humaine nature. Aprés la période électorale, un chef-d'œuvre ne peut être que le bienvenu.

C.

(*La Liberté,* 3 mai 1902).

Au Nouveau-Téâtre, à huit heures et demie, spectacle de gala des « Latins », organisé à l'occasion du cinquième centenaire du théâtre portugais, par le comité de la presse portugaise: unique représentation de

Frère Luiz de Souza, drame en trois actes, d'Almeida Garrett (époque romantique), traduction Maxime Formont. Distribution : Dona Maria, M.mes Rose Syma ; Dona Magdalena, Levi-Leclerc ; Manoel de Souza, MM. Jean Froment ; le pèlerin, Gonnot ; frère Jorge, Garat ; Telmo Paez, Boyer ; Miranda, Manneville ; le prieur, Berthon ; un frère convers, Robert.

On s'inscrit pour cette fête au Nouveau Théâtre, 15, rue Blanche.

(*Paris*, 3 mai 1902).

Depuis que le « Nouveau-Théâtre » est ouvert, à intervalles irréguliers, à des manifestations intermittentes d'art, il n'avait jamais vu une si brillante réunion que pour le première représentation de *Frère Luiz de Souza*, le drame célèbre de Garrett, un des plus beaux de la littérature portugaise. Son Excellence le ministre du Portugal à Paris occupait une avant-scène et toute la colonie portugaise était répandue dans les baignoires et dans les loges. L'élégance des toilettes féminines et la correction des habits, pour la plupart ornés de rubans et de rosettes, tranchaient avec le désordre traditionnel de la gendelettric à longs cheveux, éparpillée dans le parterre et les galeries.

Avant le spectacle, qui a commencé un peu tard, on a joué l'hymne national portugais qui a été écouté debout par toute la salle.

La pièce de Garrett appartient à l'école romantique. Mais le tempérament latin apporte aux conceptions artistiques un besoin d'action, de mouvement, de passion forte, de clarté qui fait différer le romantisme portugais de celui des peuples du Nord. C'est un drame héroïque à la façon des tragédies de Corneille, où sont aux prises les sentiments les plus nobles et les plus tragiques de l'humanité. C'est l'histoire d'une grande dame qui, se croyant veuve du héros Dom João de Portugal, a épousé un autre héros Manuel de Souza. Or, Dom João n'est pas mort. Il a été fait prisionnier par les infidèles, revient vêtu en pèlerin vingt ans après. La situation, très dramatique, ne trouve sa solution que dans le dévouement de tous à la cause commune, à la patrie portugaise.

L'excellente traduction de M. Maxime Formont a été applaudie ; M.me Rose Syma, un tantinet enrhumée, qui avait fait demander l'indulgence du public, n'en a pas eu besoin tant son jeu dramatique et puissant a enlevé tous les suffrages.

PIERRE SOUVESTRE.

(*Le Soleil*, 4 mai 1902).

Premières.

LES LATINS. — *Frère Luiz de Souza.*

Le Nouveau-Théâtre donnait hier soir la première du troisième spectacle des Latins ; il consistait en une pièce portugaise d'Almeida Garrett,

un des hommes qui, au siècle dernier, ont rajeuni le littérature un peu sée du Portugal; le drame est intitulé *Frère Luiz de Souza;* se passant u seizième siècle et reposant sur l'histoire nationale, il met en présence, la façon de la tragédie cornélienne, l'héroïsme et la passion.

Il a fourni a M.me Levi-Leclerc l'occasion d'un succès mérité dans le rôle très pathétique de Dona Magdalena de Vilhena; signalons à côte d'elle M.lle Rose Syma, qui incarnait Maria; les ròles d'hommes étaient tenus par M. Forment, un Manuel de Souza très énergique, et par MM. Gonnot, arat, Boyer, etc.

H. DE G.

(*La Patrie*, 4 mai 1902).

Notes parisiennes.

Le théâtre des poètes est une de ces entreprises d'art pour lesquelles critique n'a point coutume de se déranger. Et parfois elle y perd. On y siste à des tentatives très intéressantes de débutants, ou comme il ar-va hier, on entend des œuvres étrangères d'une portée considérable, tel rère *Luiz de Souza*.

Almeida Garrett, l'auteur de ce drame remarquable (et célèbre en hors de France), fut, en son temps, malgré son origine portugaise, un ai Parisien. Notre confrère Maxime Formont, qui traduisit *Frère Luiz Souza*, nous donnait pendant un entr'acte des renseignements curieux r ce personnage qui fréquenta chez la duchesse d'Abrantés, donna la ré-ique à Alexandre Dumas père et à Edgar Quinet. Il ne retourna à Li-bonne que pour fonder le théâtre portugais moderne et son directeur de scène fut le fameux jeune premier du Gymnase, Paul, l'idole de nos and'mères, le mari de Madame Allan, cette première interprète d'Alfred Musset.

La veuve d'Almeida Garrett devait, elle aussi, affirmer à sa façon ses mpathies pour la France: elle se remaria à Paris, et, dit-on, éleva jusqu'à le un honnête conducteur d'omnibus que le hasard, antithétique comme ictor Hugo lui-même, donna pour successeur au grand poète. Au XVII siè-e, quelqu'un disait à une princesse française qui devait se marier en Por-gal: « Quoi! vous irez à Lisbonne? Cela est bien loin! » Malgré rapides paquebots, Lisbonne, jusqu'à présent, était demeurée très loin de Paris; n ne parlait guère des Portugais que pour affirmer, sur la foi d'un vau-eville, la gaieté essentielle à leurs caractères. Nous savons, désormais, u'il faut les prendre au sérieux, autant que des Scandinaves.

C.

(*La Liberté*, 5 mai 1902).

Cette représentation était donnée à l'occasion du cinquième centenaire du théâtre Portugais et de l'érection dans la ville de Porto d'une statue au dramaturge portugais Almeida Garrett, dont on a joué le drame *Frei Luiz de Souza*.

Madame la princesse de Monaco assistait à la représentation.

La salle composée de personnalités des colonies portugaise et brésilienne et de la littérature française a fait un succès a la pièce qu'ont fort bien interprété M.mes Rose Syma, Levi-Leclerc, MM. Jean Froment, Et. Gonnot, Garat, Boyer, Berthon, Manneville Hébert, etc.

(*La Paix*, 5 mai 1902).

Correu admiravelmente a representação unica do admiravel drama de Almeida Garrett o *Frei Luiz de Souza*, traduzido tão primorosamente por Maxime Formont, o nosso collega do *Journal* e do *Gil Blas*.

A representação realisou-se em o « Nouveau Théâtre », uma das mais lindas casas de espectaculo de Paris, com logares para 1800 espectadores.

Os principaes camarotes estavam ornamentados com bandeiras portuguezas, brasileiras e francezas. A assistencia era escolhida.

N'algumas frizas e camarotes vimos as familias mais distinctas da colonia portugueza. Entre outras pessoas estavam.

Conde d'Olivaes e Penha Longa, Condessa de Carvalhido, duques de Bellune, condes de Castellane, Principe Bonaparte, baroneza d'Armstrong, as filhas da viscondessa de Faria, os ministros de Portugal e do Brasil, os 1.os secretarios das legações de Portugal, do Brasil e de Hespanha, os barões de Ornellas, a familia Bensaude, os srs. Lima Mayer, coronel Paiva de Andrada e familia. Neves Ferreira, Domingos d'Oliveira, Mesdames Silva Lisboa e Xavier de Carvalho, Gustave d'Août, Antonio de Portugal de Faria, Madame Meira e filhos, Visconde e Viscondessa de Rodrigues de Oliveira, Viscondes d'Almeida, o consul do Brasil, os Viscondes de Saint-Leger, o Visconde de Poli, as filhas do nosso collega A. de Souza, os drs. Bensaude e Ferreira, Jayme do Séguier e esposa, etc.

A' entrada recebiam os convidados os nossos collegas A. de Souza, Almada Negreiros e Xavier de Carvalho. O nosso amigo e confrade Silva Lisboa não poude assistir ao espectaculo, porque se encontrava em Londres, d'onde só deve regressar segunda ou terça-feira.

O aspecto da sala era deslumbrante. Quasi todos os homens de casaca e as damas de grande « toilette ».

Eis os nomes dos artistas que representaram a peça de Garrett:

Maria, Mademoiselle Rose Syma.

D. Magdalena de Vilhena, Mademoiselle Levi-Leclerc.

Manuel de Souza, Jean Froment.

O peregrino, Gonnot.

O frei Jorge, Garat.

Telmo, Boyer.

O prior, A. Berthon.

Miranda, Manneville.

Um frade converso, Hébert.

Nos programmas figuravam, além dos nomes dos nossos collegas da imprensa portugueza, os dos escriptores francezes Catulle Mendés, José Maria de Heredia, Jules Claretie, Jean Richepin, Gebhart e Bonnefon. Foi « comité de patronagem » da « élite » intellectual franceza para a festa do 5º centenario da creação do theatro portuguez.

Os programmas eram illustrados por Kant, um artista francez. Sobre os « fauteuils » foram depostos, para os espectadores que não conheciam Garrett, exemplares de uma larga noticia critica de Van Bever, o director do grupo dramatico « Les Latins », sobre a obra do creador do theatro romantico em Portugal.

Maxime Formont foi alvo da mais enthusiastica ovação.

Está emfim conhedido em Paris o theatro portuguez!

(*Diario de Noticias*, Lisbonne, 6 mai 1902).

Premières représentations.

NOUVEAU-THÉÂTRE. — 3e spectacle des « Latins ». *Frère Luiz de Souza* d'Almeida Garrett, traduit par M. Maxime Formont.

Les « Latins » qui avaient déjà joué non sans succès, au Nouveau-Théâtre, l'*Alleluia* de Marco Praga et la *Mandragore* de Machiavel, ont consacré leur troisième spectacle à un drame passionnel: *Frère Luiz de Souza,* l'œuvre maîtresse du célèbre écrivain portugais Almeida Garrett. Du lyrisme, du panache, la lutte classique de l'amour et du devoir. Bonne interprétation avec M.lle Rose Syma, en sœur Maria; M.me Levi-Leclerc, en Magdalena de Vilhena, et M. Jean Froment, le chevalier de Malte Manuel de Souza.

CAMILLE LE SENNE.

(*Le Siècle,* 6 mai 1902).

Courrier des Théâtres.

Je voudrais dire quelques mots sur ce théâtre portugais, dont les Latins nous ont donné vendredi le chef-d'œuvre: *Frère Luiz de Souza,* drame en trois actes d'Almeida Garrett.

En réalité, ce théâtre est pour ainsi dire à l'état rudimentaire, et cela tient au caractère même des Portugais. Rien n'est plus faux que le distique célèbre:

Les Portugais
Sont toujours gais.

Au contraire, c'est un peuple plutôt mèlancolique et rêveur. Nul rapport avec la morgue et l'emphase castillane, non plus qu'avec la faconde italienne.

La littérature portugaise est sobre et d'une poésie plus profonde que brillante. En outre, les écrivains portugais sont naturellement portés aux longs développements ; ils n'ont de concision que lorsq'il s'agit des faits. Toutes qualitès aussi peu théâtrales que possible.

De sorte que le seul vrai dramatiste qu'ils aient produit jusqu'ici est précisément Almeida Garrett, qui vécut durant la première moitié du dix-neuvième siècle, et écrivit, entre autres pièces, un *Caton* fort remarquable (1822), *Un auto de Gil Vicente* (1838), *Philippa de Vilhena* (1840), l'*Armurier de Santarem* (1841) et surtout *Frère Luiz de Souza,* qui date de 1843, et est considéré comme le chef-d'œuvre de l'auteur.

Maintenant, quelques mots du traducteur : M. Maxime Formont. C'est un jeune chroniqueur, artiste et poète délicat, qui a traduit *Frère Luiz de Souza* avec une conscience scrupuleuse, s'appliquant à conserver au drame sa couleur romantique et la force concentrée de sa pensée. Il a coupé certaines digressions, — que l'on coupe d'ailleurs à Lisbonne, — mais il n'a rien ajouté de lui, en sorte que les spectateurs de la soirée de gala, s'ils n'ont pas eu tout Garrett, n'ont eu du moins que du Garrett.

Que de traducteurs, en ce monde,
Ne pourraient pas en dire autant!

Deux interprètes ont été fort goûtés : M. Froment, un des meilleurs éléves de Silvain, et surtout M.lle Rose Syma, délicieuse en un personnage de jeune fille mystique et marquée déjà par le doigt de la mort. Comment laisse-t-on ainsi M.lle Rose Syma sans engagement ?

(*La Petite République Socialiste,* 7 mai 1902).

Petit Courrier de Scène.

Au Nouveau-Téâtre, les « Latins » ont donné leur troisième spectacle en représentation de gala, avec *Frère Luiz de Souza,* drame d'Almeida Garrett, traduit par Maxime Formont. La soirée, fort réussie, a couronné les efforts de l'excellent directeur, Ch. Vayre et de l'aimable organisateur, Raoul Rulph. On pouvait applaudir comme interprètes, MM. Jean Froment, Et. Gonnot, Garat, Boyer, etc. ; M.mes Levi-Leclerc et Rose Syma. En somme, un succès qui en promet de nouveaux.

(*Le Chroniqueur Mondain,* 7 mai 1902).

Rassurons les amis et les admirateurs si nombreux de M.lle Rose Syma. L'exquise artiste, qui avait été très souffrante après sa belle créa-

tion dans *Frère Luiz de Souza,* au Nouveau-Téâtre, va maintenant beaucoup mieux, et se fera bientôt applaudir dans une de nos stations thermales les plus élégantes.

(*Gil Blas,* 7 mai 1902).

Rassurons les nombreux admirateurs de M.lle Rose Syma, qui était très souffrante depuis sa belle création dans *Frère Luiz de Souza,* au Nouveau-Téâtre. L'exquise artiste va beaucoup mieux et se fera bientôt applaudir au Casino de Vichy.

(*Journée,* 7 mai 1902).

O Frei Luiz de Souza em Paris.

O sr. Gustavo Larroumet, critico dramatico do *Temps*, na sua ultima « Chronica theatral » refere-sa à representação em Paris do *Frei Luiz de Souza,* e por signal que a sua apreciação não é das mais lisonjeiras nem para o talento de Garrett nem para a sua obra prima.

Esta opinião porem não deve susceptibilisar o nosso amor proprio litterario, porque o sr. Larroumet não comprehendeu sequer o entrecho do drama portuguez, como se póde ver das seguintes linhas:

« O drama representado pelos « Latinos » è extrahido da biographia do historiador soldado Luiz de Souza. Feito prisioneiro pelos mouros, D. Luiz encontra ao voltar do seu longo captiveiro, por 1590, sua mulher outra vez casada, pois que o tinha julgado morto. Então entraram ambos para o convento, cada um por sua parte ».

Se o drama de Garrett fosse representado em portuguez, ainda se explicariam os deploraveis equivocos do sr. Larroumet, que confundia D. João de Portugal com Frei Luiz de Souza, mas sendo representado em francez são deveras surprehendentes similhantes inexactidões.

(*Diario de Noticias,* 9 mai 1902).

Carta de Paris.

Paris, 5 de maio. — A opinião da critica parisiense foi muito confusa com respeito á obra dramatica de Garrett. Varios jornaes onde a reportagem theatral é feita por jornalistas pouco sympathicos á sociedade dramatica « Les Latins », — o grupo theatral que se encarregára da interpretação do *Frei Luiz de Souza,* falaram com pouco enthusiasmo da peça e

chamaram ao bello e glorioso drama, — um mysterio ou oratoria, isto é, uma especie de «Santo Antonio» do Braz Martins. Não nos admira isso. Pois não vimos o Sarcey — que Deus haja — alcunhar a «Gran Via» de revista do anno e chamar zarzuela ao «Gran Galeoto!» Não é portanto para nos causar assombro que varios jornaes daqui dissessem que o *Frei Luiz de Souza* é uma peça phantastica que varia entre o dramalhão bolorento e o mysterio religioso.

Outros jornaes affirmaram que o drama possuia notaveis qualidades e que era uma obra de serio valor.

Mas como estamos longe do quente enthusiasmo que provoca aqui a revelação dos dramas d'Ibsen.

A critica dramatica de Paris não gosta muito de elogiar os dramas estrangeiros que apparecem traduzidos nos theatros daqui: — o que de resto é geralmente um caso raro. Quando o drama ou comedia é dum nome quasi desconhecido, então é peor. Ora Garrett é um desconhecido para a critica dramatica franceza.

Quem conhece em Franca a litteratura portugueza? Talvez umas 20 ou 30 pessoas. A prova temol-a no seguinte facto, succedido agora por occasião da representação do *Frei Luiz de Souza* em Paris. Quizemos, nós os membros da commissão, encontrar um escriptor francez que antes do espectaculo realisasse uma conferencia sobre o theatro portuguez. Pois bem, não encontrámos ninguem. Claretie disse que não conhecia a litteratura portugueza; Catulle Mendés, neto de judeus portuguezes de Bordeus, affirmou que não possuia senão limitadissimo numero de notas sobre a litteratura portugueza; Morel Fatio, idem; o Gobhart, idem; Ilugdmans, idem; Faguet, idem, etc., etc.

A litteratura portugueza é quasi desconhecida em França, não obstante os pequenos artigos que teem apparecido ultimamente em varias revistas daqui sobre varios moços litteratos de Lisboa, Porto e Coimbra.

O *Frei Luiz de Souza* foi, em geral, mal comprehendido pela critica. A apreciação do *Temps* foi imbecil.

No entanto, os homens de lettras que estavam no Nouveau-Théâtre, na noite do espectaculo, mostraram-se todos muito enthusiasmados com o drama de Garrett.

(*Diario de Noticias*, 9 mai 1902).

Men schrijft ons uit Parijs dd. 3 mei:

De vereeniging der «Latins» gaat voort aller-interessantste voorstellingen te geven van stukken, gekosen in het klassieke repertoire. Verleden Vrijdag bracht zij voor het voetlicht *Frère Luiz de Souza* van d'Almeida Garrett. De soirée was georganiseerd door de vertegenwoordigers der Portugeesche pers te Parijs en gepatroneerd door de gevolmachtigde ministers van Portugal en van Brazilië, bij wie zich Claretie, J. M. de Heredia en Catulle Mendés hadden aangesloten. Zij diende namelijk tevens tot viering van het 500-jarig bestaan van het Portugeesch tooneel. En als zoodanig èn uit een letterkundig oogpunt verdiende de voorstelling belangstelling. Het stuk zelf, hoogst dramatisch, maar van zeer locale kleur, scheen het

oliek, dat echter in grooten getale in het Nouveau-Théâtre was bijeengenen, slechts matig te bevallen. Men houdt wel van een avond, gewijd ı de historie der dramatische letterkunde, maar deze behoort vóór alles ·makelijk te zijn.

Het spel was, den korten tijd van voorbereiding in aanmerking genen, vrij verdienstelijk.

(La Haye: *De Nieuwe Courant,* 10 mai 1902).

Em Paris, no Nouveau-Théâtre, acaba de obter um verdadeiro e enorme :cesso, esta esplendida composição dramatica do nosso glorioso compaɔta Almeida Garrett, de laudosissima memoria.

Pelos camarotes havia bandeiras portuguezas, francezas e brazileiras.

Assistiram os srs. ministros de Portugal e Brazil, todos os grandes ticos, membros do Instituto, auctores dramaticos, publicistas e toda a ssa colonia.

As damas ostentavam bellas *toilettes.*

A interpretação foi primorosa por parte das actrizes Syma e Leclerc.

Foram-lhes offerecidos *bouquets,* com fitas de seda azul e branca.

A orchestra tocou os hymnos de Portugal e Brazil.

(Leiria: *O Districto de Leiria,* 10 mai 1902).

Dá-se neste momento em Paris um grande movimento de curiosidade ι tudo que diz respeito a assumptos de Portugal. Por isso temos a cer:a de que o drama *Frei Luiz de Souza,* de Garrett, que vae subir à scena ɔximamente no Nouveau-Théâtre deve produzir grande impressão no puco parisiense.

O velho Portugal, que es *maîtres chanteurs* das finanças quizeram :astar pela rua da Amargura, de infamia em infamia, — vae conquiındo, emfim, em Paris, o respeito a que tem jus. Soou a hora da justiça. não é sem tempo, para a velha patria de tantos e gloriosos heróes.

(Rio de Janeiro: *Jornal do Brasil,* 10 mai 1902).

Rose Syma.

Elle vient de créer, aux Latins, le principal rôle de *Frère Luiz de uza,* le magnifique drame du Portugais Garrett, traduit par Maxime rmont. Délicieuse de grâce jeune et tendre aux deux premiers actes, ec sa robe d'un bleu délicat et sa légère coiffure de perles, elle fut su-

perbement tragique au dernier. Lorsqu'après la tirade finale, elle s'est couchée pour mourir en ses voiles blancs, la salle l'a acclamée, un long frisson d'enthousiasme a passé sur tous les spectateurs. On oubliait la par-



ROSE SYMA.

faite artiste pour contempler la suave apparition qui semblait sortir du fond de la légende, belle, pure et douloureuse comme une autre Ophélie.

Il n'est pas de talent plus souple, ni plus divers que le sien. Si frêle que sa beauté sembre irréelle, elle est capable du pathétique le plus puissant et sa voix caressante trouve pour le drame d'amples et merveilleuses résonances. Le vol de sa fantaisie explore toutes les régions de l'art théâtral : princesse racinienne hier, mystique héroïne aujourd'hui, comédienne moderne demain. Elle est, à son gré, la Juive de Racine, la Rosine de Beaumarchais, la Francillon de Dumas. Sa grâce changeante ressemble à un de ces rayons printaniers dont la joie s'emperle de larmes.

Chéveux d'or frémissant, profil de rêve, sourire de lumière teinte de mélancolie, telle est Rose Syma, la blanche étoile au nom de fleur.

(*L'Illustré Parisien*, 10 mai 1902).

Les Latins.

Après l'*Alleluia* de Marco Praga et la *Mandragore* de Machiavel, pour leur troisième spectacle, les « Latins » nous ont donné un des plus célèbres drames d'Almeida Garrett, le rénovateur de la littérature portugaise. *Frère*

Luiz de Souza qui obtint, il y a une soixantaine d'années, un retentissant succès, est une sorte de mystère des temps modernes où, en une action qui se déroule au Portugal à la fin du XVI siècle, passe le souffle vibrant des plus glorieuses traditions nationales du pays de Camoens et, autour de Manoël de Souza, le noble chevalier de Malte, et de Dona Magdalena de Vilhena, c'est une lutte tragique entre l'héroïsme et la passion.

M.me Levi-Leclerc a trouvé des accents du plus grand pathétique dans le rôle de Dona Magdalena de Vilhena; à côte d'elle, bien que souffrante, M.lle Rose Syma a été touchante et en même temps pleine de foi patriotique en Maria.

M. Jean Froment est un Manoël de Souza tout de noblesse et d'énergie; à côté de lui citons MM. Gonnot, Garat, Boyer, etc.

(*Le Monde Artiste,* 11 mai 1902).

Au Nouveau Théatre, à l'occasion du cinquième centenaire du Théâtre-Portugais, le comité de la presse portugaise a organisé le troisième spectacle des Latins. L'œuvre choisie était *Frère Luiz de Souza,* drame en trois actes du vicomte d'Almeida Garett, traduit par M. Maxime Formont.

Le sujet est peu compliqué: Don Juan de Portugal a disparu dans une bataille sanglante livrée aux Infidèles. Sa noble épouse Magdalena s'est refusée longtemps à croire à sa mort. Elle l'a fait rechercher partout, jusqu'au jour où, tout espoir abandonné, elle a consenti à devenir la femme d'un autre vaillant chevalier, Manoel de Souza. Vingt ans passés, et une belle jeune fille née de cette seconde union, Don Juan de Portugal, après une longue captivité, revient á son foyer, et c'est le beau moment de ce drame sévere et religieux. Chacune de ces âmes élevées a soif de sacrifice. L'enfant regarde sa naissancs comme entachée d'un opprobre ineffaçable. Elle meurt de honte et de douleur aux pieds de son père et de Magdalena, qui, pour expier leur faute involontaire, ont prononcé les vœux éternels de renoncement au monde, et aux pieds aussi de Don Juan, qui a vainement tenté de disparaître, dût-il se faire passer pour un imposteur.

Interprétation honorable: Mme Levi-Leclerc a eu des attitudes nobles et expressives dans le rôle de la douloureuse Magdalena; Mlle Rose Syma s'est montrée charmante de grâce mutine et fiére dans celui de la jeune fille, et les autres ont eu des moments excellents.

(*Journal des Débats,* Paris, 12 mai 1902).

Les Latins.

«Les Latins» qui nous ont déjà donné l'*Alleluia* de Marco Praga, *La Sotie de Bridoye, La Mandragore* de Machiavel, et l'étonnant *Bilora,* de

Ruzzante, viennent de continuer presque coup sur coup par une troisième et plus intéressante représentation encore.

C'est le chef-d'œuvre d'un Irlandais naturalisé portugais, « élève de Byron et de Lamartine », dit M. Larroumet, mais surtout profondément imprégné du génie de sa nouvelle patrie, Almeida Garrett.

Ce chef-d'œuvre, *Frère Luiz de Souza,* dont la traduction est due à M. Maxime Formont, est sûrement d'une beauté de lignes, d'une largeur de dessin et d'une ordonnance de couleurs toujours les mêmes, blanches et noires, admirable.

« Les rôles y sont peu nombreux, dit le traducteur, mais dans leur relief saisissant apparait la synthèse de toute une race !... Et c'est un drame terrible d'héroïsme et de passion, où l'amour, symbole de consolation, n'est plus qu'un châtiment ! »

Dona Magdalena de Vilhena, mariée à Don Juan de Portugal, qui est parti depuis vingt ans en Terre Sainte, a apris ou cru apprendre qu'à une bataille contre les infidèles son mari avait été tué. Elle n'a plus reçu aucune nouvelle de lui. Il est vraiment disparu ! Il est mort !...

Elle se remarie donc avec Don Manoël de Souza, et en a une fille, Maria, agée d'une quinzaine d'années au début du drame.

Tout d'un coup arrive un pèlerin c'est; Don Juan de Portugal, qui n'est pas mort, il revient demander sa place à l'ancien foyer.

Or l'ancien foyer n'existe plus.

Que va-t-il se passer entre le premier époux qui vient réclamer ses droits, et le second qui s'est installé comme un voleur à sa place?

Que va devenir surtout l'enfant de la faute, Maria, l'innocente?

Neus sommes en Portugal, au XVIe siècle.

C'est naturellement l'innocente, victime peut-être plus agreable au Seigneur, qui payera pour les coupables.

Et Maria meurt, tandis que Manoël et Magdalena se couvrent du voile du linceul de Saint-Dominique, et que Don Juan de Portugal s'en retourne en habit de pèlerin, avec le malheur qu'il vient de semer sur sa route, tel le Destin !

Je le répète, tout le drame, surtout le troisième acte, la prise du voile avec les chants liturgiques, est d'une réelle grandeur, et nous a été excellemment rendu par « Les Latins ».

Mmes. Rose Syma, Levi-Leclerc, MM. Jean Froment et Gonnot y ont eu beaucop de succès.

(*La Plume,* Paris, 15 mai 1902).

Carta de França.

A' noticia, que lhes transmitti pelo telegrapho, a respeito da representação do drama do visconde de Almeida Garrett *Frei Luiz de Souza,* que se realisou no dia 2 no Nouveau Théâtre, em commemoração do 5º centenario do theatro portuguez, tenho a acrescentar que a peça foi interpretada pelos artistas do grupo theatral intitulado « Les Latins » e os princi-

paes papeis distribuidos pela seguinte forma: Maria, madame Rose Syma, D. Magdalena de Vilhena, Levi Leclerc; Manoel de Souza, Jean Froment; o peregrino, Et. Gonnot; frei Jorge, Garat; Telmo, Boyer; o prior, Berthon; Miranda, Manneville; um leigo, Hebert.

Se o magnifico drama de Garrett se não assignalou por um desempenho á altura do seu merito, como seria para desejar, foi isso devido, em grande parte, não só ao pouco tempo que os actores tiveram para estudar os respectivos papeis e ao limitado numero de ensaios que fizeram; mas tambem, e muito principalmente, na minha opinião, pela falta de um habil ensaiador, que conhecesse a peça e que por certo impediria alguns exaggeros que se produziram.

Apesar, porém, das circumstancias expostas, ás quaes se juntou, infelizmente, o facto da sympathica e intelligente actriz Rose Syma se achar bastante doente no dia da representação, devo dizer que o desempenho do primoroso drama se effectuou em condições muito regulares, distinguindo-se especialmente a actriz Levi-Leclerc, que interpretou admiravelménte o difficilimo papel de D. Magdalena de Vilhena. Rose Syma, que, apesar do seu estado de saude, se houve perfeitamente no importante papel de Maria, Jean Froment, que teria reproduzido por um modo brilhante o typo de Manoel de Souza, se não fosse tão exaggerado, facto que se deu igualmente com E. Gonnot, no papel de peregrino, e, finalmente, Boyer no de Telmo, fazendo os outros o que podéram. Em resumo, e é esse facto o que mais interessa, o excellente drama de Garrett, como foi representado em Pariz nao deixou de corresponder ao fim que os promotores da festa tiveram em vista; honrar e engrandecer a patria no estrangeiro, nem tão pouco de satisfazer ás exigencias dos espectadores imparciaes que, de resto, foram os primeiros a manifestar francamente a sua opinião, applaudindo espontaneamente as scenas principaes e muito especialmente os finaes dos dous primeiros actos, que acharam soberbos.

Muito mais teria, porém, agradado o magnifico drama de Garrett, se a *mise-en-scène* tivesse sido melhor e bem assim se Maxime Formont, que, aliás, fez uma traducção esmerada, lhe não fizesse córtes que, se por um lado prejudicaram consideravelmente o effeito, por outro contribuiram poderosamente para que a critica e muitos espectadores, pouco ao facto de assumptos portuguezes, nada comprehendessem do enredo da peça.

Visto fallar da critica, aproveito a occasião para dizer que, se alguns jornaes foram severos nas suas apreciações, esse facto provém não só das razões apontadas e da pouca sympathia de que goza o grupo « Les Latins » mas tambem da má disposição que aqui existe contra tudo o que é estrangeiro e muito principalmente contra Portugal.

Pouco importa, porém, que um ou mais jornaes apreciassem menos favoravelmente a peça, visto que a maioria da imprensa e do publico que assistiu ao espectaculo se mostrou satisfeito; o que importa saber é que, a despeito de todas as difficuldades, invejas e malquerenças, os jornalistas portugueses, que, dominados por um elevado sentimento patriotico, se lembraram de commemorar em Pariz o 5º centenario do theatro portuguez, sahiram victoriosos da lucta que emprehenderam, fazendo representar o *Frei Luiz de Souza.*

Se é certo que ardua foi a tarefa que se impozeram Silva Lisboa, Almada Negreiros, Xavier de Carvalho e A. de Souza, não é menos verdade tambem, que maior foi a gloria que tiveram e o prazer que experimenta-

ram de vêr representar aquella obra prima do theatro portuguez n'um dos palcos de Pariz, e em ouvirem pronunciar o nome da sua patria e o de alguns dos seus heroicos e gloriosos filhos, perante uma sala repleta na sua maioria de parizienses e que se achava adornada com trophéus de bandeiras portuguezas, brazileiras e francezas.

Passando ao effeito da sala, direi que não podia ser melhor, pois, além da ornamentação do palco, das *avant scènes* destinadas aos ministros de Portugal e Brazil, e do grandioso trophèu de bandeiras portuguezas que guarnecia a parte central do balcão, a vasta plateia, frisas, camarotes e balcão do elegante théatro estavam repletos de senhoras e cavalheiros, em cujo numero se notavam muitos dos mais distinctos membros das colonias portugueza e brazileira.

Foi uma festa verdadeiramente patriotica, superior a todas as que se tèem realisado em Pariz, e que não só deixou as mais agradaveis recordações aos portuguezes, que a ella assistiram, mas fez honra aos seus promotores, aos quaes, de resto, o consetheiro Thomaz de Souza Rosa, ministro de Portugal, dirigiu vivas felicitações, pelo bom exito da sua obra.

Iguaes felicitações lhes dispensaram muitas outras pessoas e entre ellas o dr. Gabriel de Piza, ministro do Brazil, que se mostrou reconhecidissimo pela amabilidade do convite e bem assim pela lembrança que tiveram de mandarem adornar o seu camarote com as bandeiras brazileiras.

Para completar esta noticia, direi ainda que, antes de começar o espectaculo, isto é, no momento em que o ministro de Portugal deu entrada no seu camarote, foram tocados e ouvidos de pé por todos os espectadores o hymno portuguez, o brazileiro e a Marselheza, e bem assim que, no final do 2º acto, X. de Carvalho e A. de Souza offereceram em nome da commissão, ás actrizes Rose Syma e Levi-Leclerc lindissimas *gerbes* de flores naturaes, rematadas por grandes laçadas e compridas pontas de largas fitas de setim azul e branco.

Tendo a festa sido effectuada por meio de subscripção, e o producto liquido destinado a ser applicado ao monumento que vai levantar-se n'essa cidade á memoria do auctor do *Frei Luiz de Souza,* aqui reproduzo a conta da receita e despeza.

Receita: Conselheiro Thomaz Rosa, ministro de Portugal, 250 francos; dr. Gabriel de Piza, ministro do Brazil, 100; conde de Penha Longa, 200; anonymo F., 150; Antonio de Aguilar, 100; condessa do Carvalhido, 100; Eduardo F. Cardoso, 100; Abr. Ben Saude, 100; visconde Rodrigues de Oliveira, 60; Lima Mayer, 50; barão e baroneza Carlos de Ornellas, 50; coronel Paiva de Andrada, 50; Salon Ben Saude, 50; Domingos de Oliveira, consul de Portugal, 50; Julio Monteiro Aillaud, 50; Bartholomeu Perestrello, 50; madame de Mira e filhas, 50; Bartholomeu Ferreira, 50; Jayme Seguier, 40; madame d'Armstrong, 40; A. V., 40; baroneza de Ornellas, 30; Poças Leitão, 25; dr. Mendes Cid, 25; Portugal Durão, 25; Mayer, 24; dr. Cysneiros Ferreira, 20; J. B. Leoni, consul do Brazil, 20; Rodrigues Soares, 20; barão Coche de la Ferté, 20; visconde de Sapucahy, 10; Affonso de Brito, 10; madame U. Bensaude, 10; e visconde de Poli, 10, ou seja um total de 1,979 francos.

A despeza foi: Subsidio ao grupo «Les Latins» para despezas de representação, 1,300 francos; carros 49; papel, impressos, estampilhas, cartas, telegrammas e postaes, 29,45; bandeiras, 18; musica, 60; *gerbes* de flores e fitas para as mesmas, 49,60; aluguer de plantas, 15; total: 1.521,05; que

deduzidos da receita apresentam um saldo de 458,05 francos, que se acham em poder de A. de Souza, para serem remettidos ao presidente da commissão executiva do monumento ao visconde de Almeida Garrett.

A remessa em questão não foi ainda effectuada, por se acharem em divida e em cobrança, por intermedio do correio, recibos na importancia de 84 francos, provenientes de bilhetes expedidos para a récita e não devolvidos, e que se forem pagos, conforme a commissão espera, fará elevar aquelle saldo á totalidade de 542 francos e 5 centimos.

Cabendo, portanto, aos 34 amaveis subscriptores acima indicados a maior parte da gloria da celebração do 5º centenario do theatro portuguez em Pariz, d'aqui lhes enviamos, em nome da commissão que a promoveu, a expressão da mais viva sympathia, acompanhada com sinceros agradecimentos pelo acolhimento que lhe dispensaram.

(*Commercio do Porto,* 16 mai 1902).

GUY DE PRESLES.

Chronique théâtrale.

THÉÂTRE DES LATINS (Nouveau Théâtre). — *Frère Luiz de Souza,* drame en trois actes, d'Almeida Garrett, traduction française de M. Maxime Formont.

Depuis que le nouveau thèâtre est ouvert, à intervalles irréguliers, à d'intermittentes manifestations d'art, il n'y avait jamais eu une si brillante réunion que pour la première représentation de *Frère Luiz de Souza,* le drame célèbre de Garrett, un des plus beaux de la littérature portugaise, que vient de monter la direction des « Latins ».

Son Excellence le ministre de Portugal à Paris présidait cette solennité, et toute l'élégante colonie portugaise était dans la salle.

Avant le spectacle qui a commencé un peu tard, on a joué l'hymne national portugais, puis la Marseillaise, qui ont été écoutés debout par toute la salle. M. José-Maria de Hérédia, de l'Académie française et M. Catulle Mendès, qui tous deux patronnaient l'entreprise des « Latins » assistaient au spectacle dans l'avant-scène faisant face à celle du ministre du Portugal.

La pièce d'Almeida Garrett appartient à l'École romantique portugaise. Garrett vécut au commencement du dernier siècle et mourut en 1854. Par le sentiment romanesque et par le style à images, il était disciple de Byron et de Lamartine. Par le goût des situations violentes et des combinaisons dramatiques compliquées, il se rattachait à Victor Hugo et à Alexandre Dumas. Aussi sa pièce n'était-elle pas, en elle-même, une grande nouveauté pour la France où nous avons été sursaturés de romantisme.

Pourtant le tempérament latin apporte aux conceptions artistiques un besoin d'action, de mouvement, de passion forte, de clarté qui fait différer le romantisme espagnol ou portugais de celui des peuples du Nord.

C'est en quoi *Don Luiz de Souza* pouvait figurer sans trop de désaccord dans le programme des « Latins ».

Dans ce drame héroïque à la façon des tragédies de Corneille sont aux prises les sentiments les plus nobles de l'humanité.

C'est l'histoire d'une dame qui, ayant été mariée avec le héros Don João de Portugal et se croyant veuve, a épousé un autre héros, Don Alphonse de Souza. Mais Don João n'est pas mort. Il a été fait prisonnier par les infidèles. Après vingt ans de souffrance et de persécution il a pu parvenir à s'échapper, revient vêtu en pèlerin, et se fait reconnaître des siens. La situation très dramatique ne trouve sa solution que dans la grandeur mystique des sentiments éprouvés par les héros; et Frère Luiz de Souza beau-frère de la señora Magdalena, la femme bigame sans le vouloir, empêche le drame de devenir sanglant, et les deux anciens époux, innocents tous les deux, entrent au couvent, chacun de son côté.

L'excellente traduction de M. Maxime Formont a été fort applaudie ainsi que le drame lui-même.

Les acteurs étaient pour la plupart des débutants dont il sied de signaler la bonne volonté.

Il y ayant aussi dans la troupe des « Latins » une artiste d'un talent affirmé: M.me Rose Syma, dont le jeu dramatique et puissant a enlevé tous les suffrages. On a applaudi aussi M.lle Levi-Leclerc et MM. Jean Froment et Gaulot.

M.ME JEAN DARCY.

(*La Mode Pratique*, 17 mai 1902).

LES LATINS. — Magnifique la représentation de Gala, organisée par le Comité de la presse portugaise, (dont notre ami A. de Souza, est un actif et trop zélé membre) sous le patronage de leurs Exc. M. le Ministre de Portugal et M. le Ministre du Brésil, de MM. J. de Heredia, Jules Claretie, de l'Académie Française, E. Gebhardt, de l'Institut, Catulle Mendès, Jean Bonnefond, etc.

On a réprésenté à l'occasion du Ve centenaire du Théâtre Portugais, *Frère Luiz de Souza,* drame en 3 actes du Vicomte d'Almeida Garrett, traduction de Maxime Formont. Ses interprêtes ont eu de longs applaudissements.

Dans la salle tout ce que Paris compte de lettrés et de monde artistique.

G. DE M.

(*Vie Mondaine*, n. 8, Bordeaux).

NOUVEAU TÉÂTRE. — *Frère Luiz de Souza,* drame en trois actes d'Almeida Garrett (traduction Maxime Formont). À l'occasion du cinquième centenaire du Théâtre portugais, le Comité de la presse portugaise a organisé, sous le patronage des Ministres du Portugal et du Brésil, une représentation de gala qui a eu lieu le 2 mai avec le plus brillant succès.

Frère Luiz de Souza, qu'on y a joué, est un beau drame romantique, plein de sentiments généreux et de nobles élans, où le héros, plutôt que de laisser la honte entrer dans son château héréditaire, y arbore fièrement l'incendie. Notre excellent confrère Maxime Formont a traduit cette œuvre de haute inspiration en vrai poète, avec tout le relief, tout le coloris et tout le « panache » légendaire de l'original.

LOUIS LOUVE.
(*Le Penseur*, mai 1902).

" Les Latins ".

Direction et administration: Ch. Vayre et Raoul Ralph 267, Rue Saint-Honoré. Paris Ier — Direction Littéraire: Ad. Van Bever.

LES LATINS. — Qui viennent de représenter *Alleluia,* de Marco Praga, (trad. M. Lecuyer), et la *Sotie de Bridoye,* donneront encore, pendant la saison 1901-02, quatre soirées, avec le programme suivant: *L'Aïeul,* de Perez Galdos (trad. Eph. Vincent); *Le Chien du jardinier,* de Lope de Vega; *L'Alcade de Zalama,* de Calderon de la Barca (trad. Eph. Vincent, mise en scène des théâtres espagnols, réglée par M. Gual); *Le Roi de Nirvanie*, de Richard Carafa, trad. E. de Grisafy (œuvre interdite par la Censure italienne); *Le Veuf,* de Gil Vicente; *Frey Luiz de Souza,* d'Almeida Garrett (trad. Maxime Formont); *Don Pietro Caruso,* de Roberto Bracco (trad. E. Sansot-Orland); *La Calandra,* etc.

(*Grande France,* mai 1902).

NOUVEAU THÉÂTRE. — *Frère Luiz de Souza,* drame en trois actes d'Almeida Garrett, traduit par Maxime Formont.

Frère Luiz de Souza (traduction Maxime Formont), que « Les Latins » ont représenté au Nouveau-Théâtre, est le chef-d'œuvre de Garrett et aussi le chef-d'œuvre du théâtre portugais. Le sujet de ce drame, où l'inspiration méridionale se colore de reflets shakespeariens, est l'histoire de don João de Portugal, qui revient de Palestine après vingt ans de captivité, pour retrouver sa femme Magdalena remariée à un autre, à Manuel de Souza. Il se fait connaître, le mariage contracté en son absence est annulé, Manuel et Magdalena entrent en religion. Pendant la cérémonie de la prise d'habit, leur fille Maria meurt dans un accés de folie désespérée. La pièce donnée devant une assistance très brillante, avec une bonne interprétation où se distinguaient M.me Levi-Leclerc et M. Froment, a parfaitement réussi. Elle a été l'occasion d'un triomphe personnel pour M.lle Rose Syma, délicieuse de grâce jeune et tendre et de mélancolie poétique aux deux premiers actes, superbement tragique au dernier, où elle a été acclamée.

MARCEL L'HEUREUX.
(*Fémina,* 12 juin 1902).

Les Théâtres.

Nouveau Théâtre. — *Frère Luiz de Souza:* drame en trois actes d'Almeida Garrett (traduction Maxime Formont).

A l'occasion du cinquième centenaire du théâtre en Portugal, la presse de ce pays, sous le haut patronage des ministres de Portugal et de Brésil a donné au Nouveau-Théâtre une représentation qui fut, tout à la fois, un spectacle de gala et un événement littéraire.

L'élite de la colonie portugaise à Paris, remplissait la salle, pavoisée à ses couleurs nationales et toute vibrante de son hymne.

L'auteur choisi pour cette solennité, était Almeida Garrett. L'œuvre: *Frère Luiz de Souza.* Choix doublement heureux puisqu'il portait à la fois sur un chef-d'œuvre et sur le rénovateur du théâtre portugais au siècle dernier. Nous pourrions même ajouter triplement heureux, la traduction étant de Maxime Formont, le plus autorisé des poètes et des lettrés, pour une telle adaptation.

Disons quelque mots d'Almeida Garrett.

Ce n'est point un Portugais de race. Ses ancêtres, des Irlandais chassés par la persécution protestante, s'étaient réfugiés en Espagne d'abord, au Portugal ensuite.

Il est né le 4 février 1799 à Porto, où son père avait la charge de garde général de la douane. Sa mère était fille d'un riche commerçant brésilien. Il se sauva avec les siens, au moment de l'invasion française, aux Açores, pour ne rentrer en sa patrie qu'en 1816.

Il serait trop long de le suivre pas à pas. Etudiant en droit, il compose des tragédies, pâles imitations de celles de Racine et de Voltaire. Puis, il s'enflamme pour les idées libérales. Sa tragédie *Caton,* dans le goût de Voltaire lui vaut la popularité et l'exil (1822).

Il voyage alors en Angleterre, où il apprend à connaître Shakespeare dont l'influence se reconnaîtra dans toutes ses œuvres. Il passe ensuite en France où il tombe en plein mouvement romantique.

L'avènement de dom Pedro IV lui permet de rentrer en Portugal. L'absolutis mede dom Miguel l'en exile à nouveau. Autre séjour en Angleterre d'abord, en France ensuite. On est alors sous le règne de Louis-Philippe. Il trouve un grand appui auprès de la duchesse d'Abrantès.

Il s'engage ensuite dans les volontaires de Dona Maria. La cause de la jeune reine triomphe, il rentre à nouveau en 1834.

Nous laisserons de côté sa carrière politique très remplie et très mouvementée, pour ne nous occuper que du rénovateur du théâtre portugais. Il le fut de deux façons.

La première, en fondant un Conservatoire pour former des acteurs, et en élevant une scène pour jouer les productions nationales.

La seconde plus brillante en donnant des pièces dont une est un véritable chef-d'œuvre; *Frère Luiz de Souza.*

Il est vraiment un rénovateur, car depuis Gil Vicente, le rival de Calderon, le théâtre portugais n'avait rien produit de remarquable le génie

de la race s'étant tourné vers la poésie lyrique qui traduisait mieux son état d'âme national concentré, rêveur et sentimental.

Voici l'argument de *Frère Luiz de Souza.*

Dona Magdalena de Vilhena, a perdu son premier mari dom João de Portugal, à la fameuse bataille d'Alcacer-Kébir où périt tout à la fois le roi dom Sébastien, et l'indépendance du pays. Du moins, elle l'a cru mort, car pendant sept ans, elle l'a fait chercher en vain par les Pères de la Merci, les marchands, les ambassadeurs de Castille et de Portugal. Sur le conseil de la famille même de son ancien mari, elle a épousé le vaillant Manuel de Souza qu'elle aimait. Une fille lui est née Maria: frêle, maladive, à l'imagination chimérique, tête toujours à rêver. Maria a quinze ans; elle est l'ami du vieux Telmo, l'ancien écuyer qui n'a jamais voulu croire à la mort de son maître, dom João de Portugal.

Cependant Telmo, se tait sur son doute. Si jamais Maria apprenait ou pensait que le premier mari de sa mère vit encore, que sa mère a pu trahir, qu'elle est le fruit du péché, elle mourrait de pudeur et d'effroi, et cependant, elle doute, et elle se consume de ce doute: puéril Hamlet féminin, de grâce touchante et douloureuse.

Naturellement, João de Portugal reviendra. Il reviendra, sous le costume d'un pélerin, dans la maison où jadis il habita avec Magdalena de Vilhena, maison où elle s'est réfugiée avec Manuel de Souza; forcé par la nécessité, ce dernier, âme de héros, a brûlé son palais plutôt que d'y recevoir les gouverneurs espagnols tyrans de sa nation.

Le pélerin se fait connaître. En ces époques, rien ne pouvait justifier la femme qui s'était remariée du vivant de son premier époux. Elle n'avait plus, ainsi que son complice, qu'à entrer en religion.

Cependant, frappée par l'horrible vérité, Maria leur fille est mourante.

Le pélerin, épouvanté du malheur qu'il cause, dit à Telmo: « Il faut remédier au mal qui est fait: je fus imprudent, je fus injuste, je fus dur et cruel. El pourquoi hélas, dom João de Portugal est mort le jour où sa femme a dit qu'il était mort... Dom João de Portugal ne déshonorera pas sa veuve ».

Générosité vaine: inflexible, Manuel de Souza a prononcé un arrêt inflexible qui le sépare à jamais de sa femme et tous deux de leur fille et du reste des humains.

Agenouillés, près de l'autel, dans l'église des dominicains, ils vont prononcer les vœux, déjà revêtus des habits sacrés, lorsqu'entre Maria mourante, et elle expire auprès de ses parents elle expire de honte en se voilant la face.

On sent dans ce drame l'influence et comme le voisinage peut être de Shakespeare, un peu de celle de Corneille, celle quelquefois un peu fâcheuse du romantisme; mais ce qui est bien à Garrett, c'est je ne sais quelle langueur passionnée, quelle mélancolie intense et concentrée; c'est aussi un idéal de grandeur sobre et pour ainsi dire religieuse.

La tradution de Maxime Formont n'a point trahi l'œuvre. Les très habiles coupes dans l'œuvre touffue en ont permis la représentation et le succès sur une scène française.

Elle est en même temps une œuvre d'art par le souci de la forme et du style.

Frère Luiz de Souza a été très bien joué malgré le peu de répétitions.

Nous citerons Mademoiselle Rose Syma, la Maria rêvée, tour à tour, pensive, inquiète, puis vibrante d'héroïsme, et enfin succombant sous le poids de la honte, et portant pendant toute la pièce la douloureuse hantise du mystère.

A Dona Magdalena, la noble dame, Madame Levi-Leclerc a prêté le charme de sa grâce et de sa voix.

Monsieur Froment a été un Manuel de Souza de belle allure: et Monsier Gonnot a bien dit le rôle du pèlerin.

La Simple Revue, 1 juin 1902.

Frère Luiz de Souza.

Les Latins, désireux de faire honneur à la colonie portugaise, faisaient représenter ces jours derniers une pièce dramatique du vicomte d'Almeida Garrett, adaptée à la scène française par M. Maxime Formont: Frère Luiz de Souza. Cette œuvre parallèle au romantisme témoigne des mêmes exagérations. Thème très simple, que celui du Chevalier de Malte, amant de la femme d'un seigneur parti contre les Infidèles et jugé mort là-bas, victime des cruautés orientales, le dit chevalier épousant la veuve présumée et lui donnant un enfant, devenue une grand et belle jeune fille, lorsque tout à coup le premier mari revient, vieilli, usé par l'âge, sous l'aspect d'un vieux pèlerin, et vient jeter la déroute dans le nouveau ménage qui semblait si heureux, encore que hanté par de mauvais présages. Sur l'existence d'un premier serviteur, aussi fidèle à son premier maître, que dévoué à la fille du second et à ses parents, il se ravise, et veut se faire passer pour un imposteur, en regrettant sa prime révélation, mais hélas, c'est trop tard: les deux pécheurs, conscients de leur sacrilège sont à jamais conquis pour l'éternel renoncement, et l'inexorable prise de robe les rend étrangers l'un à l'autre. La jeune fille victime irresponsable pourtant de cette calamité meurt à leurs pieds, à l'issue de l'entretien ultime qui les sépare à jamais.

Encore que les moyens dramatiques paraissant d'une simplicité peu conforme à nos exigences modernes, la pièce de M. Garrett réunit de curieuses qualités autochthones, et fait revivre les traditions d'honneur et d'abnégation qui sont les traits prédominants de l'âme des compatriotes de Camoens. C'est une belle page de plus que l'activité des Latins nous a permis d'apprécier à sa valeur. Et en passant je signale la venue de la Revue destinée à condenser les efforts des écrivains qui ont pour mission de mettre en valeur les manifestations les plus intéressantes de l'Esprit latin. *La Renaissance latine* aura sa place marquée parmi les publications qui combattent le bon combat.

(*Critique*, 5 juin 1902).

Frei Luiz de Souza.

Realizou-se, como aqui annunciamos, no Nouveau-Théâtre, a representação de gala do *Frei Luiz de Souza*, do grande poeta portuguez, o immortal Almeida Garrett.

Os camarotes estavam adornados com bandeiras portuguezas e brasileiras, e assistiram á festa os ministros do Brasil e de Portugal, assim como numerosos membros das duas colonias, que tinham tomado todos os camarotes e grande quantitade de primeiras cadeiras.

O desempenho foi um pouco desegual, mas razoavel, e a peça agradou geralmente aos criticos parisienses. Os membros da commissão organisadora: Almada Negreiros, A. de Souza, Xavier de Carvalho e Silva Lisboa, foram acclamados pela assistencia, quando a orchestra terminou a execução dos hymnos brasileiro e portuguez.

O espectaculo findou ás 11 horas da noite, sendo o traductor da peça, o nosso amigo Maxime Formont, enthusiasticamente applaudido.

A récita produziu cerca de mil francos livres de todas as despezas, e esta somma vae ser enviada para o Porto, á commissão que organisa os trabalhos do monumento de Garrett.

(*Jornal do Brasil*, Rio de Janeiro: 14 juin 1902).

Lettres portugaises.

La représentation à Paris du *Frei Luiz de Souza,* d'Almeida Garrett. — L'âme portugaise et le drame garrettien. — Le théâtre portugais. — *A Ceia dos Cardeaes,* pièce en un acte et en vers de Julio Dantas. — *Paixão de Maria do Céo,* roman, par Carlos Malheiro Dias (Tavares Cardoso Irmão éditeurs. — Lisbonne). — *Versos Novos,* de José Agostinho (Figuerinhas éditeur. — Porto). — Le monument à Garrett. — Le 5e centenaire du théâtre portugais.

Maintes fois déjà, au cours de ces chroniques, j'ai tenté l'exégèse de l'âme et du tempérament portugais, si différents, malgré la double parenté du sol et de la race, de l'âme et du tempérament castillans. Inconsidérément et à première vue, la majorité des Français identifie les deux peuples, dont les langues sont sœurs jumelles, et n'en discute guère. L'erreur pourtant est déplorable, étant à la fois, en outre, une prévention et un préjugé.

Aussi je me demande si notre public était bien préparé, l'autre soir, pour accueillir, en toute compréhension, l'œuvre maîtresse du théâtre lusitanien, le *Frei Luiz de Souza* de Garrett, dont on parlait bien un peu dans nos sphères intellectuelles, depuis le mémorable centenaire de février 1899, mais dont la substance, en somme, demeurait ignorée de la plupart, voire des meilleurs.

Les *Latins,* à leur louange, ont voulu, dès leur année de début, renseigner définitivement notre ignorance. Désormais, le *Frei Luiz de Souza* nous est acquis. Intégralement? Je ne sais; car cette œuvre, comme *les Lusiades,* comme tout ce qui est âme et chair essentiellement lusitaniennes, a besoin d'être revécue en profondeur et sincérité selon une chevalerie généreuse, qui n'est que de l'humanité pure en action et en symbole. Chez un peuple dont les éducateurs ont toujours été des poètes, le point d'honneur est la pierre de touche de toutes les passions, dont il affine ici la

vertu au lieu de la discuter, comme il arrive en Espagne. C'est que ni l terre, ni les origines, ni l'histoire ne sont identiques chez les deux nation Le Portugal est fier de sa source celtique, de sa culture où l'influen provençale et française garde la meilleure part, et nous pouvons constate en effet, que le fonds ethnique le plus fécond où ait pu fleurir le germ subséquent de la culture européenne, latine d'abord, est presque parto *celtibérique*.

Au long des côtes atlantiques, les allées et venues de Celtes dure être fréquentes.

Né d'une famille açorienne (les Açores ont, de tout temps, fourni d grands hommes au Portugal: Anthero de Quental, Theophilo Braga), m d'une famille açorienne dont les ancêtres avaient été irlandais, Garrett portait en soi le double atavisme, qui mêle dans l'âme portugaise, à passion véhémente du Midi et de l'Orient, la mélancolie et la ferveur b tonnes, pour en créer ce sentiment intraduisible fait de souvenir, de reg et de songe solitaire qui s'exprime là bas par le mot de *Saudade*.

Ethniquement parlant cette façon d'être ancestrale, nourrie de tr badourisme et des récits chevaleresques du cycle d'Arthur, a pu don naissance au *Sébastianisme*, à l'origine duquel nous replace le drame Garrett, puisque le roi Dom Sébastien, que le peuple ne voulut pas cro mort, disparut en même temps que l'un des héros de la pièce, à la batai d'Alcacerquibir ou Alcazar-Kébir.

Cette aspiration nationale de résurrection, que rien n'a pu complè ment détruire chez un peuple épris du spectacle de sa gloire passée, meure éparse là-bas dans l'atmosphère mentale du pays, et tout art sinc s'en imprègne ou s'en exalte. Sans parler des Ancètres, la *Patria* de Gue Junqueiro, le *D. Sébastien* de Luiz de Magalhães, l'œuvre entière du sc teur Teixeira Lopes, et tout ce qui garde en Portugal le souci d'adap directement au milieu toutes formes étrangères jaillissent de ce « mes nisme » particulier, comme d'une fontaine sacrée où la nation rafraîc sa peine.

De tout cela d'abord convient-il d'être averti, puisque le propre génie paraît être de synthétiser en soi le vœu séculaire d'une race.

La nôtre, au fond, n'est pas si dissemblable de celle-là: mais, p généreuse encore ou plus aveugle, elle prétendit naguère s'identifie l'humanité même. Et nous sommes devenus, à force de foi en nous-mêm la Nation-Messie, que les autres crucifieront, si elles le peuvent. Aussi bi nul rêve ne vaut peut-être d'être réalisé: en tout cas, le Rêve dépa toujours sa propre réalisation, et sans doute est-ce en raison d'un tel stinct que le Peuple, par une sorte d'abstraction à rebours, rétablit pa légende la chaîne virtuelle des faits, dont il n'en veut garder que le s bole. La conscience du Peuple est donc le creuset où le poète ira cherc l'or dont il a besoin pour ses créations.

Et c'est ce que fit Garrett, dont les héroïnes ont je ne sais qu parenté mystique avec celles de Shakespeare ou de Mæterlinck.

Un hazard lui révéla la beauté suprême de la tradition dont il de se servir.

« Comme Gœthe reçut la première idée de son *Faust* au théâtre « *puppenspiel*, dit Theophilo Braga, de même Garrett comprit toute la « leur dramatique de la légende de *Frei Luiz de Souza* en un théâtre « rain, en 1818, à Povoa de Varzim. Ce premier germe fermenta dans

« esprit et se développa par la lecture des Mémoires historiques de D. Fran-
« cisco Alexandre Lobo et de Frei Antonio da Encarnação. La tradition qui « s'applique au *Frei Luiz de Souza* est d'ailleurs fréquente au moyen-âge, « et n'est pas particulière au Portugal. L'incendie que Manoel de Souza « Coutinho allume, à la fin du 1er acte, en son palais d'Almada, quand il « apprend que les gouverneurs du Royaume veulent s'y réfugier à cause « de la peste de Lisbonne, se trouve également dans la légende espagnole « du comte de Bénévent, qui incendie son palais quand Charles-Quint l'en « fait sortir.

« Dans le drame de *Frei Luiz de Souza,* ajoute l'illustre érudit, si « Garrett n'introduit que peu d'éléments de pure imagination, du moins « sait-il atteindre, dans l'expression des sentiments, une sublimité shake- « spearienne et, dans l'exposé des caractères, la netteté logique, le naturel « à son maximum de vérité ».

Pour Garrett « la littérature est fille du sol et c'est là qu'elle doit revenir s'appuyer pour reprendre de nouvelles forces ». « Le sentiment, la pensée, la foi (o sentir, o pensar, o crêr) du peuple portugais » sont les sources primordiales de son inspiration. Pour lui, également, le drame est « l'expression littéraire la plus vraie de l'état social », comme pour Wagner « la forme intégrale de l'art vivant ».

« C'est pourquoi », dit Antonio Arroyo, auteur d'une plaquette sur « l'*Esthétique du Frei Luiz de Souza* où il essaie le parallèle de Garrett et « de Wagner l'un et l'autre retrouvent dans la légende l'expression la plus « synthétiquement exacte des caractères, des coutumes, des couleurs d'épo- « que et de lieu, où celle-ci put se cristalliser définitivement. Tous deux, « Wagner à partir de *Rienzi,* Garrett à partir de l'*Armurier de Santarem* « évoluent du drame historique vers le drame mythique et légendaire, par « suite d'une aspiration identique à la simplicité ».

Tous deux, dans la construction du drame, cherchent à dessiner l'action par les traits les plus simples, se rapprochant ainsi de l'art antique, si pauvre de décors, à côté de nos mystères, mais combien plus poignant !

A cause de cela même Garrett n'est le continuateur du vieux Gil Vicente que par son souci d'utiliser les motifs populaires, et non point par la forme; car nul, si ce n'est nos précurseurs picards, n'est plus touffu, plus varié, plus abondant que le père du théâtre ibérique, dont le premier *auto,* celui de la *Visitation,* écrit en castillan, fut récité devant la Reine, il y aura, le 8 juin prochain, quatre siècles révolus.

Mélodie en effet et non *Symphonie,* pour retourner, à notre usage, l'expression de Georges Polti, le drame de Garrett. Aussi, à force de simplicité, apparaît-il parfois comme un peu rudimentaire, à la façon d'un scénario. Si proche de *Tristan und Isolde,* cette œuvre paraît appeler la musique, à cause de toute l'éternelle souffrance d'amour qu'elle symbolise. L'amour, en effet, que l'âme des Héros transforme en volonté de puissance et de jouissance, crée, par le conflit qu'il engendre entre la cellule individuelle et le corps social adverse, le seul drame vrai, vivant.

Le milieu social, d'où jaillit ici la terreur tragique, ne provient point de la Loi seulement ou du préjugé ou de déformations organiques, comme dans notre théâtre contemporain, mais plutôt de l'atmosphère mentale, immanente, comme dit Arroyo, à la conception catholique du monde, supérieure à tout, comme en Grèce le Destin, et présente corporellement, tout au long de la pièce, sous la figure même du religieux.

Rien qui ne soit emprunté, d'ailleurs, quoi qu'il en semble, à la vie réelle; mais, où se révèle merveilleusement la divination du Poète, c'est dans la conception de ce personnage croyant, maladif et fataliste de Maria de Noronha, dont la mort dans une crise d'hystérie religieuse devance, dès le romantisme, les découvertes de la science et les créations d'Ibsen.

Je crains bien que ce personnage n'ait pas été senti dans toute sa valeur; je ne sais non plus si la nécessité de se reporter en arrière, en un milieu si différent du nôtre, permit à tout le monde d'apprécier la beauté du rôle de l'écuyer Telmo, cet homme qui a tout gardé dans son cœur durant vingt années et qui, tout à coup, retrouve son maître, chaque jour pressenti vivant, malgré toutes apparences contraires.

Quelle scène, celle-là, la plus puissante peut-être, et comme ce théâtre est intense à côté de l'Espagne toute en gestes!

J'ai cru sentir d'autre part, malgré le haut mérite littéraire de la traduction, que nous n'avions pas eu, l'autre soir, l'œuvre intégrale. Je sais que certaines scènes ont des longueurs dans l'original; mais pourtant j'eusse aimé d'une telle chose tout entendre, comme en l'*Hamlet* de Schwob.

Le public, que nul épisode ni changements multiples de décor ne viennent distraire de l'émotion nécessaire, prendrait sans doute plus entier contact avec les personnages, dont il doit beaucoup moins regarder les gestes et le visage qu'écouter les paroles. Mais cela ne diminue en rien l'initiative des promoteurs, et c'est une simple opinion que j'exprime ici.

La détresse de Magdalena de Vilhena, dont le premier mari, D. Juan de Portugal, a disparu en compagnie de son roi D. Sébastien à la bataille d'Alcacer, l'épouvante de cette mère dont tout le crime, après sept années de vaines recherches, est de s'être crue veuve (il est vrai qu'elle avait aimé l'autre, de cœur, à l'avance), les doutes poignants de l'écuyer Telmo Paëz, les pressentiments de la fille née de la seconde union, l'héroïsme patriotique et la noblesse d'âme de D. Manoel de Souza, la lutte même qui un instant s'établit dans le cœur du pèlerin, la sincérité de tous ces êtres de souffrance dont pas un ne songe à renier l'autre, jusqu'au renoncement définitif, le frisson de fatalité qui accompagne chacun de leurs pas et l'innommable angoisse des âmes qui n'ont commis d'autre crime que de se rencontrer dans un hasard funeste, l'enfant qui meurt enfin de honte et de désespoir, tout cela qui ne paraît qu'indiqué d'une main légère doit avoir un retentissement profond chez les véritables attentifs. Une deuxième représentation ne manquerait pas de le susciter complètement chez tout le monde.

Comme a dit Quinet, qui n'hésitait pas à faire du *Frei Luiz de Souza* le type de la tragédie moderne, « à la fin, quand les principaux personnages font leurs adieux au monde pour entrer au couvent, ne semble-t-il pas qu'une nation entière prenne le voile », à cause du contraste établi entre l'espoir de voir retourner un sauveur de la patrie et le déshonneur qui doit en résulter pour toute une noble famille?

J'ai dit quelle renaissance garrettienne se manifestait là-bas au théâtre depuis quelques années, grâce au jeune talent de Julio Brandão, et Raul Brandão, de Julio Dantas, l'auteur d'*O que morreu d'amor,* dont l'œuvre, déjà nombreuse et diversement accueilli, nous promet un maître.

Un acte en vers, signé de lui, *A Ceia dos Cardeaes (Le Souper des Cardinaux),* représenté pour la première fois au théâtre *D. Amelia* le

t mars dernier, recueille actuellement les applaudissements les plus .érités.

Là justement se trouve mis en lumière, avec une netteté de lignes ers laquelle semble avantageusement évoluer l'auteur, le caractère essen-ellement élégiaque du tempérament portugais, son dédain des inutiles iolences, son émotivité mélancolique.

« Trois cardinaux, autour d'une table luxueusement servie, dans l'une es salles les plus somptueuses du Vatican, se racontent chacun leur meil-ure aventure d'amour. Le premier est Espagnol. Pour lui, l'amour est un eau coup d'épée, brusque, téméraire et donjuanesque: jamais le désir ne arvit à la possession. Le second est Français. Pour lui la passion n'est u'un jeu d'esprit, un succès de beau phraseur galant et courtois. Le troi-ème est Portugais, et sa voix chevrote en parlant, sans hyperboles et ans effets outrés de rhétorique. Comme en un rêve, il dit la tendresse noubliée de son cœur triste.

« Certes il aima, et son roman est simple, comme simples sont la vie t le cœur de notre peuple », dit Paulo Osorio, le jeune et vaillant critique, ont le goût certain et le style précis nous présagent un maître.

« J'avais quinze ans à peine, énonce le cardinal. Elle treize. Un amour d'enfants, comme un nuage d'or au point du jour. C'était ma cousinette, presque une sœur! Elle n'était peut-être pas jolie, non, peut-être; mais quel regard profond et quelle douceur dans les yeux! Je l'appelais pour rire ma petite femme. Combien de fois, fatigués de jeux, nous sommes restés à noyer nos regards l'un dans l'autre. Elle était laide peut-être, mais Dieu la trouva belle, et une nuit, mon âme, ma lumière mourut! »

Rapprochez cela des chants de troubadours ou de félibres; rapprochez ela de la célèbre élégie de João de Deus *A Vida,* de la pièce de Garrett *Cascaes,* traduite en français par L. P. de Brinn'Gaubast, Marc Legrand: 'est là toute l'âme portugaise, c'est la « saudade ».

Je la retrouve, prometteuse, aux vers de début d'un José de Faria Machado: *Maleventurança* où passe quelque chose de l'âme ancestrale de Bernardim de Ribeiro, comme aux pages des romans du jeune maître Car-os Malheiro Dias, dont le *Filho das Hervas,* nous révéla naguère le talent . la fois précis et sentimental. Après les *Telles d'Albergaria,* il nous donne aujourd'hui, pour faire suite, en un genre illustré en Espagne par Perez Galdos et que notre Paul Adam cherche à traiter chez nous sur d'autres bases: la *Passion de Maria do Céo,* roman d'amour à thèse historique, puisque l'action débute en 1807.

N'ayant eu le temps que d'ouvrir le livre que je reçois trop tard, je ne réserve d'en rendre compte ultérieurement avec tous les égards qu'il paraît mériter. De même en ce qui concerne les *Meus Amores* de Trindade Coelho, dont j'ai signalé la réapparition et dont Albert Savine publie une traduction française.

Pour aujourd'hui, je veux me borner, en terminant, à mentionner les *Versos Novos* de l'inépuisable José Agostinho, nouveaux de titre et de orme sans doute, puisqu'ils sont de quinze syllabes, (des vers *politiques:* es Grecs ont gardé ce rythme), mais pas absolument de sentiment, d'idées, i même de style. Ce n'est pas qu'on ne rencontre parfois des trouvailles, uelques vrais cris; ce n'est pas à dire que l'auteur ne soit souvent habile ersificateur; mais c'est une forêt qu'il nous offre et pas même une forêt ierge, quand notre goût demande un jardin, fût-il, par endroits, envahi

de quelques ronces! En art, la qualité, je pense, est toujours, préférable à la quantité. J'ai retenu cependant *Epitafio*, *A Lagrima*, *Despedida*, avec le regret, que j'exprime amicalement, de rencontrer là trop d'adjectifs inutiles. Je ne veux pas, d'ailleurs, reprendre ici une polémique qui n'a que trop duré làbas à propos de ce livre, et que M. Figueirinhas aurait pu éviter de pousser si loin, étant l'éditeur. Du moins, ai-je pu constater ainsi, de loin, que la verve mordante et railleuse des vieux Portugais vivait toujours, et j'ai passé quelques bons moments à suivre les phases du tournoi, dans les colonnes de la *Provincia* de Porto, dont la tenue littéraire est intéressante.

Du 25 mai au 1er juin prochain seront organisées des fêtes: exposition au salon Gil Vicente, bataille de fleurs, pour le monument Garrett, à Porto.

Probablement sera-t-il fait quelque chose également à l'occasion du 5e centenaire du théâtre portugais, dont les *Latins* ont voulu marquer à Paris la première étape, dans la soirée du *Frei Luiz de Souza* organisée, comme on sait par le Comité de la Presse portugaise: Almada Negreiros, A. de Souza, Silva Lisboa, Xavier de Carvalho, sous le patronage de Leurs Excellences les ministres de Portugal et de Brésil et de MM. J.-M. de Heredia, Claretie, Gebhart, Mendès, J. de Bonnefon. Souhaitons que la même généreuse initiative nous vaille un peu plus tard le spectacle de quelque pièce portugaise contemporaine, soit la *Dôr suprêma* (*Douleur suprême*) ou le *Tio Pedro* (l'*Oncle Pierre*) de Marcellino Mesquita, soit l'une des pièces régionales de D. João da Camara où sont retracées de main de maître les mœurs et coutumes du pays: les *Velhos*, la *Triste Viuvinha* (la *Triste veuve*), soit le *Tiçāo negro*, farce lyrique, sur des motifs de Gil Vicente, de Lopes de Mendonça. Le sol ibérique fut de longue date la terre bénie des créations dramatiques.

PHILÉAS LEBESGUE.

(*Mercure de France*, juin 1902).

Recebemos o officio, assignado pelo sr. conselheiro Pedro d'Araujo que em nome da commissão do monumento a Almeida Garrett nos agradece tanto a nós como ao nosso collega A. de Souza, a remessa de 136 mil reis que enviamos d'aqui, producto liquido da representação do *Frei Luiz de Souza*, com o fim d'auxiliar a subscripção do monumento ao grande creador do romantismo entre nós.

As palavras honrosas da commissão portuense são a resposta condigna ao imbecil anonymo que na folha do Burnay em Lisboa oscouceou os jornalistas portuguezes que tinham organisado em Paris, no meio de tantas difficuldades, a representação, — pela primeira vez em França d'uma peça do repertorio classico portuguez, firmando-se nas piadas do rufião que nos dirigiu tanto a nós como aos nossos collegas, n'um trecho da critica theatral do *Temps*, escripta por um critico... que não tinha assistido ao espectaculo e que nas poucas linhas que escreveu, disse quatro disparates de palmatoria.

É na verdade lamentavel que estejamos aqui, sem mira em lucros e em honrarias, a procurar enaltecer o nome da nossa patria no estrangeiro,

ra depois, nós os quatro organisadores do festival coroada de tanto successo, recebemos as vaias de qualquer imbecil com frequentação assidua na ɔnaco ou no Atalaya-Palace. Triste e relès.

(*Jornál de Noticias*, Porto : 1 juillet 1902).



Mademoiselle Rose Syma.



Nous donnons dans ce numéro le portrait de M.lle Rose Syma, la incipale interprète du drame de Garrett, *Frère Luiz de Souza,* dont notre llaborateur Johannes Gravier a rendu compte ici même. Nous n'avons .s à présenter autrement M.lle Syma, qui fut à l'Odéon l'idéale Rosine Beaumarchais, et qui depuis s'est révélée comédienne moderne de grâce licate et de souple talent dans le répertoire de Dumas, de Paul Hervieu de Maurice Donnay, M.lle Rose Syma est une des plus attachantes fiıres du théâtre contemporain.

(*Simple Revue,* 15 juillet 1902).

Le théâtre des Latins déploie beaucoup d'activité. Il nous convoquait ıcore cette semaine pour nous offrir un drame portugais d'Almeida Garrett, ort en 1854, *Frère Luiz de Souza.*

Disciple de Byron et de Lamartine, Garrett est un médiocre inventeur, ais il vaut par des qualités de sentiment et de couleur. La drame repré-

senté par les Latins est emprunté à la biographie de l'historien soldat Luiz de Souza. Fait prisonnier par les Maures, don Luiz trouve au retour de sa longue captivité, vers 1590, sa femme remariée, car elle l'avait cru mort. Ils entrent au couvent, chacun de son côté.

L'œuvre est intéressante, quoique d'un romantisme outré et fané.

Une actrice de talent et qui mériterait de reprendre sa place dans les théâtres d'ordre, M.lle Rose Syma tenait le principal rôle. A signaler encore M.lle Levi-Leclerc et MM. Jean Froment et Gonnot.

G. LARROUMET.

(*Temps*, 5 mai 1902).

Les « Latins » ont donné, au Nouveau-Théâtre, pour leur troisième spectacle, une représentation de *Frère Luiz de Souza,* drame en trois actes d'Almeida Garrett, traduit par M. Maxime Formont. Soirée intéressante. Garrett, dont le Portugal a récemment fêté le centenaire, est considéré comme le restaurateur du théâtre portugais dont Gil Vicente est le fondateur. L'un et l'autre sont également à peu près inconnus en France, où la langue portugaise est peu cultivée, et le nom du primier seul figure dans les biographies universelles. Quelques notes sur le second ne seront donc pas inutiles à mes lecteurs.

Almeida Garrett naquit à Porto en 1799. Exilé, en 1823, il vint en France, après un court séjour en Angleterre, et y vécut dans la société de Chateaubriand, de Lamartine, d'Alfred de Vigny et de Victor Hugo. C'est là qu'il étudia les doctrines du Romantisme, dont il s'éprit et qu'il tenta, avec succés, de faire pénètrer dans sa patrie, lorsqu'il y rentra, dix ans plus tard. Ses *Poèmes* ouvrirent une ère nouvelle à la poésie portugaise. Puis ses *Drames* popularisèrent ses tendances romantiques. *Frère Luiz de Souza* est regardé comme son chef-d'œuvre.

Si ce n'est pas un vrai chef-d'œuvre, c'est tout au moins une belle œuvre dont le dernier acte, conçu dans la forme théâtrale de Victor Hugo, est d'un pathétique puissant. J'avoue que les premiers tableaux de ce drame pseudo-historique sont languissants et, en dehors de deux scènes émouvantes, ne contiennent que des développements plus littéraires que dramatiques de la situation et des caractères des personnages.

En voici le sujet, emprunté à l'histoire de Portugal, et sur lequel Francisco Lobo, écrivain portugais, mort en 1844, avait écrit une *Belle Etude.*

Don Luiz de Souza, fait prisonnier en Afrique à la bataille d'Alcacer où mourut le roi Sébastien, parvint à s'échapper et epousa la femme de Dom João de Portugal dont le mari passait pour avoir été tué dans la même bataille. Le couple vivait heureux, quand le premier mari reparut tout à coup.

Et les deux époux, pour faire pénitence de leur bigamie involontaire, s'enfermèrent, lui, dans un couvent de dominicains et elle dans un monastère de pénitentes du même ordre. C'est cette double existence brisée que Garrett a mise à la scène avec quelques modifications à l'histoire vraie.

Le premier acte montre le bonheur des époux, leur amour, qui survit à quinze années de mariage, leur charmante fille dona Maria, et les pressentiments d'un malheur prochain qui assiègent l'âme de dona Maddalena; puis, au second, c'est l'arrivée d'un pèlerin, lequel n'est autre que Dom João de Portugal, qui revient, plein de colère après une captivité de vingt ans, et qui, apprenant d'un vieux et fidèle serviteur, que sa femme malgré sa passion pour don Luiz, n'a épousé celui-ci qu'après avoir longtemps et vainement fait rechercher l'époux disparu, se décide à s'éloigner et à disparaître.

La scène, pour n'être pas neuve aux yeux d'un public français qui l'a vue maintes fois traitée, est magistralement faite et produit un grand effet d'émotion.

Mais Luiz et Maddalena, natures élevées se croient coupables d'un grande péché et s'imposent la pénitence que j'ai dite.

Le dernier acte, c'est la cérémonie de prise du scapulaire, par les deux époux, malgré les adjurations de leur fille, qui ne veut pas perdre un père et une mère adorés, et cette cérémonie, accompagnée par les psaumes liturgiques et le De Profundis est profondément poignante et d'une grandeur presque sublime.

Le poète qui a conçu et si magnifiquement traité cette belle situation est sans aucun doute, un poète dramatique de premier ordre.

Les « Latins » ont fait œuvre méritoire en représentant Fray Luiz de Souza, dont la traduction de M. Maxime Formont a fidèlement rendu l'éloquence lyrique.

M.lle Rose Syma, chargée du rôle de Maria, a montré des qualités dramatiques.

(*Voltaire*, 5 mai 1902).

Le Théâtre.

NOUVEAU-THÉÂTRE. — « Les Latins » (troisième spectacle).

Pour leur représentation portugaise, les « Latins » ont choisi un drame d'Almeida Garrett. L'auteur est né à Porto dans la dernière année du XVIII siècle. De famille aisée, il fut obligé de s'exiler en 1820 pour éviter les poursuites judiciaires que lui valut la publication d'une « Ode à la Liberté ». Réfugié en Angleterre où il connut Walter Scott et lord Byron, puis à Paris, il fut mêlé aux premières manifestations du mouvement romantique. Rentré en Portugal en 1836, il fonda un journal pour la défense des revendications libérales, fut élu député aux Cortés, puis organisa un Conservatoire d'art dramatique où il s'appliqua à créer un enseignement régulier pour les comédiens, en même temps qu'un répertoire national de littérature scénique. Il mourut en 1854, ministre des affaires étrangères. Il a laissé au théâtre: *Caton* (1822), *Gil Vicente* (1838), *Vilhena* (1840), *A Sobrinha do Marquez,* l'*Armurier de Santarem* et *Luiz de Souza.* C'est cette dernière œuvre, traduite par M. Maxime Formont, que le comité de la presse portugaise a choisie pour la représentation de vendredi, au Nouveau-Théâtre.

Seule, la protagoniste, M.lle Rose Syma, s'était abstenue. On l'a regretté. Les petons de M.lle Syma doivent être roses et blancs et délicats comme son charmant visage....

Mais il n'y avait point de sa faute; elle était enrhumée.

(*La Vie Parisienne*, 10 mai 1902).

Théâtre des Latins.

Frère Luiz de Souza, drame portugais d'Almeida Garrett.

Les Latins nous ont donné un nouveau spectacle; leur activité est méritoire certes, mais peut-être gagneraient-ils à monter moins vite des œuvres parfois difficiles à comprendre, et qui perdent beaucoup de leur valeur dans une mise en scène incomplète et une interprétation qui manque parfois d'ensemble.

Le drame d'Almeida Garrett, écrit vers le milieu du siècle dernier, n'offre aucune idée nouvelle, mais il a du sentiment et de la vie; c'est l'histoire d'un soldat prisonnier des Maures et que l'on croit mort; en revenant après de longues années, il trouve sa femme remariée; tous deux entrent au couvent, de désespoir. C'est, on le voit, un drame intéressant quoique d'un romantisme qui, dans certaines scènes, a paru un peu outré et usé.

Dans l'interprétation, M.lle Rose Syma a déployé beaucoup de talent.

Léon Claude.

(*Tam-Tam,* 10 mai 1902).

Les Théâtres.

Aux Latins, un drame sombre, drame Portugais d'Almeida Garrett, mort en 1854. Le drame représenté par les Latins: *Frère Luiz de Souza* est emprunté à la biographie de l'historien soldat de ce nom.

Il renferme de belles choses et l'action est intéressante.

(*Revue Diplomatique,* 11 mai 1902).

Les Latins ont mis au programme de leur 3me spectacle, à l'occasion du 5me centenaire du théâtre portugais, *Frère Luiz de Souza,* considéré comme le chef-d'œuvre d'Almeida Garrett — nous suivions avec intérêt les angoissantes péripéties traversées par les époux amants pour cette seule raison qu'ils étaient l'amour, l'amour agrandi par la souffrance, l'amour aussi qui devrait mépriser les préjugés et renverser les obstacles.... Il est

[illegible] Franc[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] S. Vicente, [illegible] de l'I[illegible] (Gil V[illegible]

[illegible] communique: [illegible] quelques [illegible] compris [illegible] traducti[illegible]

[illegible] livres portug[illegible] Joaquim Leit[illegible] Alfredo Mesquit[illegible]

[illegible] de Carvalho.

[illegible]

A [illegible] « Frei Luiz de Sousa » em Paris.

[illegible] o que tão anciosamente tem[illegible] [illegible] uma definitiva manifestação d[illegible] [illegible] em Paris.

[illegible] da civilisação do mundo a obra prima d[illegible] [illegible] consagrado pelos mais gloriosos [illegible] [illegible] moderna.

[illegible] enorme de perdidas e extinctas ill[illegible] [illegible] quatro annos.

Primeiramente, tentámos com mademoiselle Maguera, em 1896, a presentação da traducção da peça de Garrett, fêita por Henri Faure. mpossivel!

Depois, a representação da traducção de Formont, no theatro do Atheu, tambem impossivel, por falta de fundos.

Em seguida, nova tentativa com a *troupe* de Maguera, que devia levar scena, definitivamente, a peça portugueza.

Por occasião do centenario garrettiano, outra tentativa. E hoje, emfim, triumpho final e completo!

O drama de Garrett *Frei Luiz de Sousa* conta bastantes traducções m francez. Ha uma que data do tempo do *Panorama* e que foi feita por m litterato francez, de que nos não recorda agora o nome, e que foi auxiado na sua versão pelo proprio Garrett.

Conhecemos tambem a traducção feita pelo finado barão de Sant'Anna ery.

Depois a traducção em verso com o titulo *Les Coeurs Héroïques*, por Henri Faure e por ultimo a traducção de Formont, que se intitulou ao omeço *Le Pélerin* e que por conselho nosso, ficou sendo o *Frère Luiz de Sousa.*

O maravilhoso drama, tão primorosamente traduzido por Maxime Forjont, foi reduzido para o gosto francez em tres actos bem condensados. A eça, na opinião geral, agradou e esperamos que amanhã a critica será unaime em seus applausos á obra de Garrett.

Por outro lado, convém notar que o desempenho foi esplendido.

Eis o programma que foi distribuido por toda a sala:

Salle du Nouveau-Théâtre — Le Vendredi, 2 mai — Représentation de ala, organisée par le comité de la presse portugaise, MM. Almada Negreios, A. de Sousa, Silva Lisboa e Xavier de Carvalho, sous le patronage de eurs Excellences M. le Ministre de Portugal et M. le Ministre du Brésil et e MM. J. M. de Hérédia; Claretie, de l'Académie Française; Gebhart, de Institut; Catulle Mendés et Jean de Bonnefon — A l'occasion du Vme Cenenaire du Théâtre Portugais. *Frère Luiz de Sousa*, drame en 3 actes, d'Almeida Garrett, traduction de Maxime Formont: — Maria, madame Rose ymä; Dona Magdalena de Vilhena, madame Levi-Leclerc; Manuel de Sousa, mr. Jean Froment; Le Pèlerin, mr. Et. Gonnot; Frère Jorge, mr. Garat; Telmo Paes, mr. Boyer; Le Prieur, mr. A. Berthon; Miranda, mr. Manneville; Un frère convers, mr. Hébert; serviteurs, dominicains, soldats. L'acion en Portugal, vers 1590.

Nos camarotes e *baignoires*, muito bem ornamentados com bandeiras rancezas, portuguezas e brazileiras, vimos, entre outros membros da colonia, s srs.: Domingos d'Oliveira, nosso consul; o conde da Penha Longa e conde e Lagoaça; baroneza d'Armstrong e filha; Bartholomeu Ferreira e esposa; mademoiselle Blanch; mesdemoiselles Souza; Antonio d'Aguilar e esposa; ayme de Séguier e esposa; Augusto Lima Mayer; Salon Bensaude; Abraam Bensaude; mesdames Bensaude, Silva Lisboa e Xavier de Carvalho; familia Alves da Veiga; a familia Aillaud: viscondes de Rodrigues d'Oliveira e d'Almeida; barão e baroneza d'Ornellas, barão de Santos; o conseleiro Neves Ferreira; etc.

O ministro de Portugal occupava o camarote da direita e o ministro o Brazil, acompanhado de sua esposa e do pessoal da legação, o camarote a esquerda.

Antes de principiar o espectaculo, uma orchestra, collocada no alto do theatro, executou o hymno nacional portuguez, que foi ouvido de pé, e em seguida o hymno brazileiro, que tambem foi muito applaudido.

Na scena estavam duas bellas palmeiras e ao fundo da série dos balcões desciam sobre a plateia duas soberbas bandeiras portuguezas.

No fim do segundo acto, o nosso collega e amigo A. de Sousa e o correspondente do *Seculo* offereceram a mademoiselle Leclerc e a mademoiselle Syma duas formosissimas *gerbes* de flores.

O sr. ministro de Portugal cumprimentou os promotores d'esta festa, tecendo os maiores elogios tanto ao desempenho como á traducção de Formont.

Um dos membros da commissão organisadora da festa que mais trabalharam foi, sem contestação, o nosso Sousa.

No seu escriptorio da rua Pépinière é que nos reuniamos e d'ali se expediam as cartas, telegrammas e bilhetes. Por isso, o telephone soava a todos os minutos, emquanto o Sousa, suando, irado e mais fero do que o *Adamastor* no Cabo das Tormentas, respondia a todos os importunos e a todos que faziam reclamações varias.

Se quem escreve estas linhas foi quem effectivamente teve a ideia da representação do *Frei de Sousa*, convem notar que a festa se não teria realisado sem o poderoso auxilio do nosso Sousa, que foi incansavel, d'uma energia sobrehumana, não deixando pôr o pé em ramo verde ao director dos Latins, o sr. Van Beber. Lamentando, como membro da commissão organisadora, que muitos portuguezes a quem foram enviadas cartas, pedindo um pequeno auxilio para a realisação da festa garrettiana, nem sequer nos respondessem, faltando ao mais elementar principio de delicadeza.

Em compensação, a maior parte dos membros da colonia, a principiar pelo sr. ministro e o seu digno 1º secretario, foram d'uma extrema gentileza para com os individuos que, sem esperar recompensa alguma, obtiveram um grande e vivo successo para o nome portuguez no estrangeiro.

X. DE C.

(*O Seculo*, Lisboa, 9 de maio 1902).

« Fr. Luiz de Sousa ».

Paris, 3 de maio. — Commemorando o 5º anniversario da fundação do theatro portuguez, realisou-se hontem no Nouveau-Théâtre a annunciada representação do « Fr. Luiz de Sousa », de Garrett, traducção de Maxime Formont.

E' a primeira vez, cremos nós, que se exhibe uma peça portugueza em theatros de Paris. O traductor cingiu-se á verdade historica, ao enredo da peça, mas luctou sempre, como é de prever, com as difficuldades da assimilação da linguagem, das particularidades naturaes d'esses personagens que só se comprehendem a falar portuguez. Em todo o caso, fez quanto podia, e póde dizer que triumphou.

« D. Magdalena de Vilhena » foi regularmente interpetrada por Mad. Levi-Leclerc. M.lle Rose Syma andou regularmente no de « Maria », e M. Froment muito « fortemente », muito estridentemente no de « Manoel de Sousa ».

O conjuncto foi regular, salientando-se apenas o trabalho do « Romeiro » (M. Gonnot), que nos pareceu muito correcto.

Esta festa portugueza, inspirada por Xavier de Carvalho, teve como principaes auxiliares os outros jornalistas portuguezes que residem aqui, especialmente A. de Sousa, do « Commercio do Porto », e Silva Lisboa, do « Diario de Noticias ». O ministro de Portugal presidiu ao espectaculo, acompanhado do pessoal da Legação e de todos os membros da colonia portugueza de Paris. O sr. Piza, ministro do Brazil, occupava o camarote em frente da presidencia. Os 3 actos do « Frei Luiz de Sousa » decorreram entre os applausos da platéa, aristocratica e espiritual. Houve algumas chamadas ao traductor. Recorda-nos ter visto n'esta brilhante festa que nos eleva no espirito do estrangeiro os srs.:

Thomaz Rosa, dr. Gabriel de Piza, ministro do Brazil, Condes da Penha Longa e de Lagoaça, Condessa de Carvalhido, Antonio d'Aguilar, Viscondessa de Rodrigues d'Oliveira, Abraham Bensaude, Lima Mayer, Barão e Baroneza de Ornellas, Paiva d'Andrada, Salon Bensaude, Domingos d'Oliveira, Conselheiro Neves Ferreira, Monteiro Aillaud, Bartholomeu Ferreira e esposa, Jayme de Séguier e esposa, Baroneza d'Ornellas (mãe), dr. Mendes Cid. dr. Cysneiros Ferreira, Catulle Mendés e esposa, J. B. Leoni, Consul do Brasil, Roberto de Mesquita e esposa, Barão de la Fertè, Affonso de Brito, Amorim Pessoa, Madame Mira e filhas, Sousa Pinto, Paul Vibert e esposa, Francisco de Lacerda, J. Suzanne e esposa, Pierre Imand, J. B. Tolstoi e esposa, Zonis Charpillon e esposa, dr. Piradon, Visconde de Poli, M. Blanche, M. Saragga, dr. Hylario de Gouveia, Porciuncula e familia, Silva Gouveia, A. Dubois de la Rue, Furtado de Mendonça, M. A. Bensaude e Silva Lisboa, Xavier de Carvalho, M. Amelia de Sousa, Herminia de Sousa, etc. etc.

A. N.

(*Diario Illustrado*, Lisboa, 10 de maio 1902).

O Fr. Luiz de Sousa em França.

O nosso illustrado confrade, o sr. Xavier de Carvalho, noticiando para o *Seculo* a recente representação, em Paris, da obra prima de Garrett, falla de uma antiga versão franceza, feita ainda em vida do grande poeta. E' engano. O *Fr. Luiz* nunca foi passado á lingua franceza durante a existencia de Garrett. As versões hespanhola e allemã conheceu-as elle antes de impressas, pelas suas relações com os dois traductores Olloqui e conde de Luckener. Egualmente conheceu a traducção italiana de Vegezzi-Ruscalla, *dépois de impressa*. Mas nem houve versão alguma franceza, no seu tempo, nem elle portanto a teve sob as vistas.

Modernamente, appareceu em folhetins de l'*Epoque*, diario de Paris, uma versão fiel do barão de Sant'Anna Nery; seguiu-se a de H. Faure em

[illegible]

[illegible]

[illegible] ... originales [illegible]

[illegible] Burlens [illegible] Bugumans.

A litteratura portuguesa é quasi desconhecida em França, não obstante os pequenos artigos que teem apparecido ultimamente em varias revistas d'aqui sobre varios moços litteratos de Lisboa, Porto e Coimbra.

O « Frei Luis de Sousa » foi, em geral, mal comprehendido pela critica. A apreciação do « Temps » foi imbecil.

No entanto, os homens de lettras que estavam no « Nouveau Théâtre » na noite do espectaculo, mostraram-se todos muito enthusiasmados com o drama de Garrett. »

***

Não nos admira de que não houvesse em Paris um litterato francês que soubesse ou quisesse fallar na nossa litteratura em geral e em particular da obra monumental de Garrett; os franceses são na maioria muito ignorantes de coisas estrangeiras, fazendo disso motivo de luxo e de orgulho, paga pouco gentil ao que por cá se faz a tudo que elles nos enviam, o que nem sempre é do mais puro quilate.

Mas d'entre os portugueses que lá fóra tanto nos honram e, com sacrificios monetarios mesmo, tanto trabalharam para fazer representar na capital francesa a obra prima da nossa litteratura moderna, não haveria um que quisesse desempenhar-se d'essa espinhosa, mas ao mesmo tempo agradavel missão?

Permíttam-me que lhes diga, senhores compatriotas, que não lhes faltou vontade e sim um poucochinho d'essa coragem que nos lançou de olhos fechados no mar das lendas e das trevas...

E' que o *fetichismo* de Paris e da sua soberba civilização á qual teimamos em pertencer, como se não fosse maior honra trabalharmos para voltarmos ao que já fomos, atemoriza ainda os mais bravos.

Pois do pouco que nos resta a dar-nos motivo de legitimo orgulho, justo é que nos mostremos vaidosos — porque é um dos grandes factores da nossa decadencia esta quasi vergonha de nós mesmos que nos dá o aspecto pobre e bisonho de quem está muito convencido da sua inferioridade.

E porque existe essa inferioridade lamentavel?

Exactamente porque nos falta a altivez de quem trabalha conscienciosamente, de quem é livre, e, sem olhar a exemplos de vizinhos, tem os olhos fitos no futuro e para lá caminha com seguro passo.

O que era preciso para fazer em Paris uma conferencia sobre Portugal e a sua historia, condição essencial para se comprehender e admirar a obra prima de Garrett? Simplesmente saber francês e fallar com o enthusiasmo caloroso que dá o amor por esta terra linda que é a nossa, por esta terra e esta gente que foi grande em todo o mundo e em todos os ramos da actividade humana, desde a graça e intelligencia das suas mulheres que no seculo XVI eram tidas como as de mais espirito da Europa culta, atè aos artistas admiraveis que talhavam a pedra, o ebano e o marfim com a delicadeza com que burilavam a prata e o oiro: por esta terra e esta gente que Garrett tanto amou e como ninguem comprehendeu, porque era tão português pelas suas qualidades e defeitos que se tornou para nós um symbolo.

Mas a consciencia da nossa decadencia é tão completa, que em vez de nos erguermos num assomo de brio, ainda nos amesquinhamos deante do estrangeiro — como se todos fossemos culpados do descredito dos nossos

governos — e tentamos desculpar quem nos aprecia sem intelligencia nem criterio como esse critico do *Temps*. E do mesmo jornal, que é dos mais conscienciosos e respeitados da capital, extráio ainda estas palavras, não como critica, mas como prova da nossa delicadeza para com os que nos tratam mal:

« O sr. Gustavo Larroumet, critico dramatico do « Temps », na sua ultima « Chronica theatral », refere se á representação em Paris do « Frei Luis de Sousa », e por signal que a sua apreciação não é das mais lisongeiras nem para o talento de Garrett nem para a sua obra prima.

Esta opinião porém não deve susceptibilizar o nosso amor proprio litterario, porque o sr. Larroumet não comprehendeu sequer o entrecho do drama português, como se pode ver das seguintes linhas:

— O drama representado pelos « Latinos » é extrahido da biographia do historiador soldado Luis de Sousa. Feito prisioneiro pelos mouros, D. Luis encontra ao voltar do seu longo captiveiro, por 1590, sua mulher outra vez casada, pois que o tinha julgado morto. Então entraram ambos para o convento. cada um por sua parte. —

Se o drama de Garrett fosse representado em português, ainda se explicariam os deploraveis equivocos do sr. Larroumet, que confundiu D. João de Portugal com Frei Luis de Sousa, mas sendo representado em francês são deveras surprehendentes similhantes inexactidões ».

O que poderia, na verdade, comprehender essa gente, que não sabe a nossa historia, do drama profundamente historico, não nos factos, que é somenos questão em arte, mas no sentimento nacional de que Garrett fez o mais alto padrão da moderna litteratura?!

Sò quem conhecer a lucta homerica sustentada por esse punhado de homens, que foram dados em presente nupcial á filha bastarda dum rei; só quem seguir passo a passo o seu avançar victorioso para o sul até expulsar para além do estreito os mouros civilizados e aguerridos em mil combates, trasformando o pequeno condado-feudo num reino lindo e glorioso; só quem conhecer o sentimento de orgulho que nos afastou da Hespanha, que egualmente nos pagou aversão com aversão, desprezo com desprezo; só quem, tendo estudado a historia da nossa maior grandeza possa medir a decadencia moral e material que nos arrojou ensanguentados e mal feridos à vergonha da dominação hespanhola, que os nobres de cá mais negra e odiada faziam: poderà comprehender a sublimidade dessa tragedia monumental que, mais do que os dramas de Victor Hugo, synthetiza a alma dum povo e aponta na esculptural e sóbria belleza das suas linhas a moderna orientação dos dramas que a pathologia e a psychologia explicam.

***

O que nos consola é que nem todos os franceses são da força do critico do *Temps*, e ha lá alguns que nos amam e apreciam como merecemos.

Apraz-nos citar muito especialmente o nosso querido amigo mr. Henry Faure que tem sido um dos maiores admiradores de Portugal e da sua litteratura, tendo por Garrett a mais intelligente admiração. No centenario celebrado por nós em 4 de fevereiro de 1899, publicou o illustre homen de lettras francês a sua traducção do episodio da « Joanninha » das « Viagens na minha terra » numa das mais lindas edições que se tem feito de coisas portuguesas.

Como num dos proximos numeros desta revista daremos o seu retrato, teremos occasião de apreciar as suas relações litterarias com o nosso pais oppondo á ignorante apreciação do chronista do *Temps* o intelligente juizo do nosso bondoso amigo.

ANNA DE CASTRO OSORIO.

(*Sociedade Futura*, Lisboa, 15 de junho 1902).

Fr. Luiz de Sousa.

(Carta ao sr. Joaquim de Araujo).

Meu caro amigo. — 9 out. 3, Pallanza. — Ainda bem que v. *desemburrou!* Já não era do meu conhecimento o feitio da sua calligraphia. Dou-me os parabens, per v. me presumir ainda vivo.

Tendo lido no *Conimbricense* os seus artigos ácerca do *Fr. Luiz*...., vou lhe dar umas noticias, que o hão de alegrar. Vou emfim imprimir a traducção d'esse grande drama, feita pelo Sant'Anna Nery. Quero pôr nessa edição um prologo, que seja interessante, ácerca d'este illustre escriptor; conto com elementos que sua enteada, uma senhora intelligentissima, me fornecerà. O barão era brazileiro (creio que do Parà), embora o titulo lhe houvesse sido concedido por El-Rei de Portugal. Casou com uma riquissima viuva da America do Norte. Essa senhora tinha uma filha unica do primeiro marido, que è hoje mistress Humphery; falla diversas linguas e traduziu Camões e Garrett em inglez e francez. São traducções ineditas.

Escrevi ao Maxime Formont pedindo-lhe que me deixasse ser editor da sua traducção inedita. Acquiesceu de prompto, pondo o manuscripto á minha disposição. Publicarei, pois, tambem esta traducção, sendo assim o editor de todos os *Frères Luiz de Sousa* francezes, — visto que o livro do seu amigo Faure (e tambem meu) não è uma traducção, como o Araujo explicou. Esta traducção, que foi a que se representou, serà seguida de todos os extractos de apreciação e noticias dos jornaes francezes, em transcripção, e levarà em illustrações os retratos de Formont e dos interpretes, reproducção do *affiche* e do programma do espectaculo, etc. Uma edição artistica. Verá, dentro em breve, porque me vou lançar á faina.

Mais garrettiana:

Estou trabalhando actualmente nas *Arvores de costado*, annotadas, do visconde e da viscondessa de Almeida Garrett. E' a primeira vez que estes dois entes apparecem unidos em publico, neste seculo. Estas publicações apparecerão no formato, em que jà fiz apparecer os meus dois outros trabalhos ácerca de Garrett, de modo que tudo se possa encadernar em um volume grosso. Porque enfim cada um com sua mania e eu gosto dos volumes... grossos. Talvez seja effeito das grosserias, com que por vezes recebo galardão do meu trabalho.

Creia me

Seu verdadeiro amigo
ANTONIO DE FARIA.

(*O Conimbricense*, Coimbra, 24 de outubro 1903).

O anniversario do nascimento e da celebração do centenario do nosso grande Almeida Garrett, vae ter este anno em Paris, uma mui digna commemoração.

Com effeito, nessa data, 4 de fevereiro, apparecerá nos mostradores das livrarias parisienses, o volume da traducção franceza do « Fr. Luiz de Sousa » d'Almeida Garrett, editada pelo nosso illustre amigo e mui distincto compatricio, o sr. Antonio de Portugal de Faria.

Como sabem, a esplendida peça de Garrett, traduzida pelo nosso eminente collega parisiense Maxime Formont, foi representada aqui em 2 de maio de 1902 com um bem notavel successo, graças á iniciativa e bons esforços dos quatro representantes da imprensa portugueza em Paris: Xavier de Carvalho, Almada Negreiros, A. de Sousa e o auctor destas linhas.

Deploravel seria, com effeito, que o feliz emprehendimento do sr. Maxime Formont, traduzindo uma tão difficil obra dramatica portugueza, e a iniciativa dos que a fizeram representar em Paris, não passasse dum acontecimento ephemero. Graças porém á generosidade e notavel patriotismo do nosso illustre amigo Antonio de Portugal de Faria, a brilhante traducção do « Fr. Luiz de Sousa » vae ser perpetuada num bello volume, no qual figurarão os retratos do traductor da obra e dos quatro jornalistas portuguezes que a fizeram representar em Paris.

Todos os elogios são poucos para celebrar este novo rasgo patriotico do sr. Antonio de Portugal de Faria, que è mais um florão de gloria a juntar aos muitos que, com justo titulo, enaltecem o brazão do nosso mui distincto compatricio, um portuguez de fino quilate.

S. L.

(*Diario de Noticias*, Lisbonne, 3 février 1904).

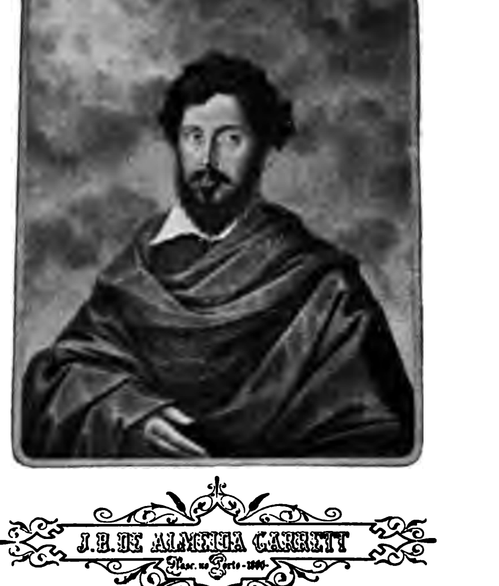
IMPRIMÉS

DISTRIBUÉS PAR LA SOCIÉTÉ "LES LATINS,,

À L'OCCASION DE LA REPRÉSENTATION

FRÈRE LUIZ DE SOUZA





O Fr. Luiz de Sousa, em Paris. — Carimbado no correio com a data da representação do immortal drama de Garrett na grande capital latina, possue o nosso amigo e distincto escriptor, sr. Joaquim de Araujo na sua garrettiana um bilhete postal com o retrato de Garrett, firmado pelo auctor da traducção da peça, o sr. Maxime Formont, e pelos seguintes espectadores: Thomaz Roza, ministro de Portugal, conde dos Olivaes e Penha Longa, conde de Lagoaça e Domingos de Oliveira Guimarães. É uma verdadeira preciosidade, e que tem o condão de ser specimen unico.

Os bilhetes postaes, que por então circularam, e que apresentam dois typos do retrato de Garrett, foram mandados fazer patrioticamente pelo sr. commendador D. Antonio de Portugal de Faria. Esses dois retratos certamente serão aproveitados em qualquer publicação d'este distincto homem de letras, visto como seria pezar que se extraviassem na existencia muito accidental de cartões postaes.

(*Conimbricense*, 19 abril de 1904.)

NOUVEAU-THEATRE

15, RUE BLANCHE, 15

"Les Latins"

5[me] SPECTACLE

AUJOURD'HUI VENDREDI 2 MAI, A 8 H. 1/2

REPRÉSENTATION DE GALA

Organisée sous le Patronage de S. Exc. M. le MINISTRE DE PORTUGAL

Du Comité de LA PRESSE PORTUGAISE et de MM. J.-M. DE HEREDIA, de l'Académie française

JULES CLARETIE, de l'Académie française

E GEBHART, de l'Institut ; CATULLE MENDÈS, JEAN DE BONNEFON, etc.

A l'occasion du V[e] *CENTENAIRE du THEATRE PORTUGAIS*

FRÈRE LUIZ DE SOUZA

Drame en TROIS actes, du *Vicomte d'ALMEIDA GARRETT*

(Traduction **MAXIME FORMONT**)

Dona Maria .	M[me] **ROSE SYMA**	*Manoel de Souza.*	MM. Jean **FROMENT**
Dona Magdalena	**LEVY-LECLERC**	*Le Pélerin* . .	**GONNOT**
Telmo Paez .	MM. **BOYER**	*Frère Jorge* . .	**GARAT**
Miranda . .	**MANNEVILLE**	*Le Prieur* . .	**BERTHON**

Un Frère convers. . . . . . M. **ROBERT**

Soldats, Dominicains, Serviteurs

Loges (*chaque place*), 15 fr. ; Fauteuils d'Orchestre ou de Balcon, 12 fr.
Fauteuils de Galerie (*face*), 5 fr. ; Fauteuils de Galerie (*côté*), 3 fr.

28-4-1902 1684 Paris. — Typographie MORRIS Père et Fils, rue Amelot, 64

LES LATINS

SAISON 1901-1902

3me Spectacle

Directeur-Fondateur: C. H. Vayre

SALLE DU NOUVEAU-THÉÂTRE

LE VENDREDI 2 MAI

REPRÉSENTATION DE GALA

Organisée par le Comité de la Presse Portugaise

MM. Almada Negreiros, A. de Souza, da Silva Lisboa
et Xavier de Carvalho

Sous le Patronage

de leurs Excellences M. le Ministre de Portugal
et M. le Ministre du Brésil
et de
MM. J. M. de Hérédia, Claretie, de l'*Académie Française,*
Gebhart, de l'*Institut,*
Catulle Mendès et Jean de Bonnefon

À L'OCCASION DU Vme CENTENAIRE DU THÉÂTRE PORTUGAIS

FRÈRE LUIZ DE SOUZA

Drame en 3 actes d'Almeida Garrett

(Traduction Maxime Formont)

Maria	Mmes.	*Rose Syma*
Dona Magdalena de Vilhena .	»	*Levi-Leclerc*
Manoël de Souza.	MM.	*Jean Froment*
Le Pèlerin	»	*Et. Gonnot*
Frère Jorge.	»	*Garat*
Telmo Paëz.	»	*Boyer*
Le Prieur	»	*A. Berthon*
Miranda	»	*Manneville*
Un frère convers.	»	*Hébert*

Serviteurs, Dominicains, Soldats

(L'action en Portugal vers 1590)

“LES LATINS„

DIRECTION ET ADMINISTRATION
CH. VAYRE

Direction Littéraire — AD. VAN BEVER

ADMINISTRATION DE LA SCÈNE — BUISSON

SALLE DU NOUVEAU-THÉÂTRE

Le Vendredi 2 Mai

REPRÉSENTATION DE GALA

organisée sous le patronage de S. Exc. M. le MINISTRE DE PORTUGAL

du Comité de la Presse portugaise
et de MM. J.-M. de Heredia, *de l'Académie Française;*
E. Gebhart, *de l'Institut ;* et Catulle Mendès.

A l'occasion du Vme centenaire du Théâtre Portugais

Frère Luiz de Souza

Drame en 3 actes d'ALMEIDA GARRETT

(Traduction Maxime Formont)

SOUSCRIPTION À CE SPECTACLE

Loge (de 4 ou de 6 places), chaque place	**15 fr.**
Fauteuil de la 1re série	**12 fr.**
Fauteuil de la 2me série	**5 fr.**

Je déclare souscrire au spectacle de gala des LATINS (Saison 1902), pour la somme de : ____________

____

cette participation me donnant droit à (1) ____________

____

SIGNATURE ET ADRESSE (très lisibles)

Prière d'adresser le présent bulletin à M. Ad. van Bever
68, rue de Babylone, Paris-VIIme.

(1) Indiquer très exactement le nombre et le genre de places.

“LES LATINS„

TROISIÈME SPECTACLE

NOUVEAU-THÉÂTRE

REPRÉSENTATION DE GALA

Vendredi 2 Mai (8 h. 1/2)

Frère Luiz de Souza

Drame en 3 actes

d'ALMEIDA GARRETT

Traduction MAXIME FORMONT

LOGE DE BALCON

“LES LATINS„

TROISIÈME SPECTACLE

NOUVEAU-THÉÂTRE, 15, rue Blanche

Vendredi 2 Mai (8 h. 1/2)

REPRÉSENTATION DE GALA

Organisée sous le patronage de S. Exc. M. le MINISTRE DE PORTUGAL

à l'occasion du Vme Centenaire du Théâtre Portugais

Frère Luiz de Souza

Drame en 3 actes d'ALMEIDA GARRETT (Trad. MAXIME FORMONT)

LOGE DE BALCON

"LES LATINS"

DIRECTION ET ADMINISTRATION

CH. VAYRE

267, Rue Saint-Honoré. — Paris-Ier

ADMINISTRATION DE LA SCÈNE : **BUISSON**

Direction Littéraire
AD. VAN BEVER

TROISIÈME SPECTACLE
(Vme Centenaire du Théâtre Portugais)

REPRÉSENTATION DE GALA

organisée par le *Comité de la Presse portugaise*
(ALMADA NEGREIROS, A. DE SOUZA, A. DA SILVA LISBOA et XAVIER DE CARVALHO)
sous le patronage de leurs Exc. M. le MINISTRE DE PORTUGAL et M. le MINISTRE DU BRÉSIL
et de MM. J.-M. DE HEREDIA, JULES CLARETIE, *de l'Académie Française*, E. GEBHART, *de l'Institut*
CATULLE MENDÈS, JEAN DE BONNEFON, etc.

FRÈRE LUIZ DE SOUZA

Drame en 3 actes du Vicomte d'**ALMEIDA GARRETT**

(Traduction MAXIME FORMONT)

Il est des pays de culture romantique qui imposent aux productions de l'esprit la marque de leur propre génie. *Frère Luiz de Souza,* d'Almeida Garrett est une œuvre admirable, parce qu'elle confond dans un même idéal la conception du poète et les aspirations d'une race. C'est un riche document où l'héroïsme et la foi mystique s'allient au drame de l'amour et de la douleur. Mieux encore c'est la première et la plus haute manifestation du théâtre portugais contemporain.

Il y a au cours de cette œuvre qui se déroule puissante et grave en plein seizième siècle, des pages entières qui surprennent

